BNCR
FONDO FALQUI
VIII
C
11/7

OEUVRES DIVERSES DE POPE.

TRADUITES DE L'ANGLOIS.

NOUVELLE EDITION,

AUGMENTE'E DE PLUSIEURS PIECES ET DE LA VIE DE L'AUTEUR.

avec de très belles Figures en taille-douce.

TOME SEPTIEME.

LONDON

A VIENNE EN AUTRICHE,

CHEZ JEAN THOMAS TRATTNER,

Libraire Imprimeur de la Cour.

Et se vend

A LYON,

CHEZ JEAN MARIE BRUYSET, 1761.

F. Fr. Q. 6 . VIII. C. 341/7

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

AM

LETTRES
DU
DR. JONAT. SWIFT
ET DE
MR. POPE, &c.

LETTRES
DU
Dr. JONATHAN SWIFT
ET DE
Mr. POPE, &c.

Depuis l'An 1714 *juſqu'à* 1737.

LETTRE I.
Mr. POPE
AU Dr. SWIFT.

DAns d'autres tems je ferois peut-être quelque apologie de la liberté que je prends de vous écrire, mais n'en attendez à-préſent aucune de ma part. De votre propre aveu, vous avez beſoin d'amuſement: or je ſais par expérience, que rien non ſeulement n'eſt plus utile, mais auſſi plus amuſant qu'une Juin 18. 1714.

qu'une Lettre. Si vous êtes trop occupé d'affaires d'Etat pour lire celle-ci, divertiſſez vous à la plier en différentes Figures, pyramidale, elliptique, &c. ou, ſi votre gout n'eſt pas ſi mathématique, qu'elle vous tienne compagnie à l'endroit où tout Homme d'étude eſt ſouvent obligé de faire un plus long ſéjour qu'il ne voudroit. Aprés avoir bruſquement déchiré le papier, vous pourrez avoir l'agrément d'eſſayer s'il y aura moyen d'ajuſter & de rejoindre enſemble les lignes ſéparées. Ces amuſemens conviennent (je le ſais par expérience) parfaitement a la campagne, & je ne doute pas que dans la ſituation contemplative où vous étes actuellement, vous ne commenciez à les goûter.

Je me ſouviens qu'un Homme, qui paſſoit pour avoir quelque connoiſſance du monde, avoit accoutumé de dire, qu'aucun de ceux qui demeuroient en ville, ne ſe plaignoit jamais d'avoir été oublié par ſes Amis de la campagne; mais je ſuis perſuadé qu'il ſe trompe, bien des gens ici ſe plaignant griévement de vous ſur cet article. On m'a dit auſſi que ceux auxquels vous daignez écrire (leur nombre à-la-vérité eſt très-petit) recoivent de vous les plus arrogantes Lettres du monde, puiſque vous allez juſqu'à vous y étonner qu'ils ayent l'inſolence d'in-

ter-

terrompre vos méditations, ou même de s'informer du lieu de votre retraite *(a)*: je n'oſe point aſſurer la choſe poſitivement, n'ayant jamais été inſulté de vous par une pareille Epître. Mylord Oxford aſſure que vous ne lui avez pas écrit une ſeule fois depuis votre départ: mais ceci pourroit bien être une ruſe politique de votre part ou de la ſienne; & je ſerois fou, moi qui ſuis à moitié *Whig*, d'ajouter implicitement foi à tout ce qu'il affirme. On prétend ici que vous êtes parti pour Hanovre: d'autres craignent que votre retraite n'enfante quelque Traité dangereux pour l'Etat; & un Bel-Eſprit qui affecte d'imiter le ſtile de Balzac, dit que le Miniſtére d'à préſent reſſemble à ces Payens de l'Antiquité, qui recevoient leurs oracles du fond des Bois. Mes Amis de la Religion Catholique ſont tres-diſpoſés à me croire, quand je leur dis à l'oreille que vous êtes allé au devant de quelques Jéſuites, que la Cour de Rome a chargés de la commiſſion de prendre les meſures les plus convenables pour faciliter la venue du Prétendant. Le Dr. Arbuthnot s'eſt mis en tête que vous n'avez d'autre but que de compoſer plus à loiſir

(a) Quelque tems avant la mort de la Reine ANNE, pendant que ſes Miniſtres ſe querelloient, le Doyen, ne pouvant les réconcilier, ſe retira chez un Ami en Berkshire, & ne les revit plus.

la vie & les avantures de Scriblerus (a) Cette derniére occupation eſt plus importante à mes yeux que toutes les autres, & je ſouhaitte que le Docteur ait bien diviné. Le plus haut degré de mon ambition eſt de contribuer à ce grand Ouvrage, & je ne traduiari Homére qu'en paſſant. M. Gay vous aura ſans-doute informé où j'en ſuis. Je ne ſaurois nommer Mr. Gay, ſans reconnoître les obligations que je vous ai à ſon égard. Si j'écrivois ceci en vers, je dirois que vous reſſemblez au Soleil, dont les influences bénignes procurent mille biens aux hommes, dans le tems même qu'il ſe dérobe à leurs regards. Je ne connois perſonne au monde (ſans la moindre ombre de flatterie) qui ſerve ſes Amis avec auſſi peu d'oſtentation que vous. Votre caractére à cét égard eſt tel, que peu s'en faut qu'il n'y ait une eſpéce d'ingratitude à vous remercier. Après cette période, que vous trouverez apparemment la plus impertinente de toute ma Lettre, je finis.

(a) Ce projet, dont les principaux Auteurs étoient le Dr. Arbuthnot, le Dr. Swift, & Mr. Pope, conſiſtoit proprement à tourner en ridicule les abus qui ont lieu dans les différentes Sciences. Dans cette vue, ces Auteurs ont compoſé pluſieurs petits Ouvrages, tels que les *Memoires de* SCRIBLERUS, *Voyages de* GULLIVER, *Traité du Profond*, &c.

LET-

LETTRE II.

DU DR. SWIFT

A MR. POPE.

MYlord *(a)* Evêque de Clogher m'a rendu votre Lettre remplie de reproches obligeans de ma négligence à vous écrire. Je ne ſuis pas naturellement un correſpondant fort exact; & quand je quitte un Pays, où probablement je ne dois point revenir, je ſonge le plus rarement qu'il m'eſt poſſible à ce que j'y ai aimé ou eſtimé, afin d'échapper à cette eſpéce de *deſideſrium*, qui met tant de deſagrémens dans la vie. Mais qu'il me ſoit permis d'ajoûter, que vous parlez bien à votre aiſe, n'ayant rien à craindre, quelque tour que les affaires puiſſent prendre. Car ſi vos Amis les *Whigs* reſtent les maîtres, vous pouvez compter ſur leur faveur; ſi les *Torys* regagnent le deſſus, au-moins on vous laiſſera en repos. Vous ſavez combien j'ai aimé Mylord Oxford & Mylord Bolingbroke, & juſqu'à quel point le Duc d'Or-

Dublin, Juin 28. 1715.

(a) Le Dr. *St. George Ash*, autrefois Membre du Collége de la Trinité à Dublin, enſuite Evêque de Clogher, & transfére au Siége de Derry en 1716-17.

mond m'eſt cher. Penſez-vous que je puiſſe n'être pas en proie à une mortelle inquiétude, tandis que leurs ennemis tâchent le leur faire perdre la tête? *I nunc & verſus tecum meditare canoros* —— Pouvez-vous me croire exemt de triſteſſe, quand je ſonge au trouble que ces procédures cauſeront probablement, ſinon à toute la Nation, du-moins à quelques milliers de bons Sujets? Vous n'êtes que trop en droit d'attribuer mon ſilence à une Eclipſe, mais c'eſt à celle qui arriva le premier d'Août. J'ai emprunté de l'Evêque votre Homére (le mien n'étant pas encore débarqué) & je l'ai lu d'un bout à l'autre en deux ſoirées. S'il plait autant à tout le monde qu'à moi, vous aurez obtenu ce que vous pouvez ſouhaiter, tant en fait de profit, que de réputation. Cependant je ne ſaurois vous pardonner quelques mauvaiſes rimes, & deux ou trois endroits un peu obſcurs. Je vous avouerai pourtant, à ce dernier égard, que je m'attendois à en trouver vingt ou trente. Je n'ai entendu perſonne parler ici de cet Ouvrage, qui auſſi bien n'y eſt pas encore arrivé; d'ailleurs nous avons fort peu de bons Juges; ou, s'il s'en trouve, je n'ai pas l'honneur de les connoître. J'approuve extrêmement vos Notes, votre Eſſai, & votre Préface, dans laquelle vous avez le généreux cou-

courage de faire mention de Mylord Bolingbroke.

Graces à Dieu je n'ai encore rien à démêler avec le Parlement, & je ſerai fort content pourvu qu'il n'ait rien à démêler avec moi. Il y a déjà du tems que j'ai ceſſé d'être amoureux de cette Aſſemblée; & ſi je puis obtenir la permiſſion de m'abſenter, je ſerai fort tenté de me trouver au-delà de la Mer, quand il y aura un Parlement en-decà: car véritablement il faut que mon ame ſoit dans une ſituation un peu tranquille, avant que je puiſſe travailler tout de bon à la vie de Scriblerus.

Sachez que j'habite le coin d'une vaſte maiſon ſans meubles: tout ce que j'ai de domeſtiques, ſe réduit à un Maître-d'hôtel, à un Palefrenier, à un Valet, & à une vieille Servante: je leur paye leur nourriture à tous tant qu'ils ſont; & quand il m'arrive de ne pas diner dehors, je me régale d'un pâté de mouton, & d'une demi-pinte de vin: mes amuſemens ſont de défendre mes petits Etats contre l'Archevêque, & de travailler à réduire mon Chœur révolté ſous mon obéiſſance. *Perditur hæc inter miſeros lux.* Je vous prie d'offrir mes très humbles ſervices à Mr. Addiſon, à Mr. Congréve, & à Mrs. Rowe & Gay. Je ſuis, & ſerai toujours, tout à vous, &c.

LETTRE III.

MR. POPE AU DR. SWIFT.

1 Juin 20. 1716.

JE ne ſaurois ſouffrir qu'un de mes Amis paſſe la Mer d'Irlande, ſans le charger de quelque témoignage de l'eſtime & de l'affection que différentes raiſons m'obligent à ſentir pour vous. Il pourra vous dire combien de fois nous parlons de vous, & bûvons à votre ſanté; & comment j'apprends à dormir moins, & à boire davantage, lorſque j'entends prononcer votre nom. Un Ami en Irlande paroît à mes yeux être un Ami dans l'autre Monde, que je conſidére par cela-même (bon *Catholique* que je ſuis) comme favorablement diſpoſé à mond' égard, & prêt à me faire le plus de bien qu'il peut dans cet état de ſéparation, quoiqu'il m'arrive rarement de m'adreſſer à lui. Un Théologien *Proteſtant* ne trouvera pas mauvais, j'eſpére, que je le traite comme le Saint dont j'ai fait mon Patron.

J'ai une nouvelle à vous mander qui vous ſurprendra, c'eſt que j'ai beaucoup ſouffert en qualité d'Auteur militant: vous avez paſſé par les mêmes ſouffrances durant votte période d'épreuve, ſans quoi vous ne ſeriez point par-

parvenu à cet état de gloire, auquel vous vous trouvez élevé dans l'Egliſe. Quant à moi, je n'ai pas la moindre eſpérance d'obtenir le Chapeau de Cardinal, quoique je ſouffre pour ma Religion dans la plupart des Feuilles hebdomadaires. Quelque coquin a compoſé depuis peu, ſous mon nom, une Piéce *(a)* odieuſe à-la-vérité, mais qui pourra me valoir un Emploi ſous le Marquis de Langallerie: ſi dans ce nouveau Poſte je rends quelque ſervice ſignalé contre le Pape, j'ai un avancement conſidérable à eſpérer chez les Turcs, le ſeul Peuple aſſez religieux pour que j'oſe m'y fier. Je vous dis ceci d'avance, afin que s'il m'arrive dans la ſuite d'écrire en faveur de la Sainte Loi de Mahomet, vous n'en preniez pas occaſion de rompre avec moi; il faut que tout le monde vive, & je vous demande en grace de ne pas meſurer vos forces avec les miennes, & de laiſſer à quelque autre la gloire ou le deshonneur de cette controverſe. L'Egliſe *Romaine* (à en juger par quantité de ſymptômes modernes & d'anciennes prophéties) eſt dans ſon déclin; & celle d'Angleterre ſera dans peu preſque hors d'état de nourrir ſes propres enfans. Il paroît par là qu'il y a beaucoup de conformité entre le

(a) Dans le Recueil de Curl.

sort des Eglises & celui des Banques en Europe, & l'on prétend que les deux effets sont produits par la même cause; savoir que la Religion & le Commerce, qui étoient libres auparavant, se trouvent à-présent entre les mains de Compagnies privilegiées, & de quelques fripons de Directeurs.

Le plaisir de causer avec vous me fait dire toutes ces folies; car pour des vérités sérieuses, il y a trop de danger à les débiter. La seule à laquelle je me bornerai, est qu'on ne sauroit être avec plus d'amitie, &c.

LETTRE IV.

DU DR. SWIFT A MR. POPE.

Août 30. 1716. J'Ai reçu votre Lettre des mains de Mr. F. à qui avant de m'informer si vous vous portiez bien, & si vos nouvelles Productions étoient autant admirées que les autres, j'ai demandé, „ Est-il *Whig* ou *Tory*" ? Il me semble que vous n'êtes pas assez disposé à vous prêter aux circonstances, ayant toujours cru que les mots de *Fait* & de *Droit* avoient été introduits par les Poétes, & que rélativement aux Rois toute possession étoit légitime au tribunal du Parnasse. Si vous ne

ne devenez pas un parfaitement bon ſujet dans toute l'étendue de ce terme, j'en inférerai que vous êtes devenu riche, & en état de vivre ſans dédier aucun Ouvrage à des Gens en place; mais il réſultera de-là un grand inconvenient, qui eſt, que la Poſtérité ignorera vos vertus. Car, ou vos Confréres nous ont miſérablement trompés depuis un ſiécle, ou le pouvoir confére la Vertu auſſi naturellement & auſſi ſûrement que vos cinq Sacremens conferent la Grace ——. Vous dormez moins (*a*), & bûvez davantage ——. Mais votre Maître Horace etoit *vini ſomnique benignus:* &, ſi je ne me trompe, ces deux choſes ne peuveut que vous faire du bien. Pour ce qui me regarde, j'ai mille autorités poëtiques qui me recommandent la premiére; & à l'égard de la ſeconde, je ne ſuis pas ſi ignorant que je ne ſache, qu'anciennement une des bonnes maniéres de conſulter un Oracle, étoit de dormir dans le Temple.

Vous êtes un mauvais *Catholique*, & un plus mauvais Géographe encore; car je puis vous aſſurer que l'Irlande n'eſt point le Paradis, & je m'en rapporte à la déciſion même d'un Théologien Eſpagnol, ſi jamais on a invoqué un Ami en Enfer ou en Purgatoire.

(a) Mr. Pope avoit pris la coutume de s'endormir après le diner.

Mais de grace, qui ſont ces ennemis qui vous en veulent tant? Je ne connois que Curl, Gildon, Blackmore, & un petit nombre d'autres dont j'ai oublié les noms : inſtrumens auſſi néceſſaires, ſuivant moi, à un bon Ecrivain, qu'une plume de l'encre & du papier J'avoue pourtant que ces miſérables nous tourmentent davantage, que ne peuvent faire tous les Critiques de notre tems: car ſi ces derniers blâment à tort, au moins ne publient-ils pas des copies dérobées & peu correctes de nos Ouvrages, ou ne nous imputent-ils point les ſtupides Productions d'autrui. J'en veux ſurtout à cet infame Curl. Comme il mérite la potence, j'ai peine à croire qu'on ait voulu l'empoiſonner, quoique l'Hiſtorien prétende en avoir été le témoin oculaire. Je n'ai jamais vu la Pièce que vous dit s avoir été publiée ſous votre nom; mais je ſuis d'avis que nos badinages, dès qu'il s'y trouve quelque choſe dont on pourroit faire un mauvais uſage, ne doivent pas être laiſſés à la diſcrétion même de nos meilleurs Amis, tant que Curl & ſes pareils auront la Clef des champs. Votre projet d'obtenir quelque Emploi à la Porte Ottomane me paroît frivole & peu néceſſaire. Ayez tant ſoit peu patience, & pourvu que vous ſuiviez la route que vous avez en vue,

Vous

vous parviendrez heureſement chez nous. Vous êtes un ingrat envers votre Patrie : il ſuffira que vous abandonniez votre Religion, & que vous tourniez la nôtre en ridicule : par-là vous pourrez en embraſſer telle autre qu'il vous plaîra, ou aucune abſolument ; & quel de ces partis que vous preniez, vous y trouverez votre compte. Ainſi je vous prie de ne nous pas aller décrier parmi les Turcs, en leur diſant que vous avez été forcé à quitter votre terre natale, parce que nous voulions vous obliger à être *Chrétien ;* au-lieu que nous ferons voir à tout le monde, que nous voulions ſimplement vous contraindre à être *Whig.*

Il y a ici en ville un jeune Quakre, qui dans des vers, pas trop corrects à-la-vérité, mais pourtant pas trop mal tournés, loue les regards, le port, &c. de ſa Maîtreſſe. Sa Piéce m'a donné l'idée d'une Paſtorale, dont les Héros ſeroient des Quakres : je crois la choſe faiſable, ſi notre Ami Gay *(a)* vouloit l'entreprendre : marquez moi, je vous prie, ce qu'il en dit. Je penſe de plus que le ridicule Paſtoral n'eſt point épuiſé, & qu'un Suiſſe ou un Porteur de chaiſe pourroient figurer convenablement dans une Eclogue N'y

(a) Mr. Gay compoſa une Paſtorale de ce genre, qui ſe trouve dans ſes Ouvrages. Swift lui-même en fit une dans ce goût, intitulée *Dermot & Sheelah.*

auroit-il pas moyen auſſi de faire une Idylle de Newgate ? au-moins les perſonnages & le lieu s'accorderoient parfaitement enſemble.

Si je vous écris rarement, n'allez pas en conclure que je vous en aime moins pour cela : j'habite un lieu obſcur, où vous ne connoiſſez perſonne. Je ne puis que répondre à vos Lettres, ce que je ferai d'une certaine maniére toutes les fois que vous voudrez bien m'y obliger. Mais il faut que vous ſachiez que mon eſprit a prodigieuſement baiſſé, depuis les deux miſérables années qui ſe ſont écoulées ſans que j'aye eu le bonheur de vous voir. Adieu.

(a) LETTRE V.

DU DR. SWIFT

A MR. POPE.

Dublin, Janv. 10. 1721.

J'Ai eu depuis quelque tems pluſieurs chagrins, qui m'engagent à vous ouvrir mon cœur, & à ſoumettre ma conduite

(a) Mr. Pope n'a jamais reçu cettre Lettre, & ne croyoit pas non plus qu'elle lui eût jamais été envoyée.

duite à votre jugement : ſoyez arbitre, je vous prie, entre ceux dont je me plains, & moi. Plus équitable que la plupart de ceux dont l'emploi eſt de prononcer ſur les cauſes qui ſont portées devant eux, vous êtes plus au fait qu'eux de ce qui concerne le mérite d'un Auteur, les torts qu'on lui fait, & les réparations qu'il eſt en droit de prétendre.

Permettez-moi donc de vous rappeller (ce que pourtant vous auriez de la peine à oublier) qu'environ dix ſemaines avant la mort de la Reine, je quittai la Ville, à l'occaſion de la rupture qu'il y eut entre les Grands de la Cour, & que j'allai en Berkshire, où vous me fîtes même l'amité de me rendre une viſite. Pendant que j'étois dans cette retraite, je compoſai un Diſcours qui me paroiſſoit pouvoir être utile dans la conjoncture préſente, & je l'envoyai à Londres; mais un grand Miniſtre, préſentement hors du Royaume, ſe trouvant ſur un point dans des idées totalement différentes des miennes, la publication de ma Piéce fut renvoyée ſi longtems, que la Reine vint à mourir : ce qui m'obligea à redemander ma Copie, qui depuis ce tems-là a été en de bonnes mains. Peu de ſemaines après la perte de cette excellente Princeſſe, je me rendis ici à mon Poſte, où j'ai reſté depuis ſans

me

me répandre dans le monde, ni même m'informer des événemens qui forment les ſujets ordinaires de la plupart des converſations. Je ne connoiſſois les noms des perſonnes qui compoſent la Famille Royale qui régne actuellement, qu'autant que j'en étois inſtruit par mon Livre de priéres. Je ne ſais qui eſt Chancelier, qui ſont les Sécretaires-d'Etat, ni avec quelles Nations nous ſommes en paix ou en guerre. Au-reſte ce ne fut par aucune ſorte d'affectation que je menai ce genre de vie; mais uniquement pour ne donner aucune offenſe, & ne point provoquer contre moi le zéle de Parti.

J'avois à la vérité écrit quelques Mémoires des quatre derniéres années du Régne de la Reine, & j'y avois joint divers éclairciſſemens importans, afin de faire voir que je n'étois pas tout à-fait indigne de l'Emploi qu'on me deſtinoit alors *(a)*: mais comme cet Emploi étoit à la diſpoſition d'un homme qui n'avoit pas la moindre ombre de conſtance, ni de ſincérité, je ne voulus pas l'accepter de ſa main.

A mes heures de ſanté & de loiſir, j'ai mis ces *(b)* Papiers, feuille à feuille,

(*a*) Celui d'Hiſtoriographe.

(*b*) Quelques années après, ces Papiers, auxquels le Doyen avoit mis la derniére main, furent apportés en Angleterre, pour y être publiés. Mais un Ami, au jugement duquel il s'en rapporte,

le, en état de paroître : car je n'oſois pas en riſquer davantage à la fois, de peur de voir renaître à mes dépens l'ardeur de ſaiſir des Papiérs : non que j'euſſe quelque danger à craindre pour moi-même (car il n'y eſt parlé, ni du tems préſent, ni d'aucun de ceux qui ſont actuellement en charge) mais pour qu'ils ne ſe perdent pas entre les mains des Meſſagers ou des Clercs.

J'ai compoſé, dans ce Royaume, un (a) Diſcours pour perſuader aux malheureux Habitans de porter leurs propres Manufactures au-lieu de celles d'Angleterre. Ce Traité, qui flattoit les ſentimens de tout le Peuple, à l'exception de quelques Meſſieurs qui avoient des Charges, ou qui en eſpéroient, ne tarda guéres à ſe répandre. Un des principaux Officiers prit auſſitôt l'allarme : il manda en hâte le Chef de

portoit beaucoup (apparemment le même dont il fait mention ci-deſſus, comme étant abſent dans le tems qu'il écrivoit cette Lettre) le détourna de l'execution de ce deſſein. Il dit au Doyen qu'il y avoit dans ſon Ouvrage pluſieurs faits qu'il ſavoit être faux, & que le tout étoit ſi partial en faveur de ſon miniſtére, que ce ſeroit une honte d'appeller cela une Hiſtoire. Le Doyen ne voulut rien faire contre l'avis de ſon Ami, mais ne laiſſa pas d'en être ſi piqué, qu'il dit un jour à un Ami commun, que puiſque * * n'approuvoit pas ſon Hiſtoire, il la jetteroit au feu, quoique ce fût le meilleur Ouvrage qu'il eût jamais fait. Il n'en fit rien néanmoins, & l'Ouvrage ſubſiſte encore, à ce qu'on prétend.

(a) Projet pour rendre univerſel l'uſage des Manufacteures Irlandoiſes.

de Juſtice, & l'informa qu'une Feuille volante, ſéditieuſe, factieuſe & virulente, venoit d'être publiée dans le deſſein de mettre aux priſes enſemble les deux Royaumes; ajoûtant que l'Imprimeur devoit être pourſuivi ſuivant toute la rigueur de la Loi. Le Chef de Juſtice ſe détermina à faire plus même qu'on n'exigeoit de lui. Les Grands-Jurés du diſtrict & de la ville furent ſi bien endoctrinés, qu'ils déſignérent la Feuille volante en queſtion par les épithétes les plus odieuſes, ce qui leur valut d'amples remercimens de la part de l'Angleterre, où leur Dénonciation figura dans les Gazettes durant pluſieurs ſemaines. L'Imprimeur fut appréhendé, & obligé de donner caution : l'affaire ayant été examinée dans les formes, les Jurés, quoiqu'ils euſſent été triés avec ſoin, le déclarérent non coupable ; le Chef de Juſtice les renvoya juſqu'à neuf fois, & les retint onze heures de ſuite, ce qui les obligea enfin à remettre la déciſion de la cauſe à la clémence du Juge. Durant le cours des procédures, le Chef de Juſtice, entre pluſieurs autres choſes remarquables, mit la main ſur ſa poitrine, & proteſta ſolemnellement que le but de l'Auteur étoit d'introduire le Prétendant, quoiqu'il n'y eût dans toute la Piéce pas un mot qui indiquât de quel parti cet Auteur pou-

pouvoit être. Mais comme cette cauſe étoit par ſa nature extrêmement odieuſe, l'examen du rapport des Jurés fut renvoyé d'un terme à un autre, juſqu'à ce que le Viceroi Duc de G - - ft - n étant arrivé, Sa Grandeur, après mûre déliberation, & avec la permiſſion de l'Angleterre, trouva bon d'accorder un *noli proſequi*.

Cette conduite du Chef de Juſtice eſt d'autant-plus remarquable, qu'il paſſe généralement parlant pour bon Juge dans les cas où l'Eſprit de parti n'entre pour rien. Mais dès que cet Eſprit, que quelque motif ſecret d'ambition contribue à rendre quelquefois plus violent, l'anime, il paroît entiérement différent de lui-même. Mais ce n'eſt point là le ſeul ſujet de plainte que j'aye à vous communiquer.

Depuis quelquels années, les divers Partis Politiques, la *Mer du ſud*, les Opéras & les Maſcarades, ont infecté le Public d'un manque de goût & de ſens, qui paſſe toute imagination. J'en parle avec connoiſſance de cauſe: car, pour ne rien dire de quantité de fades Productions que la malice de certaines gens m'a attribuées, il y a pluſieurs perſonnes qui paroiſſent me vouloir du bien, & qui prétendent connoître mon ſtile & ma maniére de penſer, qui m'imputent des Ecrits dont un homme qui auroit tant ſoit peu de con-

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

connoiſſances & de ſens commun, ne voudroit pas s'avouer Auteur. Je ne ſaurois m'empêcher d'alléguer comme un exemple frappant de ce que je viens de dire, un Traité *(a)* que bien des gens m'ont attribué, quoique ce ſoit une des plus ſottes Productions que j'aye jamais vues. Il y a une circonſtance particuliére, qui fait qu'il n'eſt pas poſſible que je ſois Auteur d'un Traité, dont pluſieurs pages contiennent un Penégyrique du Roi GEORGE, dont le caractére m'eſt abſolument inconnu. D'ailleurs je n'ai pas eu la curioſité de m'en informer, étant à une ſi grande diſtance de ce Prince, & regardant depuis longtems tout ce qu'on appelle Affaires Publiques d'un œil très-indifférent. A la vérité j'ai dit autrefois ma penſée fort librement, ſoit qu'on me la demandât ou non; mais je ne me ſuis jamais donné pour conſeiller, n'ayant aucune vocation à cet égard. J'étois aſſez humilié de me voir tant ſurpaſſé comme Homme de lettres par le Comte d'Oxford, & trop bon Courtiſan pour ne pas démêler juſqu'a quel point il mépriſe ceux qui ſont les gens d'importance dans ce qui eſt hors de leur ſphére; outre cela, pour dire la vérité, quoique j'aye connu pluſieurs grands Miniſtres aſſez di-

(a) Le titre en eſt *Dedication upon Dedication*

disposés à écouter les opinions qu'on propose, j'en ai vu très-peu qui voulussent s'abaisser jusqu'à prendre un avis. La cause de cette espéce de bizarrerie est une maxime, qu'ils ne croyent pas eux mêmes, quoiqu'ils en fassent semblant ; savoir, qu'il y a quelque chose de si élevé dans la Politique, qu'il faut être un génie du premier ordre pour y atteindre.

J'aurois seulement souhaitté que mes efforts eussent eu un succès plus heureux, dans le grand article qui me tenoit à cœur, qui étoit de réconcilier les Ministres. La chose se seroit trouvée très-possible, si d'autres, qui avoient plus d'influence que moi, s'étoient montrés aussi actifs qu'ils auroient dû l'être ; & si cette grande entreprise avoit réussi, l'Intérêt Public, tant de l'Etat que de l'Eglise, ne s'en seroit pas trouvé plus mal, ni la Succession Protestante exposée à quelque danger.

La conduite que j'ai constamment observée durant les quatre ans que j'ai été en faveur, d'obliger indistinctement tout le monde, mérite au-moins que ceux de l'autre Parti ayent pour moi quelque support. Je me suis fait un devoir d'être l'Avocat de plusieurs d'entr'eux auprès de Mylord Oxford, & j'en appelle sur cet article au témoignage de ce Seigneur. Il sait combien de fois je l'ai sollicité en faveur

de

de Mrs. Addiſon, Congréve, Rowe, & Steele ; quoique je ne veuille pas diſconvenir que ſa bonté pour eux n'ait été l'effet de ſes inclinations généreuſes, & du cas qu'il faiſoit de leur eſprit & de leurs talens : qualités dont je n'ai fait ſimplement que lui rappeller le ſouvenir. Car je n'oublierai jamais ſa réponſe à feu Mylord Halliſax, qui, dès le premier changement dans le Miniſtére, le pria d'épargner Mr. Congréve. Il lui cita ces deux vers de Virgile,

Non obtuſa adeo geſtamus pectora Pœni,
Nec tam averſus equos Tyria ſol jungit ab urbe.

Auſſi traita-t-il toujours Mr. Congréve de la maniére la plus honnête, l'aſſurant de ſa faveur & de ſa protection, & ajoûtant qu'il tâcheroit de lui en donner des preuves.

Je me ſouviens que dans ces tems-là les Miniſtres me diſoient quelquefois par maniére de raillerie, que je ne les abordois jamais ſans avoir un *Whig* dans ma manche : trait que je ne rapporte point dans la vue de faire ma cour; car les nouveaux principes (*a*) qu'on attribue aux *Whigs*, m'ont été alors, & me ſont encore en horreur, comme déteſtables en eux-mê-

(*a*) Il a particuliérement en vue le principe qui leur étoit attribué en ce tems-là par leurs ennemis, ſavoir, une intention *de proſcrire les Torys.*

mêmes, & bien différens de ceux de leurs prédéceſſeurs. J'ai converſé familiérement avec plus de Miniſtres d'Etat de tous les Partis, que peut-être qui que ce ſoit de ma claſſe; & je dois avouer qu'en les conſidérant comme Miniſtres, leur commerce m'a paru mériter d'être recherché, uniquement par vanité ou par ambition. La premiére de ces paſſions ſe trouve bientôt uſée (& eſt d'ailleurs le vice des Ames baſſes, un Homme de cœur étant trop fier pour être vain), & l'autre n'a jamais eu aucun aſcendant ſur moi. D'ailleurs, n'ayant reçu de ma vie qu'une ſeule grace, & très-médiocre encore, je ne me ſuis point vu dans la néceſſité de me rendre eſclave de ceux qui avoient le pouvoir en main, & n'ai eu égard dans le choix de mes Amis qu'au mérite, ſans examiner juſqu'à quel point leurs notions politiques étoient à la mode alors. J'ai beaucoup fréquenté Mr. Addiſon, & les autres que je viens de nommer (excepté Mr. Steele) durant tout le cours du Miniſtére de Mylord Oxford; & l'amitié de Mr. Addiſon a toujours reſté telle, qu'elle étoit du tems que nous nous voyions chez Mylord Sommers ou chez Mylord Hallifax, qui étoient les Chefs du Parti oppoſé.

J'infére de tout ceci, que c'eſt très-injuſtement que vos Faiſeurs de Feuil-

les volantes m'ont décrié depuis pluſieurs années, uniquement à cauſe que les derniers Miniſtres de la Reine ont témoigné avoir quelque conſidération pour moi ; & cependant je vous proteſte que je ſuis leur complice dans tous les mauvais deſſeins qu'ils ont formés contre la Succeſſion Proteſtante, & contre la Liberté & la Religion de leur Pays : s'ils ſont coupables, je le ſuis autant qu'eux ; mais par bonheur pour eux, ils ſont auſſi innocens que moi ; & je puis dire avec Ciceron, „ Que je me ferois „ une gloire d'être réuni avec eux „ dans toutes leurs actions *tanquam in* „ *equo Trojano*".

Je n'ai jamais marqué par mes diſcours, par mes écrits, ou par ma conduite, un eſprit (*a*) d'animoſité, ou quelque intention de débuſquer ceux qui occupoient les premiers Poſtes à la Cour ; j'ai été lié d'amitié indifféremment avec ceux qui approuvoient ou qui desapprouvoient la conduite du Miniſtére d'alors; & quand, dans cette derniére claſſe, quelque homme de mérité a eu recours à moi, je ne lui ai pas manqué au beſoin. Après un procédé ſi généreux, n'eſt-ce pas une choſe criante, qu'on ne veuille pas me

(*a*) Apparemment que les Examinateurs n'avoient pas encore été publiés alors parmi les Ouvrages du Doyen.

me laiſſer tranquille parmi tant d'autres, dont les opinions différent malheureuſement de celles qui ménent à la conſidération & à la faveur.

Retenez bien, je vous ſupplie, que ce qu'on appelle un *Whig* en Angleterre, eſt un Etre totalement différent de ce qui porte le même nom ici, aumoins la choſe étoit ainſi durant la vie de la feue Reine. Ce n'eſt pas à moi à examiner qui a changé. Mon Ami Mr. Addiſon, quand il paſſa en Irlande comme Sécretaire du Comte de Wharton, Viceroi en ce tems-la, étoit fort peu content de ceux qui ſe trouvoient ici au timon du Gouvernement: il me dit que c'étoient des gens qui s'imaginoient que les principes d'un *Whig* conſiſtoient à ſe déclarer contre l'Egliſe dominante, à avilir le Clergé, & à parler avec mépris de la Religion révélée.

Il y a quelques années que m'entretenant ſur ce principe *Whig* avec un certain Miniſtre, Sa Grandeur me rendit raiſon de la choſe par le génie de ces Soldats de Cromwell, dont les deſcendans ont hérité également des Terres dont ils ſe ſont emparées, & de leurs ſentimens. Il faut convenir cependant, qu'en dernier lieu bien des gens ont renoncé à toutes ces querelles, à cauſe que l'intérêt, qui porte ordinairement les gens à ſe quereller, n'a plus lieu; car les Emplois de

Collecteur de l'Exciſe, de Curé de Village, ou de Sous-commis, ne valent guéres la peine qu'on ſe les diſpute avec chaleur.

Vous ſerez peut être tenté de croire, qu'un homme auſſi mal-traité que je l'ai été, doit avoir laiſſé paroître, en tems ou autre, quelques ſentimens dangereux pour le Gouvernement. En réponſe à cette eſpéce de difficulté, je vous dirai naïvement quels ont été mes principes politiques dans le tems que la Reine ANNE occupoit le Trône : principes que je n'ai jamais contredits par aucune action, aucune Piéce écrite, ni aucun diſcours.

Premiérement, je me ſuis toujours déclaré contre un Succeſſeur Catholique à la Couronne, quelque droit que pût lui donner à cet égard la proximité du ſang. Ce qu'on appelle *Ligne directe*, m'a toujours paru ne devoir être conſidéré que ſous deux points de vue; 1. comme une choſe établie par la Loi; & 2. comme une choſe fondée ſur l'opinion du Peuple. Car la Néceſſité peut abolir la Loi, mais ne ſauroit altérer les ſentimens du Vulgaire ; le Droit héréditaire de Succeſſion, eſt ſi fort proportionné à la portion de génie du commun des hommes, que toutes les fois que ce Droit eſt violé par quelque grand changement, il reſte toujours un levain de mécontentement

qui

qui (ſous un Prince foible, un Miniſtére corrompu) peut produire les plus funeſtes effets.

En fait de Révolution, voici quel a toujours été mon ſentiment. Toutes les fois que les maux qui accompagnent & ſuivent ordinairement une ſubverſion violente de Gouvernement, ſeront, ſuivant toutes les apparences, moins terribles que ceux qu'on éprouve actuellement; alors le Bien public juſtifie une pareille Révolution. Et c'eſt-là le cas qui m'a paru avoir lieu dans l'expédition du Prince d'ORANGE, quoique cette expédition ait produit quelques mauvais effets, qui ne ceſſeront pas ſitôt.

J'avois auſſi en ce tems-là une antipathie mortelle pour une Armée entretenue durant la Paix: car j'étois dans l'idée que ceux qui compoſoient de pareilles Armées, devoient être enviſagés comme autant de Serviteurs aux gages d'un Pére de famille, qui voudroit tenir ſes enfans dans l'eſclavage; & il me ſembloit qu'un Prince qui ne ſe croyoit pas en ſûreté ſans Troupes mercenaires, devoit avoir un intérêt ſéparé de celui de ſes Sujets. Ce n'eſt pas que je n'aye auſſi entendu parler des néceſſités artificielles qu'un Miniſtere corrompu fait naître quelquefois, afin d'entretenir des Forces pour ſou-

tenir une Faction oppoſé à l'Intérêt public.

Pour ce qui eſt des Parlemens, j'adorois la ſageſſe de l'Inſtitution Gothique, qui les rendit annuels; & je penſois que notre Liberté ne pourroit jamais être appuyée ſur un fondement ſolide, à-moins que cette anciennne Loi ne fût rétablie parmi nous. Car qui ne voit pas que, tant que de pareilles Aſſemblées ſubſiſtent, il ſe forme un commerce de corruption entre le Miniſtére & les Députés, dans lequel ils trouvent également leur compte, au danger manifeſte de la Liberté publique: commerce impraticable, ſi les Parlemens ne duroient qu'un an.

J'ai toujours déteſté l'Idée politique (inventée depuis environ trente ans) de mettre en oppoſition ce qu'on poſſéde dans les Fonds publics avec ce qu'on poſſéde en Terres. Car il m'a, de tout tems, paru qu'il n'y a point de maximes plus certaine par rapport à notre Gouvernement que celle-ci, que les Poſſeſſeurs des Terres ſont les meilleurs juges de ce qui eſt avantageux au Pays. Si quelques autres avoient penſé comme moi, les Actions de la *Mer du Sud* ſeroient encore à naître,

Il ne m'a point été poſſible juſqu'ici de m'imaginer, par quelle raiſon il y avoit moyen de juſtifier la ſuſpenſion d'une

d'une Loi, ſans laquelle l'homme du monde le plus innocent ſeroit toujours à la veille de ſe voir dépouiller de ſa liberté. Cet uſage n'a pas, ſi je ne me trompe, donné de ſi grands agrémens au Pouvoir deſpotique, que nous devions ſouhaitter de le voir plus généralement pratiqué. Chaque rebellion éteinte, & tout complot découvert, contribuent à affermir l'Autorité établie : dans le dernier de ces cas, la trame que les Conſpirateurs avoient formée, eſt entiérement rompue ; ils doivent recommencer ſur nouveaux frais, & d'une maniére bien plus desavantageuſe qu'auparavant; deſorte que ces recherches touchant des trahiſons problématiques, & enſuite l'odieux ſéjour d'une priſon, pour tout homme dont le viſage auroit le malheur de deplaîre au premier Miniſtre, ſont non ſeulement contraires à la maxime, qui veut qu'on épargne plutôt dix Coupables, que de faire périr un Innocent; mais ouvrent la porte à tous les Délateurs, la plus maudite & la plus infame race qu'il y ait ſur la face de la Terre.

Il eſt vrai que les Romains, dans certaines occaſions, éliſoient un Dictateur, durant l'adminiſtration duquel le pouvoir des autres Magiſtrats restoit ſuſpendu; mais ce reméde violent n'étoit mis en uſage que dans des cas

de la derniére néceſſité, d'une Guerre malheureuſe, par exemple, ou de quelques Diſſentions Civiles. Mais dès que dans la République Romaine la Vertu céda la place au Luxe & à l'Ambition, cette même Charge de Dictateur devint perpétuelle en la perſonne des Céſars & de leurs ſucceſſeurs, dont la plupart, comme on ſait, furent d'abominables tyrans.

Tels ont été quelques-uns de mes ſentimens rélativement aux Affaires publiques, durant le tems que j'ai paſſé dans le monde : il n'importe guéres au monde, ni à moi-même, quels ils peuvent être à-préſent. Je ne me ſuis pas fort examiné ſur cet article, ayant bien réſolu de les enſévelir dans un profond ſilence : car fuſſent-ils parfaitement innocens dans le tems que je les mettrois par écrit, ils pourroient devenir aſſez criminels pour troubler le repos de ma vie avant la Saint Jean. Et ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai ſouhaitté que le Gouvernement voulût faire publier quatre fois par an un Catéchiſme Politique, afin qu'on ſût de quelle maniére un loyal Sujet doit parler, écrire, & agir, durant l'eſpace de trois mois. Je ſais par expérience quels chagrins un pareil Ouvrage m'auroit épargnés. Car voulant faire ma cour au Parti dominant, en me déclarant pour quelques vieux Principes *Whigs*,

Whigs, qui, ſans que je le fuſſe, avoient été proſcrits un mois auparavant, je paſſai pour un homme peu affectionné à la Conſtitution préſente. Je n'ignore pas que tout ce que je pourrai écrire ne me juſtifiera point chez ceux que l'Eſprit de Faction aveugle tellement, que la plus vive lumiére ne ſauroit parvenir juſqu'à eux. C'eſt bien aſſez qu'ils conſacrent leur loiſir à lire les Piéces diffamatoires qu'on compoſe contre moi, ſans qu'on exige d'eux de donner quelques momens à écouter ma défenſe. Dans ce ſiécle, ſi habile à découvrir des complots, j'ai ſouvent vu un homme innocent appréhendé, mis en priſon, & chargé de fers durant pluſieurs mois, à cauſe que les Miniſtres n'avoient pas le tems d'examiner ſa Requête, & qu'ils devoient, avant toute autre choſe, faire pendre un certain nombre de Mal-intentionnés.

Tout l'effet que je puis naturellement eſpérer de cette Lettre, eſt de convaincre mes Amis, & d'autres qui me veulent quelque bien, que je n'ai été, ni un auſſi mauvais Sujet, ni un auſſi ſtupide Ecrivain, que l'ont prétendu les Faiſeurs de Libelles, dont la malice a mis en œuvre le même moyen à l'un & l'autre égard, en m'imputant, rélativement au Gouvernement, des Principes dangereux que je n'ai ja-

mais eus, & d'inſipides Ouvrages qu'il n'auroit pas été en mon pouvoir de compoſer, quand même je l'aurois voulu. Car quoique je puiſſe avoir été aigri par tant de mauvais traitemens que j'ai eſſuyés, ou qu'on a fait éprouver à mes Compatriotes & à mes Amis, je ſuis trop prudent pour ſacrifier ma propre ſûreté au plaiſir de publier des choſes offenſantes. D'un autre côté, quoiqu'il ſoit très-poſſible que mon génie ait baiſſé avec l'âge, il m'en reſte pourtant aſſez pour connoître la meſure de mes talens, & me donner le droit d'aſſurer que telles ou telles Productions ſont indignes de moi.

LETTRE VI.

LE DR. SWIFT

A MR. GAY.

Dublin, Janv. 18. 1722-3.

DE retour chez moi, après une petite abſence durant la Fête de Noël, j'ai trouvé ſur ma table une Lettre, au bas de laquelle je ne m'attendois guéres à voir votre nom. A l'exception des huit derniéres années qui viennent de s'écouler, j'ai paſſé la plus gran-

grande & la meilleure partie de ma vie en Angleterre; j'y ai contracté mes amitiés, & y ai laiſſé les objets de mes déſirs. Je me vois condamné à habiter toujours un autre Pays. Quel parti dois-je prendre? & ferois-je mal d'oublier ceux qui naturellement ne doivent pas ſe ſouvenir de moi? A propos de cela, n'y a-t-il pas une eſpéce de malice à vous de me réveiller du ſommeil où une longue abſence m'avoit plongé? Il y aura tantôt neuf ans que je vous ai quitté, & depuis ce tems-là mes études & ma converſation ſont devenues beaucoup moins amuſantes pour les autres & pour moi-même. Cependant je me ſerois prêté à la fin à ce genre de vie, ſi votre Lettre n'étoit venue tout a coup le déranger. De trois mois entiers mon vin, mes Cures, mes chevaux, & mon jardin, ne me procureront pas le moindre plaiſir.

J'ai été plus d'une fois fortement tenté de vous aller voir, mais j'en ai été empêché par trop de cauſes, ſans compter celles que vous devinerez aiſément, je veux dire, l'âge & la pareſſe, & qui ne ſont par malheur que trop puiſſantes. Si je revenois paſſer ſeulement ſix mois parmi vous, il n'y auroit plus pour moi *deſiderio nec pudor nec modus.* Il m'a fallu trois ans pour m'accoutumer à la ſituation à laquelle le Ciel m'a condamné, & j'ai

eu recours à la ſtupidité, comme à un bon reméde. D'ailleurs, quelle figure ferois-je dans Londres, tandis que mes Amis y ſont inquiétés ou empriſonnés, & que mes Ennemis y tiennent en main des vergers de fer? Je forme néanmoins quelquefois le projet d'entreprendre ce voyage, & j'obſerve chaque Eté un régime qui doit me procurer les forces néceſſaires pour le ſoutenir. Le ſeul inconvénient que j'y trouve, eſt que je vieillis en attendant. Quoique je ne veuille pas faire le Théologien avec vous, j'eſpére que vous ne vous êtes pas attiré votre colique : bûvez-vous de mauvais vin, ou fréquentez-vous mauvaiſe compagnie? L'idée que vous êtes attaqué de cette funeſte maladie, me fait une ſenſible peine ; & je ſuis bien trompé ſi notre Ami Arbuthnot ne vous recommande la tempérance & l'exercice. Plût à Dieu que la même recette fût bonne contre les vertiges auxquels je ſuis ſujet, & dont je ne ſuis pas exemt au moment que je vous écris. Vous m'auriez ſenſiblement obligé en allongeant votre Lettre, pour m'inſtruire de l'état actuel de pluſieurs de mes anciennes Connoiſſances, Congréve, Arbuthnot, Léwis, &c. mais vous ne faites mention que de Mr. Pope, qui auroit bien dû ajoûter trois ou quatres lignes de ſa main. Ce m'eſt une véritable ſatisfaction,

faction, qu'il n'a pas beſoin, comme vous, de la faveur des Grands; & je ſerois bien content ſi j'apprenois que cet humiliant beſoin n'a plus lieu à votre égard. J'ai examiné un jour pourquoi les Poétes, malgré le privilége qu'ils ont d'être les plus grands des Flatteurs, réuſſiſſent ordinairement ſi mal à faire leur cour. La raiſon en eſt, qu'ils flattent ſeulement en imprimé ou par écrit, & pas de vive voix. Ils écrivent des choſes qu'ils ſe feroient ſcrupule de prononcer d'ailleurs; ils ſont trop libertins pour reſter cloués dans une antichambre, trop pauvres pour mettre dans leurs intérêts des portiers & des laquais, & trop orgueilleux pour rendre leurs hommages aux favoris ſubalternes d'une grande Maiſon. Dites-moi, je vous prie, ce qu'on penſe en Angleterre de l'audace que vous avez eue de dédier vos Eglogues à Mylord Bolingbroke. Je ne ſaurois en porter aucun jugement à la diſtance où je ſuis; ſans compter que, pour être plus tranquille, j'ai pris l'habitude d'ignorer les choſes les plus communes qui ſe paſſent dans le Monde; mais ſi toutes les Cours ont en elles un principe d'identité (paſſez-moi ce mot) les choſes ſeront apparemment comme de mon tems, où tous les Emplois étoient conférés à ceux qui avoient rendu de bons ſervices dans les Elec-

tions du Parlement. Comme vous avez été à cet égard un ſerviteur très-inutile, vous n'avez pas grand'choſe à eſpérer par vous-même: ainſi je vous conſeille de vous faire recommander par l'Ami qui loge dans votre maiſon, au premier Viceroi qui viendra nous gouverner. Peut-être qu'à ſa recommandation ce Seigneur vous donnera quelque bon Emploi Civil, ou vous prendra pour un de ſes Sécretaires: Poſte dont ceux qui ſe ſignalent par leur dévouement aux vues du Miniſtére, ſont aſſez friands, quand il n'y a rien de meilleur à avoir. Le vin eſt bon ici: vous dinerez deux fois par ſemaine chez moi, & ne manquerez pas de compagnie: nos gens vous admireront, parce qu'ils vous ont lu, & qu'ils ont lu des Piéces où il étoit fait mention de vous. Ayez ſeulement une bonne Charge, & vous vivrez paſſablement bien à Londres, ou ſuperbement à Dublin. Je voudrois pouvoir vous exprimer combien je vous aime. Je vous laiſſai dans une ſituation aſſez favorable: les Miniſtres d'alors vous vouloient du bien, & ceux qui leur ont ſuccédé, n'étoient pas vos ennemis; & malgré cela, par un excès de probité, ou faute d'un peu de prudence ſublunaire, vous avez trouvé moyen de n'être protégé par aucun d'eux. Ayez ſoin de votre ſanté & de

vo-

votre argent; ſoyez moins modeſte & plus actif; ou bien faites-vous d'Egliſe, & attrappez un Evêché ici: plût à Dieu que tous les Prélats qu'on nous envoye, fuſſent comme vous!

Je ſuis &c,

LETTRE VII.

MR. POPE

AU DR. SWIFT.

UN mot de votre derniére Lettre m'a piqué, & plû extrêmement. Vous dites que j'aurois dû ajoûter quelques lignes à la Lettre de mon Ami Gay, & vous avez raiſon. Pour réparer ma faute, j'ai réſolu de vous écrire une Lettre entiére, dans l'eſpérance que vous ſerez content de cette marque de mon amitié. Vous auriez ſans-doute été en droit de m'accuſer de pareſſe, ſi, dans mon Homére; je n'avois pas donné d'accablantes preuves que je ſuis laborieux: & pour ce qui regarde mon affection, vous en êtes poſſeſſeur ſi légitime, qu'il n'eſt be-

Janv. 12. 1723.

beſoin, ni de Faits, ni d'Ecrits, pour vous en aſſurer la continuation.

Quelles que puiſſent être vos idées concernant les effets de votre abſence & de votre éloignement d'ici, ſachez que le Dr. Swift vit toujours en Angleterre, & que je le trouve dans toutes les converſations, & dans tous les cœurs où j'ambitionne une place pour moi-même.

Depuis votre départ, mes Amis & moi avons conſtamment fait mention de vous. Outre mes anciennes Connoiſſances, j'ai remarqué que mes Amis de plus nouvelle date ont été les vôtres auparavant: Mylord Oxford, Mylord Harcourt, Mylord Harley & Mylord Bolingbroke, ſont de ce nombre. A propos de ce dernier, avouez qu'il faut que je ſois bien malheureux, pour que tous ceux que j'aime, & avec leſquels je ſerois charmé de vivre, ſoient exilés. Depuis que vous & lui avez quitté l'Angleterre, mon Ami particulier a été l'Evêque de (*a*) Rocheſter, dont le ſort m'oblige à faire une réflexion bien honteuſe pour mon Païs, qui eſt, que l'Angleterre ne ſauroit ſe réſoudre à rappeller un beau Génie, à-moins qu'elle n'en chaſſe un autre (*b*).

Je

(*a*) Le Dr. Atterbury.

(*b*) L'Evêque de Rocheſter s'étoit mis en tête cette chimére, s'imaginant que ſon exil étoit le prix

Je tremble pour Mylord Bolingbroke, (avec qui je loge à-préſent) car il à trop d'habileté, & trop de courage, pour devenir jamais un Général tel qu'il faut (c): & s'il échappe au banniſſement, je crains qu'il ne s'exile lui-même Ce que je viens de dire, m'engage naturellement à vous parler de mon genre de vie, qui a été bien plus varié & plus diſſipé, que dans le tems que vous m'avez connu, j'étois alors dans le goût de l'étude & de la retraite, goût que la diſſipation m'a fait quitter, & me fera apparemment bientôt reprendre.

Les civilités que j'ai reçues de ceux qui tenoient aux différens Partis, m'ont empêché d'avoir contre aucun Parti des ſentimens d'une haine violente: & la conduite que j'ai toujours tenue à cet égard, me rend d'autant plus ſenſible à celle de quelques-uns de ces Meſ-

prix dont on étoit convenu pour le retour de Mylord B. & cette idée avoit fait ſur lui une telle impreſſion, que ſes amis ne purent jamais lui faire entendre raiſon là-deſſus.

(c) Mr. Walsh penſoit cela tout de bon, comme il paroit par une de ſes Lettres à Mr. Pope. „ Pendant que nous étions dans le Nord, My„ lord Wharton me montra une Lettre qu'il avoit „ reçue du Comte de Péterborough. Je lui dis „ qu'il falloit rappeller ce Général, & le mettre „ à écrire ici; parce qu'il étoit impoſſible qu'un „ homme qui marquoit autant d'eſprit qu'il faiſoit dans ſa Lettre, fût propre à comman„ der une Armée, ou même à quelque autre affaire". *Lett. V. Sept.* 4. 1706.

Meſſieurs envers moi. A la grayeté que vous m'avez connue, a ſuccédé un eſprit de réflexion, qui m'accoutume peu à peu à regarder le Monde d'un œil d'indifférence; & ce qui vous paroîtra ſingulier, c'eſt que cette indifférence même me donne une ſorte de contentement qui me raméne à la gayeté, & me rend d'aſſez bonne humeur pour ſouhaitter que le monde ſoit auſſi content que moi. J'ai acquis quelques nouveaux Amis, ſans que mon affection pour mes anciens Amis ſoit diminuée le moins du monde. Je ne hais perſonne, excepté les Fripons: pour ce qui eſt des Sots, j'ai le talent de les ſupporter, ſans pouvoir néanmoins gagner ſur moi d'être civil envers eux, parcequ'ils fréquentent des Fripons. Le plus puiſſant de ceux qui compoſent cette derniére claſſe, ne recevra jamais de moi le moindre hommage, à-moins que je ne lui aye quelque obligation perſonnelle; & c'eſt ce que j'aurai bien ſoin d'empêcher. J'ai appris de vous, qu'un des ſolides agrémens de la vie conſiſte à avoir des liaiſons d'amitié avec des perſonnes d'un rang fort ſupérieur au nôtre, ſans devenir pour cela en aucune façon leur eſclave. Avoir plû aux Grands eſt, ſuivant Horace, un ſujet de louange; mais un ſujet de louange bien plus juſte, eſt de ne les avoir point flattés,

&

& cependant de ne leur avoir pas déplû. J'ai évité avec ſoin tout commerce avec des Poétes & des Auteurs, excepté quand j'en ai rencontré quelqu'un ſur mes pas qui fût modeſte. Grace à cette précaution, je n'ai point eu de différends perſonnels avec aucun d'eux: mes ſeuls Ennemis ont été des Etrangers à mon égard ; & comme il importe fort peu d'entrer dans des éclairciſſemens avec de pareilles gens, je n'ai jamais répondu à ce qu'ils ont dit ou écrit; non ſeulement paroiſſant toujours ignorer, mais ignorant ſouvent réellement qu'ils penſaſſent à moi. Il y a bien peu de choſes en la vie qui me vaillent la peine de former un ſouhait: le plus ardent de ceux qu'il m'arrive quelquefois de faire, eſt de paſſer mes jours avec vous, & avec un petit nombre d'autres qui vous reſſemblent. Mais le Sort les a diſperſés ſur la face de la Terre ; & des vœux de ce genre ne ſont guéres moins vains que celui de voir le *Regne de Mille Ans*, & le *Royaume des Juſtes* établi parmi nous.

Si j'ai péché par mon long ſilence, ſouvenez-vous que vous êtes auſſi criminel que moi. Ainſi, à la vue de cette Lettre, rendez-moi juſtice, & dites: Un long ſilence eſt pourtant compatible avec de vrais ſentimens d'amitié & de reſpect.

LET-

LETTRE VIII.

MYL. BOLINGBROKE

AU DR. SWIFT.

JE ne ſuis pas ſi pareſſeux que Pope, & n'aurai par cela même pas la même indulgence que lui pour votre pareſſe : en défendant ſa propre cauſe, il plaide la vôtre, & devient votre Avocat dans le tems qu'il en appelle à vous comme à ſon juge. Vous en ferez apparemment autant, & j'ai beaucoup de juſtice à attendre de deux tribunaux auſſi équitables que les vôtres. Vous reſſemblez parfaitement aux deux Cabaretiers d'Hollande, qui étant dans le même tems Bourguemaîtres d'une Ville, déterminoient réciproquement la taxe que chacun d'eux auroit à payer. Je déclare d'avance que je ne m'en tiens point à votre ſentence : mes droits ſur votre amitié ſont fondés, & n'ont pas beſoin d'être rendus plus valides par les Actions ou par des Ecrits : mais il faut pourtant que l'aveu en ſoit de tems en tems renouvellé ; & je commence à

ſoup-

ſoupçonner que vous avez eu deſſein de me le diſputer quelque jour, & de m'alléguer une ſorte de préſcription.

Je ne dirois pas un mot concernant moi-même (puiſque c'eſt un ſujet qui ne paroît pas exciter votre curioſité) ſi ce n'étoit que j'ai envie d'eſſayer juſqu'où il y a moyen de pouſſer le contraſte entre ma fortune, auſſi-bien que ma maniére de vivre, & celle de Pope.

Sachez donc que, depuis votre départ, j'ai été beaucoup moins diſſipé que dans le tems que vous m'avez connu. Cet amour que j'avois accoutumé de prodiguer au Beau-Sexe, a été, depuis quelques années, conſacré a un ſeul objet. Quantité de malheurs (c'eſt ainſi qu'on les appelle, quoique fort ſouvent à tort) & une retraite du monde, m'ont appris l'art difficile de diſtinguer entre mes Connoiſſances & mes Amis: diſtinction que nous avons rarement la ſagacité de faire nous-mêmes; ces Inſectes, diverſement colorés, qui bourdonnoient autour de moi pendant que les rayons de la faveur m'éclairoient, ont diſparu auſſi-tôt que je me ſuis trouvé à l'ombre. Perſonne ne ſe rend à un Hermitage, que par amitié pour l'Hermite: auſſi le ſolitaire ſéjour que j'habité, n'eſt-il fréquenté que par un petit nombre d'Amis Philoſophes, que j'oſe vous garan-

tir

tir tels, que vous ſeriez charmé de vivre avec eux, à-moins qu'un ſtupide Climat & une Compagnie plus ſtupide encore, n'ayent produit en vous les plus étranges changemens.

La voix rauque de la Faction n'a jamais été entendue dans cette tranquille retraite ; les Gazettes & les Feuilles volantes en ſont bannies. Quand j'y ſuis, j'oublie que j'aye été moi-même de quelque Parti. Il y a plus, & il m'arrive ſouvent d'être tellement abſorbé par l'idée abſtraite des choſes, que je ſuis prêt à m'imaginer que ce Monſtre, qu'on appelle Eſprit de parti, n'a jamais exiſté : mais c'eſt une erreur flatteuſe dont je ne tarde guéres à être détrompé par la lecture des Hiſtoriens Grecs & Romains, de Guichardin, de Machiavel & de Thou; car j'ai fait vœu de ne lire aucune Hiſtoire de notre Pays, avant que celle que vous ſavez (*a*), ait vu le jour. Je ne crains nullement que le dégoût que l'étude & la retraite pourront m'inſpirer, me replonge dans le tumulte du monde ; au-contraire, le ſeul regret que j'aye jamais eu, eſt d'avoir tant tardé à embraſſer ce genre de vie. Ma philoſophie acquiert de nouvelles forces par l'habitude ; & ſi jamais j'ai le bonheur de me retrouver avec

(*a*) Voyez la premiere Remarque de la Lettre V.

avec vous, je vous ferai souscrire à cette espéce de sentence : *Jam non consilio bonus, sed more eo perductus, ut non tantum recte facere possim, sed nisi recte facere non possim.* Les petites incivilités que j'ai essuyées de la part de certaines gens, bien loin de m'inspirer quelques sentimens de violence contre eux, m'ont adouci, & exigent de ma part une espece de reconnoissance; les unes m'ont guéri de mes frayeurs, en me montrant combien la malice du monde est impuissante; d'autres m'ont guéri de mes espérances, en me faisant voir combien l'affection du Peuple est une chose précaire; & toutes m'ont guéri de mon sot étonnement, en m'éloignant de ceux que l'Esprit de parti domine, ils m'ont éloigné d'une trés-mauvaise compagnie; & en me dépouillant de mes Titres, de mon Rang & de mes Biens, ils m'ont procuré une indépendance & une tranquillité sans lesquelles il n'y a point de bonheur dans la vie.

La réflexion & l'habitude ont rendu le monde un objet si indifférent à mes yeux, que je ne suis ni affligé ni réjoui de ce qui y arrive, qu'autant que des amitiés personnelles m'engagent à prendre quelque intérêt aux Affaires; & comme j'ai fort peu d'Amis, cet intérêt ne s'étend guéres loin. Le cours géneral de ma vie est extrêmement tran-

tranquille : un eſtomac qui digére bien, le beau tems, & quelques autres reſſorts méchaniques, ajoûtent de tems en tems une petite pointe d'agrément à une ſituation déjà douce en elle-même ; je ſuis quelquefois de bonne humeur, mais jamais triſte. J'ai acquis quelques nouveaux Amis, & en ai perdu d'ancienne date. Ce que j'ai gagné en ce genre m'a cauſé une extrême ſatisfaction, parce que je n'en ai pas fait l'acquiſition, à la légére : je ne connois point de vœux plus ſolemnels que ceux de l'amité, & ſuis d'avis que par cela même un long noviciat de connoiſſance doit les préceder. Ce que j'ai perdu en ce genre, ne trouble pas mon repos, n'ayant contribué en rien à cette perte, & un Ami, qui rompt avec moi, ne valant pas la peine d'être regretté. Dès que j'aurai quitté cette Ville (ce qui ſera dans peu de jours) je recommencerai ce cours de vie, qui tient les Fripons & les Sots à une bonne diſtance de moi : j'ai une extrême averſion pour ces deux claſſes d'hommes : mais dans le cours ordinaire de la vie, je puis moins ſupporter un Sot qu'un Fripon qui a quelque eſprit. A-la vérité il faut ſe tenir toujours avec ce dernier dans quelqu'une des attitudes de ces petits hommes de bois que j'ai vus en Allemagne devant la boutique d'un Fourbiſ-

biſſeur ; mais malgré cette poſture contrainte, un Fripon, qui eſt homme d'eſprit, me divertira ; & celui qui me divertit, me fait beaucoup de bien, & m'impoſe une eſpéce d'obligation, dont je dois m'aquitter envers lui de quelque autre maniére. Le Sot ne me met guéres moins que le Fripon dans la néceſſité d'être ſur mes gardes, & ne me donne pour cela aucun dédommagement ; il m'engourdit comme la Torpille, ou m'inquiéte comme le Moucheron. Cette Lettre renferme le portrait d'un ancien Ami : vous en demandez un autre, qui ne reſſemble pas tant, mais que je ne laiſſerai pas de vous envoyer, ſi vous perſiſtez dans le délir de l'avoir—. Adjeu, cher Swift, je t'aime avec tous tes défauts ; fais un effort, & aime moi avec tous les miens.

LETTRE IX

DU DR. SWIFT.

A Mon retour d'une courſe d'Eté de quatre mois, j'ai trouvé votre Lettre, & une autre plus longue que la vôtre, de Mylord Bolingbroke. Je penſe qu'il n'y a pas au monde de plus

Dublin, Sept. 20. 1723.

miſérable maladie que la répugnance à écrire des Lettres à ſes meilleurs Amis: j'gnore les cauſes de cette répugnance, & ſerois bien aiſe que quelque bon Philoſophe prît la peine de me les expliquer. Il eſt clair qu'elle indique une prodigieuſe différence entre l'Amitié & l'Amour; car un Amant (à ce que j'ai ouï dire) écrit du ſoir au matin des Billets-doux. Si j'oſois croire ce que vous avez la bonté de me dire au ſujet du ſouvenir que conſervent de moi mes Amis d'Angleterre, j'aurois bien tort de partir d'ici — *Non ſum qualis eram.* Je vous quittai dans un période où ma converſation avoit des agrémens que le tems auroit certainement diminués, mais que la groſſiéreté de l'air de ce Pays, & la ſtupidité de ſes habitans, ont entiérement détruits J'ai trés-peu de foi à votre prétendu goût pour la retraite; vous êtes trop jeune pour cela, & n'avez pas aſſez tâté de la bonne ni de la mauvaiſe fortune pour vous retirer dans un coin, & y argumenter *de contemptu mundi & fuga ſæculi*, à-moins qu'un Poéte ne ſe laſſe de trop d'applaudiſſemens, comme un Miniſtre d'État du poids exceſſif des Affaires.

Il y a plus de bonheur que de mérite à vous de pouvoir choiſir vos Favoris indifféremment dans l'un & l'autre Parti: vous devez ce bonheur d'un

côte

côte à votre éducation, & de l'autre à votre génie, qui vous fait conſacrer votre loiſir à un Art qui n'a rien à démêler avec l'Eſprit de faction: car je ſuppoſe que Virgile & Horace ſont également lus par les *Whigs* & par les *Torys*. Vous n'avez pas plus à faire avec la conſtitution de l'Etat & de l'Egliſe, qu'un Chrétien à Conſtantinople; & en cela vous êtes d'autant plus heureux, que l'un & l'autre Parti approuveront vos vers, auſſi longtems que vous ne ſerez connu d'aucun d'eux

Vos notions au ſujet de l'Amitié ſont nouvelles pour moi: je crois que chaque homme en apporte au monde avec lui une certaine doſe, & que dès que le partage en eſt fait, il ne peut rien donner à quelque nouvel Ami, ſans l'ôter à un des anciens propriétaires. Je ſais très-bien à qui je décernerois les premiéres places dans mon amitié, mais ils ne ſont pas à portée de les occuper; condamné à vivre loin d'eux, je réduis tout l'attachement dont je ſuis capable, en petites portions, que je diſtribue à ceux qui ſont autour de moi, & qui me déplaiſent le moins; & ſi j'habitois quelque cachot, j'en agirois de-même à l'égard de ceux qui s'y trouveroient priſonniers avec moi. Je puis auſſi plutôt ſupporter les Fripons que les Sots: le commerce des

premiers eſt moins fâcheux que celui des autres, quoiqu'il ne ſoit pas ſans danger : mais avec un peu de prudence il y a moyen de remédier à cet inconvénient ; j'a ſouvent tâché de former des liaiſons d'amitié entre tous les gens de génie, & n'ai pas été ſans eſpérance de réuſſir : il y en a rarement plus de trois ou quatre dan un ſiécle, & s'il y avoit moyen de les réunir, tout ſe ſoumettroit à leur autorité : il en étoit ainſi (ſi je ne me trompe) parmi les Poétes du tems d'Auguſte; mais l'Envie, l'Eſprit de parti, & l'Orgueil, ont rendu la choſe impraticable parmi nous. Je ne dis rien des Beaux-Eſprit ſubalternes, dont le nombre eſt prodigieux. Vous parlez des Poétes & des Auteurs que vous voyez quelquefois, quand ils ſont modeſtes. Je n'en ai guéres connu de cette ſorte durant les jours de ma vanité.

Je vous décrirois ma maniére de vivre ſi une pareille expreſſion pouvoit convenir à ce Pays. Je choiſis mes connoiſſances parmi ceux qui ſont le moins les importans, & qui ont le plus de complaiſance Je lis les Ouvragas les plus frivoles que je pui trouver, & quand il m'arrive d'écrire, c'eſt ſur les plus frivoles ſujets. Aller à cheval, me promener & dormir, emportent dix huit des vingt & quatre heures de la journée. Je remets d'un jour à l'autre

plus

plus que je ne faiſois il y a vingt ans, & je renvoye de vingt autres années pluſieurs choſes à finir ; *Hæc eſt vita ſolutorum*, &c. Je ſuis chargé de vous faire des complimens de la part d'un de vos Amis, qui a paſſé quatre mois cet Eté à ſa Maiſon de campagne, ſans avoir été une ſeule fois à Dublin, quoique la diſtance ne ſoit que de huit milles ; cependant j'oſerois bien aſſurer qu'à ſon retour à Londres, il ménera une vie auſſi diſſipée qu'aucun des Fainéans de cette grande Ville. Mille aſſurances d'amitié de ma part, je vous prie, au Dr. Arbuthnot, & à Mrs. Congréve & Gay. — Je ne penſe pas qu'il y en ait d'autres *eodem tertio* entre vous & moi, excepté Mr. Jervas, à la maiſon de qui j'adreſſe celle-ci, ne ſachant pas au juſte votre demeure : car votre derniére Lettre n'exprime pas clairement, ſi vous logez chez Mylord Péterborowgh, ou bien s'il loge chez vous.

Je ſuis, &c.

LETTRE X.

IL n'eſt pas beſoin que je vous diſe quel plaiſir je me ſerois fait de rendre quelque ſervice au porteur de vo- Sept. 14. 1725.

tre Lettre, qui vient de partir aujourd'hui pour la France. Il en eſt apparemment des Favoris d'Apollon comme des Prophétes, dont on fait beaucoup plus de cas ailleurs que dans leur propre Pays: car à peine votre Monſieur s'eſt-il vu en Angleterre, qu'il n'a plus eu la moindre curioſité ſur mon ſujet. Si pourtant il avoit bien voulu me mettre à l'épreuve, il m'auroit trouvé ſon Ami, je veux dire le vôtre. Je ſuis très-mortifié de ne pas connoître un peu particuliérement un homme que vous eſtimez; je m'en conſole néanmoins par la reception de votre Lettre, qui me donne la flatteuſe eſpérance de vous revoir encore une fois. Après tant de diſperſions & tant de ſéparations, quel plaiſir ſi deux ou trois de nous pouvoient ſe trouver raſſemblés! non pour ourdir quelque mauvaiſe trame, mais pour nous divertir, ou pour rire des folies du monde auſſi innocemment que nous rions de nos propres folies. Vos voyages (*a*) font grand bruit: pour moi, j'ai bien réſolu de ne plus voyager hors de mon Pays, & de borner toute mon attention à parcourir avec ſoin mes propres Terres (*b*). Je veux dire que je n'entreprendrai plus aucune Traduc-

ti-

(*a*) Gulliver.
(*b*) Eſſai ſur l'Homme.

tions, mais ſimplement quelque Ouvrage domeſtique, calculé pour mon Pays & pour mon Tems.

Si vous venez nous voir, je vous trouverai aſſez de Dames, qui ne vous tracaſſeront en aucune maniére. Il y en a deux, entr'autres, âgées & tranquilles ; ce que vous n'aurez aucune peine à croire, quand je vous aurai dit que l'une eſt ma Mére, & l'autre ma Nourrice. Il y a une autre Dame, qui eſt auſſi ſourde, quoique plus jeune que vous; vous vous plaîrez enſemble ſur ma parole, ſans pourtant que l'un entende un mot de ce que l'autre dira: vous converſerez par intuïtion à la maniére des Eſprits. Ce qui vous étonnera le plus, eſt qu'on la conſidére beaucoup à la Cour, quoiqu'elle n'ait épouſé aucun Parti; & quoiqu'elle vive à la Cour, elle ne vous gênera point, & ne ſera point gênée elle-même.

Un des Amis dont vous faites mention (& que vous n'avez garde d'oublier) le Dr. Arbuthnot, eſt dangereuſement malade d'une apoſtume dans les entrailles; l'apoſtume vient de crever, ſans qu'on puiſſe prédire les ſuites que cet accident aura. Quel qu'en ſoit l'effet (il m'ordonne de vous dire, & j'écris cette Letre en ſa préſence) qu'il vit ou meurt votre fidéle Ami; & que la ſeule raiſon qu'il ait de ſouhait-

ter de vivre un peu plus longtems, eſt le déſir de vous voir encore une fois.

Quelque dangereuſe que ſoit ſa ſituation, elle n'a point altéré ſa bonne humeur : car il aſſure q 'il pourroit (s'il le vouloit) guérir votre ſurdité, mais qu il n'a garde; que malin, comme vous êtes, vous feriez ſemblant d'être ſourd encore, afin d'avoir un prétexte d'écouter autant qu'il vous plaîroit, & de ne pas répondre plus que vous ne voudriez.

Je ſuis, &c.

LETTRE XI.

DU DR. SWIFT.

Sept. 29 1725

JE me prépare à regagner Dublin, & à rentrer ainſi dans le Grand-monde, des talens auſſi diſtingués que les miens, ne devant pas être enſévelis à la Campagne : il eſt tems que j'aille ſignaler mon zéle parmi mes Curés & mes Vicaires, en corrigeant tous les abus relatifs au poids du pain & du beurre, dans toute l'étendue de mon Empire. J'ai employé la meilleure partie de mon tems à finir, à corri-

ger,

ger, & à tranſcrire mes (*a*) Voyages: le tout augmenté, revu, & diviſé en quatre parties, paroîtra auſſi-tôt que quelque Imprimeur voudra bien riſquer ſes oreilles. Je goûte trés fort votre idée de nous retrouver enſemble, après notre diſperſion, & ne puis aſſez louer votre deſſein de renoncer aux Traductions. Mylord Oxford m'a paru plus d'une fois indigné contre notre Siécle, qui vous impoſoit la néceſſité de ne pas donner l'eſſor à votre génie pendant un eſpace de tems ſi conſidérable. Mais puiſque vous voilà rendu à vous même, quand vous aurez occaſion de parler de la généroſité des ſentimens de nos contemporains, je vous prie de leur rendre la juſtice qui leur eſt due. J'ai toujours haï les Nations, les Profeſſions, & les Communautés, & n'ai aimé que les Individus: par exemple, je hais les Juriſconſultes, mais j'aime le Conſeiller un tel, & tel autre qui eſt Juge. Il en eſt de-même des Médecins (car je ne parlerai pas de ceux de ma Robe) des Soldats, des Anglois, des Ecoſſois, des François. &c Mais je hais ſurtout, & déteſte cet animal qu'on appelle Homme, quoique j'aye une véritable affection pour *Jean*, *Pierre*, *Thomas*, &c. Je me ſuis gouverné ſui-

(*a*) Voyages de Gulliver.

vant ce ſyſtême depuis pluſieurs années (n'en dites rien au-moins), & je continuerai ſur le même pied, tant que j'aurai quelque choſe à démêler avec le Genre-Humain. J'ai raſſemblé quelques matériaux, dont je formerai un Traité, qui démontrera la fauſſeté de cette Définition *Animal rationale*, & fera voir qu'il faudroit dire *rationis capax*. C'eſt ſur ce fondement inébranlable de Miſanthropie (bien différent pourtant de celui de Timon) que tout l'édifice de mes voyages eſt bâti; & je ne ſerai content, que quand je verrai à cet égard tous les honêtes gens de mon avis. Ainſi vous n'avez qu'à vous y rendre ſur le champ, & avoir ſoin que tous ceux qui méritent mon eſtime, en faſſent de même. La choſe eſt ſi claire, qu'elle ne ſauroit être conteſtée; & je vous parie cent piéces que vous adoptez mon ſentiment.

J'ignorois que votre Odyſſée fût finie, étant encore à la Campagne, que je ne quitterai que dans trois jours. Je vous remercie de votre préſent, qui m'a bien fait plaiſir, mais qui m'en auroit fait quatre fois davantage, s'il étoit purement de votre façon ——. Il y a déjà quelque tems que j'ai appris par Mr. Ford, que vous êtes le plus grand Architecte, le plus habile Jardinier, &c. Votre allée ſouterraine excite ſurtout ſon étonnement, un défaut

faut ayant été par ce moyen changé en beauté, ce qui eſt un chef-d'œuvre de l'*Art Poetique*.

Je renonce à toutes les Sempiternelles du Monde, & ſerai bientôt aſſez âgé pour ne pouvoir plus être amoureux que d'une Fille de quatorze ans. Ce que vous dites d'une Dame qui vit à la Cour, qui eſt ſourde, & qui n'épouſe aucun Parti, doit être quelque trait de Mythologie, dont j'avoue ne pas trop bien ſentir la morale. Ce n'eſt ſûrement pas la miſéricorde; car elle n'eſt pas ſourde, & ne vit pas à la Cour. Cette derniére raiſon empêche auſſi que ce ne ſoit la Juſtice, dont le ſeul malheur eſt d'être aveugle. La Fortune eſt aveugle, ſourde, & Dame de Cour; mais elle prend parti, & d'ailleurs elle ne me mettra point à mon aiſe, comme vous le promettez. Il faut donc que ce ſoit l'opulence, dont l'idée répond exactement aux traits de votre deſcription. Je ſuis charmé qu'elle vous viſite, mais ma voix eſt ſi foible que je doute qu'elle l'entende jamais.

Mr. Lewis m'a envoyé un détail de la maladie du Dr. Arbuthnot. Son état me touche d'autant plus vivement, qu'ayant vécu longtems hors du monde, j'ai perdu peu à peu cette dureté de cœur qu'on contracte dans le commerce des hommes. Je perds

journellement quelque Ami ſans en chercher ni en acquérir d'autres à la place. Plût à Dieu qu'il y eût ſeulement ſur la Terre douze hommes comme Arbuthnot, je jetterois au feu mes voyages! Cependant il n'eſt pas ſans défaut. Il y a un paſſage dans Béde, où, après avoir élevé juſqu'au Ciel la piété & le ſavoir des Irlondois du Siécle dont il parle, il anéantit tous les éloges qu'il venoit de leur donner, en ajoûtant ce mot lamentable, *helas! ils ne célebrent pas la Fête de Páques dans le tems qu'il faut.* De même notre Docteur poſſéde toutes les vertus qui peuvent rendre un homme aimable ou utile: mais, hélas! il ne marche pas de bonne grace; je le recommande à vos bonnes priéres; car c'eſt un excéllent Chrétien, quoiqu'il ne ſoit pas Catholique.

Je n'entends rien de notre Ami Gay. Je lui avois conſeillé de ſe rendre ici avec un Viceroi. Philips a compoſé quelques vers amoureux ſur Mlle. Carteret: un Forgeron de Dublin, qui ſe mêle de Poéſie, en a fait enſuite dans le même goût à l'honneur de la même Belle. Les vers de Philips ſont ſur le ton plaintif, & j'ai dit, à cette occaſion, à Mylord Carteret, que pour réuſſir à la Cour, il ne faut jamais ſe plaindre, mais qu'on peut y médire tant qu'on veut.

Etes-

Etes vous devenu Campagnard tout de bon? que je doive vous adreſſer ma Lettre hors de Londres, au hazard qu'une Piéce auſſi admirable s'égare en courant les champs. Je la finirai ici, quoiqu'il y ait encore une demi-page à remplir; & par des raiſons de prudence je ne la ſignerai pas. Vous devinerez pourtant ſans peine qu'elle vous vient d'un homme qui vous eſtime & vous aime à peu près la moitié autant que vous le méritez, c'eſt-à-dire, autant qu'il m'eſt poſſible.

Je ſuis fort inquiet de ce qu'il y a dans les Nouvelles publiques (à ce qu'on m'aſſure) que Mylord Bolingbroke a fait une chute dangereuſe à la chaſſe. Ce m'eſt un véritable ſujet de ſatisfaction, qu'il ait aſſez de vigueur pour cela, mais je ſouhaitterois qu'il eût un peu plus de retenue.

LETTRE XII.

J'Ai été également ſurpris & charmé de l'obligeante promtitude de votre réponſe. J'en augure que vous vous approchez de nous, & que vos anciens Amis vous attirent plus puiſſamment, à proportion que la diſtance où vous êtes d'eux diminue. Il y

Octob. 15. 1725.

en a un ici qui étoit autrefois une brillante Planéte, mais qui ayant appris par une longue expérience que l'éclat nuit très ſouvent, ne ſe ſoucie plus de figurer parmi les Aſtres. Il y a ici encore un autre de vos Amis, qui regarde comme une des choſes qui ſont le plus d'honneur à ſon Pére, de vous avoir diſtingué & aimé, & dont l'affection pour vous eſt héréditaire. Il y a ici le Dr. Arbuthnot, revenu des portes de la mort, & plus content de l'eſpérance de vous revoir, que de revoir un monde qu'il auroit mépriſé entiérement, s'il n'y avoit pas trouvé quelques hommes comme vous Il compte de repaſſer bientôt la mer, & a plus de contentement que la ſanté ſeule n'en peut donner: car il a une conſcience nette (ce qui eſt le plus Catholique de tous les remédes, quoique ce ne ſoit pas le plus univerſel); j'ai jugé que vous ſeriez bien aiſe d'apprendre ceci, & c'eſt ce qui m'a engagé à vous écrire ſitôt.

Notre Ami Gay eſt traité comme les Amis des *Torys* le ſont par les *Whigs* (& aſſez ſouvent par les *Torys* mêmes). A cauſe qu'il y a quelque rapport entre ſon humeur & celle du Dr. Swift, on le fait complice de tout ce qu'on impute à ce dernier, préciſement comme dans ces Siécles d'ignorance, où des Connoiſſances diſtinguées

guées ſuppoſoient un commerce intime avec le Diable. Il met toute ſa confiance à la Cour en cette Dame que je vous ai décrite, & dont vous faites un perſonnagé allégorique. Je voudrois, pour l'amour de lui, qu'elle fût l'Abondance; quoique par rapport à vous, je doute (ſi vous la connoiſſiez) que vous vouluſſiez la troquer pour l'autre.

Mylord Bolingbroke n'eſt point du tout incommodé de ſa chute: je ſouhaitterois que ſon autre chute lui eût fait auſſi peu de mal; celle de Mylord Oxford ne l'affecte en aucune maniére. Je voudrois que vous viſſiez Mylord Bolingbroke à-préſent: jamais Ame humaine ne s'eſt perfectionnée autant que la ſienne, ſans changer de corps: *Paullo minus ab Angelis.* Je me ſuis ſouvent imaginé, que ſi jamais nous nous retrouvions tous enſemble dans une autre Vie, après tant de changemens arrivés à l'ancien Monde & au Vieil-homme, rélativement à chacun de nous, je me ſuis imaginé, dis-je, qu'il nous reſtera à peine une ſeule idée, & un ſeul atôme, qui ſoient préciſément les mêmes qu'auparavant. Il n'en faut guéres moins que cela, pour que nous formions un Royaume de Juſtes. Car nous vivrons alors en paix, dépouillés de toute paſſion criminelle, & regardant avec un ſouris de compaſſion nos

folies

folies paſſées. Pour vous, à ce qu'il me ſemble, vous aimeriez mieux faire l'Ange vengeur, verſer des phioles de colère ſur les méchans de ce Monde, & les obliger à *manger votre Livre*, que vous aurez ſans doute rendu auſſi amer qu'il vous a été poſſible.

Je ne vous dirai point quels deſſeins j'ai formés (à l'exception de celui de compoſer des Maximes oppoſées à celles de Mr. de la Rochefoucault (*a*)) juſqu'à ce que je vous voye ici face à face. Vous conviendrez alors du généreux mépris que j'ai pour le Monde. Mylord Oxford (dont j'ai fait mention pour la troiſiéme fois dans cette Lettre, & qui mérite qu'on faſſe mention de lui dans tout ce qui s'adreſſe à vous, ou vient de vous) vous attend. Ce motif devroit ſuffire pour vous ramener ici, & eſt même plus puiſſant que ſi la Nation en corps vous attendoit. Car j'entre autant que vous pouvez le ſouhaitter dans votre principe de l'Amour des Individus: & je penſe que pour concevoir une affection générale, il faut commencer par aimer en détail. Celui qui n'a point appris à être Ami, ne deviendra jamais bon Pa-

(*a*) C'eſt une maniére indirecte de blâmer l'exceſſive miſanthropie qu'il avoit marquée dans la Lettre précédente, & que Mr Pope attribuoit au goût de ſon Ami pour les Maximes de la Rochefaucault, qui trouvent à redire à tout.

Patriote. J'avois deſſein de laiſſer au Dr. Arbuthnot la page ſuivante à remplir; mais il eſt ſi reconnoiſſant de l'article de votre Lettre qui le regarde, qu'il veut vous écrire une Lettre entiére pour vous témoigner ſa reconoiſſance. Il travaille auſſi à un Ouvrage, dont il vous parlera apparemment. Je n'ai plus rien à vous dire, ſinon que le Doyen Berkley ſe porte bien, & remplit heureuſement ſon plan. Mylord Oxford, Mylord Bolingbroke, & Mylord Bathurſt, jouïſſent d'une parfaite ſanté; & le Chevalier Wyndham ſe porte mieux. Eux tous, & quelques autres, ſont fidéles à l'ancien honneur, & à l'ancienne amitié. Pour ce qui eſt de ceux qui manquent de fidélité à l'un & à l'autre de ces égards, y auroit-il grand mal qu'ils fuſſent ailleurs qu'en Paradis? Un Prêtre Proteſtant ne pourroit pas le trouver mauvais, n'ayant rien à démêler avec les Morts; & pour moi, qui ſuis Catholique, je vous réponds bien que mes prieres ne les tireroient pas du Purgatoire.

Puiſque vous ne ſignez pas votre Lettre, je ne ſignerai pas non plus la mienne, mon nom, auſſi odieux que le vôtre, étant particuliérement haï de tous les mauvais Poétes, depuis Hopkins & Sternhold juſqu'à Gildon & Cibber.

LET-

LETTRE XIII.

DU DR. SWIFT.

Nov. 26. 25. J'Aurois d'abord répondu à votre Lettre, ſi un violent accès de fiévre qui m'a fort affoibli, ne m'en avoit empêché depuis quinze jours. Je vous écris donc pour juſtifier mon ſilence, eſpérant de vous voir bientôt, & étant d'ailleurs bien aiſe de cultiver votre connoiſſance ; ſi vous ne me connoiſſiez pas quand nous nous rencontrerons, vous n'auriez qu'à jetter les yeux ſur une de mes Lettres, & la comparer avec mon viſage, car mon viſage & mes Lettres ſont les copies de mon cœur. Je crains de n'avoir pas trop bien exprimé cela, mais mon idée eſt juſte, & je haïs les ratures. Je parcours des yeux votre Lettre, & je vois que vous y dites la même choſe, mais mieux que je ne viens de faire. Je vous prie de déclarer à Mylord Bolingbroke que je voudrois qu'il fût exilé de-nouveau, parce que je recevrois en ce cas là de ſes nouvelles, & qu'il m'entretiendroit *de contemptu mundi*, & de quelques autres beaux ſujets de Philoſophie. Mylord Oxford a eu la bonté

té de me mander d'abord la naiſſance de ſon Fils, je l'en félicitai ſur le champ; mais avant que ma Lettre ait pu lui parvenir, j'aurois voulu qu'elle fût au fond de la mer: l'affliction que Sa Grandeur a reſſentie, ne ſauroit avoir été plus vive que la mienne. N'eſt-ce pas une choſe cruelle que des Miniſtres de Village ſoient ſurchargés d'enfans, pendant qu'une grande & illuſtre Famille finit faute d'un ſeul Héritier pour la continuer? J'ai reçu le portrait du Pére, mais je vous dirai (*ſub ſigillo confeſſoris*) qu'il reſſemble moins que je ne voudrois. Si je ne craignois pas de me faire tort à moi-même, je me mettrois quelquefois en colére contre le monde; mais je puis en toute ſûreté le mépriſer, & c'eſt auſſi ce que j'ai bien réſolu de faire. Ce mépris paroîtra à bien des gens une vraye maladie. Sans entrer en diſpute ſur ce point, je ſouhaitterois ſeulement qu'il y eût un bon Hôpital pour de pareils malades: il ne ſeroit pas néceſſaire qu'il fût fort grand, pourvu qu'il fût bien renté. P** eſt tout-à-fait incertain s'il ſe féra d'Egliſe ou non. Mais tous les Emplois ici ſont promis, ou la ſurvivance en eſt donnée.

On nous a envoyé ici de Londres un Poème, qui eſt une imitation de celui ſur Mlle. Carteret. Mlle. Harvey, âgée d'un jour, en eſt le ſujet;

&

& nous disons & pensons que vous en êtes l'auteur. Je voudrois qu'il n'en fût rien, parce que je hais les Monopoles ——. Il vous sied bien de parler de tranquillité! Depuis que nous nous sommes vus, je suis vieilli de trente ans, Mylord Bolingbroke de vingt, & vous seulement de dix: ainsi il ne vous appartient pas d'être à beaucoup prés aussi revenu du monde que nous. Je vous prie (& demandez la même grace de ma part à tous mes Amis) de faire ensorte que le coup d'œil de mécontentement que je jette sur le monde ne soit pas imputé à mon âge; car des témoins dignes de foi pourront déposer que ce coup d'œil n'a point varié, depuis la vingt & uniéme jusqu'à le cinquante & —— années de ma vie; j'espére que vous remplirez cette lacune charitablement). Je vous déclare après tout, que ce n'est pas moi qui hais le Genre-Humain, c'est vous autres qui le haïssez: vous le voudriez trouver composé d'Animaux raisonnables, & comme jusqu'ici votre attente a été vaine, vous avez l'injustice de vous fâcher. Vous savez que j'ai rejetté la définition ordinaire de l'Homme, & que j'en ai substitué à la place une autre de ma façon. Je ne suis pas plus en colére contre —— que je ne l'étois contre le faucon qui s'envola la semaine passée avec un de

mes

mes petits pouſſins; & cependant je fus bien aiſe d'apprendre qu'un de mes valets l'avoit tué d'un coup de fuſil, deux jours après. Je vous dis ceci, à cauſe que vous avez la hardieſſe de m'apprendre, que votre deſſein eſt de publier des maximes oppoſées à celles de la Rochefaucault, qui eſt mon Auteur favori, parce qu'il n'y a point de trait de mon caractére qui ne ſe trouve dans ſon Ouvrage (*a*); cependant je veux la relire, car j'ai peut-être changé depuis —. Pourquoi ne laiſſez-vous pas mourir les mauvais Poétes de leur belle mort? De tous tems, malgré leur bêtiſe, ils ont eu la fineſſe d'irriter les vrais Favoris d'Apollon, afin de les obliger à transmettre leur nom à la Poſtérité. Mævius n'eſt pas moins connu que Virgile; & Gildon ſera auſſi célébre que vous, ſi ſon nom a place dans vos vers. Adieu. Je compte bien de vous écrire encore, ſans m'embarraſſer ſi vous me devez réponſe, ou non.

LETTRE XIV.

J'Ai mieux appris à vous connoître par une longue abſence, que la plupart des gens ne ſe connoiſſent eux-mê- Dec. 10. 1725.

(*a*) C'eſt un aſſez mauvais compliment qu'il ſe fait là à lui-même.

mêmes après une longue affliction. L'abſence ne fait que placer un Ami à une certaine diſtance pour qu'on le voye plus diſtinctement. La ſatisfaction que j'ai d'apprendre que nous allons vous revoir, eſt bien plus grande que celle qu'excite en moi l'opinion avantageuſe que vous paroiſſez avoir conçue en ma faveur : opinion qui pourroit fort bien avoir été augmentée par la diſtance ou par la groſſiéreté de l'Irlande, comme les objets paroiſſent aggrandis lorſqu'on les regarde à travers un brouillard, & cependant cela même me fait infiniment plaiſir. Je ſuis bien aiſe que vous penſiez préciſément comme moi ſur la néceſſité de paſſer les mauvais Auteurs ſous ſilence, ainſi laiſſons Gildon & Philips en paix. Je ne ſais ce que Virgile peut avoir fait à Mævius, pour être condamné à le mener éternellement en leſſe. Mon amitié pour vous m'a obligé à inſiſter un peu ſur cet article, afin de vous préparer à la réception, à laquelle vous & vos Ecrits devez apparemment vous attendre en Angleterre. Nous, qui vous connoiſſons, nous vous regarderons comme un bon homme, & vous aimerons comme tel ; d'autres vous redouteront comme un Bel-eſprit, & vous haïront. Ainſi vous ſavez ce qui peut vous arriver de pis, à-moins que vous ne ſoyez auſſi vindicatif que Virgile. Je

Je ne déſirerois pas avec moins d'ardeur que vous, la fondation d'un Hôpital pour loger ceux qui auroient la ſageſſe de mépriſer le monde, ſi je ne craignois que, tel que celui de Chelſea, il ne fût peuplé que de ſoldats eſtropiés, & de ceux qui ſe ſont minés à ſon ſervice. En déclamant ainſi contre le monde, n'allez pas croire que j'en veuille principalement à ceux qui y tiennent le premier rang; les premiers objets de mon indignation ſont les petits coquins. Un oppreſſeur puiſſant eſt redoutable par lui-même, & l'on s'attend à quelque choſe de terrible de ſa part; mais mourir d'un lavement donné par un apprentif Garçon-Apoticaire, ou être traité avec mépris par l'ame damnée du Sous-Sécretaire d'un Sécretaire, qui n'eſt tel encore que de nom, ſont des choſes que le ſtupide Ph—s même ne pourroit ſupporter.

En voilà aſſez ſur le chapitre de nos ennemis, parlons de quelques-uns de ceux que nous aimons. Mylord B. parle & écrit ſur les choſes de ce Monde d'une maniére qui tient du prodige. Gay fait des Fables pour le Prince GUILLAUME. Je crois que cela ne plaîra point à Mr. Philips, pour deux raiſons; l'une, parce qu'il s'imagine que toutes les choſes puériles ſont de ſon reſſort; & l'autre, à cauſe qu'il

ſera

ſera mortifié d'apprendre qu'on peut amuſer avec eſprit un enfant ſans l'être ſoi même. Il ne me reſte rien à ajoûter, ſinon que Mylord Oxford ſouhaitte très-fort de vous voir, & que bien d'autres ſeront charmés de votre venue, mais perſonne plus que votre très-humble, &c.

PS. Pope & vous êtes de grands Génies, mais d'aſſez mediocres Philoſophes. Si vous mépriſiez le Monde autant que vous le prétendez, & peut-être le croyez, vous le regarderiez d'un œil plus tranquille. Le Fondateur de votre Secte, ce fier Original, que vous ſemblez avoir choiſi pour modéle (*a*), étoit eſclave de la Cour, c'eſt à-dire de ce qu'il y a de plus mauvais dans le Monde; & tous ſes ſuperbes diſcours étoient le langage d'un Amant mépriſé, qui ne déſire rien avec plus d'ardeur qu'une réconciliation, & qui ne craint rien tant qu'une rupture. Je crois que le monde en a paſſablement mal uſé à mon égard, ainſi je n'ai pas lieu d'en être fort épris; mais auſſi, d'un autre côté, je vous déclare que je ne lui veux aucun mal. Votre définition d'*Animal rationis capax*, que vous ſubſtituez à la définition ordinaire d'*Animal Rationale*, ne ſauroit ſoutenir un examen un peu rigoureux: dé-

(*a*) Senéque

définiſſez ſimplement ce que c'eſt que Raiſon, & vous verrez que votre diſtinction n'eſt pas meilleure que celle du Pontife Cotta entre *mala ratio* & *bona ratio*. Mais en voilà aſſez ſur cet article : rendez nous une viſite, & j'épouſerai ſur ces importantes queſtions tel ſentiment qu'il vous plaîra. Nous differons peut être moins que vous ne croyez, quand vous ſouhaittez que je retourne en exil : mais je ne ſuis pas moins à vous & à la Philoſophie en Angleterre, que je l'étois en France.

LETTRE XV.

AU DR. SWIFT.

J'Aimerois mieux vivre dans un Pays quarante fois plus éloigné de vous que n'eſt l'Irlande, que d'être dans des inquiétudes perpétuelles au ſujet de votre ſanté. Je crains toujours pour vous après quelque feſtin : car quoique vous ſoyez la ſobriété même, trois bouchées de plus qu'à l'ordinaire ſont pour vous une grande débauche, que vous payez plus chérement que ces ſtupides Animaux qu'on porte mortivres dans leur lit. Mylord Pé-

Londres, Mai 4. 1726.

terborowgh a empoiſonné tout notre diner, en nous apprenant votre indiſpoſition. Je ne demande que trois lignes de votre main, ou de celle de quelque autre, pour que je ſache comment vous vous portez Cette nouvelle m'intéreſſe plus que qui que ce ſoit, à cauſe que je vous aime & vous eſtime pour des raiſons qui ne touchent pas la plupart des gens, & qui ſeroient les mêmes quand vous n'auriez jamais pris de plume en main que pour m'écrire.

Je ſuis occupé à faire mon petit paquet, & à me préparer pour mon voyage. Je tâcherai de penſer à vous auſſi peu qu'il me ſera poſſible, même en vous écrivant Votre idée trouble trop mon repos, & me donne de trop vives impatiences de vous voir & de vous entretenir. Vous êtes bien cruel de tourmenter ainſi le meilleur de vos Amis.

LETTRE XVI.

Août 22. 1726.

VOus m'avez couté plus d'un ſoupir le jour que je vous ai quitté & vous m'en couterez bien d'autres encore avant le tems de vôtre retour. Je marchois comme un homme qui s'en va en exil, & de retour chez moi

moi je ne reconnus pas ma maiſon. C'eſt quelque choſe de pareil à ce qu'on éprouve quand on a tout nouvellement perdu un bras ou une main on voudroit s'en ſervir, & l'on s'apperçoit avec une cruelle ſurpriſe qu'on ne l'a plus. J'ai dit que vous êtes cruel à mon égard, & cela eſt bien vrai; car vous m'avez mis dans l'impoſſibilité de vivre à mon aiſe ſans vous. L'habitude auroit enfin rendu ma ſituation ſupportable, ſi j'étois moins ſenſible à l'amitié. Outre ma mémoire naturelle de vous, vous m'en avez fait une locale, qui vous rend préſent à mon ame dans tous les endroits que nous avons autrefois fréquentés enſemble. Je ne puis plus ſonger à la maiſon de Mylord Cobham, aux boſquets de Ciceter, ou aux belles vues de Byberry, que votre idée ne vienne ſe joindre à tous ces objets: je ne vois pas un coin de mon jardin, pas un appartement dans ma maiſon, où je ne m'imagine vous appercevoir aſſis, ou vous promenant devant moi. Le déſir de vous revoir me rend inſenſible à tous les agrémens que je pourrois goûter d'ailleurs. J'ai beau ſortir de moi-même pour aller au-devant de vous, je ne ſaurois vous joindre encore. Je voudrois être dans l'impoſſibilité de ſonger davantage à votre arrivée, & dormir juſqu'au moment où nous nous

reverrons (& puiſſe ce moment, quelque éloigné qu'il ſoit, arriver demain!) Mais comme cela ne ſera pas, qu'il ne ſoit permis de ſoulager le déplaiſir que j'en ai, en formant d'autres vœux, qui ſeront uniquement en votre faveur : puiſſiez-vous laiſſer vos Amis là-bas dans l'état que vous leur ſouhaittez, & les retrouver tels que vous les avez laiſſés ! deſorte que la viſite que vous nous rendez, ne ſoit qu'une eſpéce de voyage de plaiſir qu'un homme riche fait pour voir des Biens ſitués à une bonne diſtance de chez lui, qu'il trouve plus grands qu'il n'avoit cru : connoiſſance qui le rend plus content dans l'endroit où il eſt, ſans que l'idée de s'en retourner chez ſoi ſoit accompagnée du moindre desagrément. Mais après tout, je ne ſaurois vous exprimer fidélement tout ce que je ſens pour vous. Vous êtes gravé ailleurs que ſur les gobelets que vous m'envoyez : je pourrois, malgré l'obligean e inſcription qui s'y trouve, les jetter dans la Thamiſe, ſans que ma tendre affection pour le Donateur en ſouffrît le moins du monde. Il eſt dit que rien d'extérieur ne pourra diminuer ou augmenter mon attachement à votre égard, quoique cet attachement ſoit accompagné pour moi de plus d'un ſujet d'inquiétude. Quand vous êtes abſent, je déſire de vous

voir;

voir ; & quand je vous vois, je crains le moment qui doit nous ſéparer,

Nec tecum poſſum vivere, nec ſine te.

Je vous deſtine un préſent pareil à celui que vous m'avez fait, mais il faut que je faſſe auparavant un tour à mon Doyenné. *Donarem pateras*, &c. En attendant je boirai (ou plutôt Gay boira) journellement à votre ſanté, & j'ajoûterai à votre inſcription l'ancien Vœu Romain pour des années à venir, VOTIS X. VOTIS XX. L'âge de ma Mére autoriſe mes eſpérances à cet égard. Adieu.

LETTRE XVII.

VOtre Lettre à Mr. Gay m'a donné plus de ſatisfaction que celle que vous m'avez écrite (quoique je ſois très content de cette derniére) ; car j'aime mieux apprendre votre heureuſe arrivée, que lire le détail de toutes les fatigues que vous avez eſſuyées en chemin : à cette différence près, chaque mot qui me rappelle quelque choſe qui vous regarde, me fait le plus ſenſible plaiſir. Je vous ai depêché une longue Lettre, qui doit vous être parvenu le lendemain de votre arrivée. Depuis ce tems j'ai eu Sept. 3. 17²6.

une conférence avec le Chevalier —, qui auroit ſonhaitté de vous voir avant votre départ d'ici. Il dit qu'il avoit obſervé en vous une diſpoſition à vivre parmi nous ce que je n'eus garde de nier ; mais il ajoûta en même tems que ce n'étoit pas dans ce deſſein que vous veniez cette fois-ci, votre but étant ſimplement de voir le petit nombre de ceux que vous aimez. A propos de nos Amis, quand j'en parcours la liſte, je déclare que je n'en trouve aucun, excepté vous & moi, qui ſoit qualifié pour habiter les montagnes de Galles. Le Docteur aime le Jeu, & Gay eſt épris de la Cour, auſſi ſont-ils bien payés de leur tendreſſe ; car le premier perd ſon argent, & le ſecond ſon tems. Un autre de nos Amis travaille, mais inutilement, à ſe guérir de l'ambition. Une Dame que vous trouvez fort à votre gré, eſt trop engouée de la France pour ſe plaîre dans la Principauté de Galles. Un autre eſt trop accoutumé à la ſoumiſſion que demande le commerce des Princes & des Potentats, pour être ſenſible aux agrémens d'une Liberté farouche, accompagnée de pauvreté. Mr. Congréve eſt trop malade pour aller reſpirer un air vif ; & celle qui a tout pouvoir ſu lui, eſt trop riche pour jouir de quoi que ce ſoit. Mylord Péterborowgh peut vivre dans tous les climats

du

du Monde, mais il ne ſauroit reſter dans aucun. Mylord Bathurſt, qui aime tant l'Agriculture, ne ſe plaîra ſûrement point à cultiver d'arides collines. Pour Mr. Béthel, j'avoue qu'il eſt trop Homme de bien pour vivre dans le Monde, mais cependant il eſt bon qu'il y vive pour l'exemple. Ainſi nous reſtons ſeuls, & maîtres d'aller vivre où il nous plaît, dans le Païs de Galles, à Dublin, ou aux Bermudes. Et à mon égard, je vous proteſte que j'aime tant le Monde, & que le Monde m'aime tant, qu'il m'importe très-peu en quelle partie de notre Globe je paſſe le reſte de mes jours. Le Soleil ne luit pour moi que ſur le viſage d'un Ami. On m'a lu l'autre jour un article d'une de vos Lettres, par lequel il paroît que vous êtes dans l'idée que la diſgrace forme un préjugé avantageux : ſi c'eſt une erreur, on ne ſauroit nier qu'elle n'ait quelque choſe de généreux. Mr. ** eſt trés content de votre maniére de penſer à cet égard, & a témoigné vouloir vous remercier d'une opinion favorable, qu'il me paroît devoir uniquement à ſa mauvaiſe fortune; car ſi je ne me trompe, il aimeroit mieux être en faveur que diſgracié.

Pour nous convaincre que je ſuis très propre à vivre dans les montagnes, je m'appliquerai à moi-même,

avec la dernière juſteſſe, cette ancienne Sentence: „ Ceux qui ſont dedans „ peuvent demeurer dedans, & ceux „ qui ſont dehors peuvent demeurer „ dehors : pour moi, ceux qui ſont „ dedans, me ſeront comme ceux qui „ ſont dehors, & ceux qui ſont dehors „ me ſeront comme ceux qui ſont de„ dans". En quelque endroit que vous ſoyez, dans les montagnes de Galles, ou ſur les côtes de Dublin,

Tu mihi, ſeu magni ſuperas jam ſaxa Timavi,
Sive eram Illyrici legis æquoris ——)

Je ſuis &, c.

LETTRE XVIII.

MR. GAY

AU DR. SWIFT.

Nov. 17. 1726.

IL y a environ dix jours qu'on a publié ici les Voyages d'un certain Gulliver, & depuis ce tems-là cet Ouvrage a été le ſujet de toutes les converſations. Toute l'Edition en a été vendue dans l'eſpace d'une ſemaine; & rien n'eſt plus diverſifiant que d'entendre les différens jugemens qu'on en

en porte, quoiqu'au-reſte tout le monde ait lu l'Ouvrage avec un extrême plaiſir. La voix publique veut que vous en ſoyez l'Auteur, mais on m'a dit que le Libraire déclare n'en ſavoir abſolument rien. La fureur de le lire eſt inconcevable. Tous les Politiques conviennent, que s'il ne s'y trouve point de Satyre perſonelle, les Sociétés en général y ſont cependant trop ſévérement traitées. Quelques perſonnes, qui s'imaginent être bien plus habiles, démêlent des applications particuliéres à chaque page; & il eſt plus que probable, que les Editions qui ne tarderont guéres à paroître, ſeront accompagnées d'explications de ce que Gulliver a voulu dire de malin en tel ou tel endroit. Mylord —— eſt celui qui approuve le moins cet Ouvage: il dit que c'eſt une choſe tout-à-fait blâmable, que d'avilir la Nature Humaine: on eſt ſurpris d'entendre ſortir cette critique de la bouche d'un Seigneur, qui eſt un des plus accomplis de ſon eſpéce, & qui perd ainſi plus qu'un autre de cette louange, qui eſt dûe à la dignité & à la vertu d'un Homme. Votre Ami Mylord Harcourt loue fort ce Livre, mais penſe qu'en quelques endroits vous êtes allé un peu trop loin. La Ducheſſe Douairiére de Marlborough en eſt enchantée; elle dit qu'elle ne ſonge d'autre

choſe, & aſſure avoir découvert, par les lumiéres qu'elle y a puiſées, qu'elle avoit paſſé toute ſa vie à careſſer la partie la plus corrompue du Genre-Humain, & à traiter les plus honnêtes-gens comme autant d'ennemis; & que ſi elle avoit connu Gulliver, quand même il lui auroit marqué de la haine, elle auroit préféré ſon commerce à celui de cinq ou ſix de ſes meilleures Amies. Vous voyez par tout ce détail, qu'on ne vous fait pas grand tort, en vous ſuppoſant Auteur de ces Voyages. Cependant, ſi vous l'êtes, vous avez eu tort, non ſeulement envers moi, mais auſſi envers quelques autres perſonnes qui vous aiment véritablement, de ne nous en avoir pas dit un ſeul mot dans le tems que vous étiez avec nous; & particuliérement d'en avoir fait myſtére au Dr. Arbuthnot, qui dit que s'il avoit ſu votre deſſein, il auroit pu vous fournir quantité d'idées ſur chaque ſujet. Quelques Dames, qui s'attachent avec ſuccès à l'étude de la Critique, ont découvert que Mr Gulliver en vouloit particuliérement aux Filles-d'honneur. D'autres, qui donnent dans la dévotion, aſſurent que c'eſt une horrible impiété à lui, que de décrier ainſi les Ouvrages du Créateur. J'ai appris pourtant que la Princeſſe avoit lu ces Voyages avec bien du plaiſir. Pour ce qui eſt

des

des autres Critiques, l'Ile flottante eſt ce qui leur plaît le moins; & telle eſt l'opinion que la ville a conçue de l'impoſſibilité que Gulliver ne ſe ſoutienne pas par tout également; que, ſuivant le ſentiment général, cette partie ne ſauroit être de la même main; quoique ceux-là même à qui elle ne plaît pas tant que le reſte, y apperçoivent mille beautés; deſorte que le Bill d'admiration a paſſé dans les deux Chambres *nemine contradicente.*

Peut-être que toute cette Lettre a roulé ſur un Livre que vous n'avez jamais vu, & qui n'eſt pas encore parvenu en Irlande: en ce cas, je penſe que ce que je viens de dire ſuffira pour vous en recommander la lecture, & que je recevrai bientôt ordre de votre part de vous l'envoyer.

Mais vous ferez beaucop mieux de paſſer la mer, & de le lire ici, où vous aurez le plaiſir d'entendre différens Commentateurs, qui vous expliqueront les endroits difficiles. Nous ſommes ravis que vous ayez fixé le tems précis de votre venue *cum birundine prima*; ce que nous autres Naturaliſtes modernes, en dépit de l'autorité de Pline, comptons devoir être vers le commencement de Mars dans cette Latitude Septentrionale de cinquante-deux degrés. La venue d'une Hirondelle noire, comme vous, ſera pour

nous un Eté dans quelque faiſon que ce ſoit. Nous ſommes bien aiſes que vous faſſiez mention de Twickenham & de Dawley; & pour ce qui eſt de la ville, vous ſavez que vous avez un logement à la Cour.

La Princeſſe eſt habillée de ſoye d'Irlande; nos complimens à vos Ouvriers. Vous dites que votre vin eſt mauvais, & que le Clergé ne fréquente pas votre maiſon; ce qui eſt, ſuivant nous, une vraye tautologie. Le meilleur avis que nous puiſſions vous donner, eſt de faire préſent de votre vin à vos Eccléſiaſtiques, & d'en venir boire de meilleur avec nous.

Vous croyez que nous vous portons envie, mais c'eſt une erreur; nous portons envie à ceux qui ſont avec vous; car nous en ſaurions rien envier à celui que nous aimons. Adieu,

LETTRE XIX.

Nov. 16. 1726.

J'Ai réſolu de vous écrire une longue Lettre; mais comme la main qui doit me rendre ce bon ſervice, eſt miſérablement eſtropiée (*a*), je

(*a*) Mr. Pope revenant en caroſſe de chez un de ſes Amis, la voiture verſa dans la Riviére. Le Poſtillon caſſa la glace pour ſauver la vie à Mr. Pope, qui fut dangereuſement bleſſé par un morceau de verre.

je lui accorderai pluſieurs intervalles de repos. Deux des doigts de ma main embarraſſent les trois autres, comme ces Serviteurs inutiles, qui, ſans rien faire eux-mêmes, occupent de la place, & arrêtent l'activité de leurs camarades.

Je vous félicite de ce que vous appellez le merveilleux Livre de votre Couſin : cette production eſt déja actuellement *publice trita manu*, & je prédis qn'elle obtiendra dans la ſuite une admiration univerſelle. Rien n'eſt plus divertiſſant que la mine que font en la liſant, pluſieurs de ceux qui ſont employés dans le Miniſtére, ou qui eſpérent quelque choſe d'eux : j'ai eu ce plaiſir durant les quinze jours que j'ai paſſés à Londres tout de ſuite, uniquement pour jouir de ce ſpectacle.

Je n'ai vu aucun homme de rang fort piqué de la publication de l'Ouvrage : quelques-uns, à-la-vérité, croyent que c'eſt une Satire trop forte & trop générale; mais des applications particuliéres ne vous ſont imputées (que je ſache) par aucune Perſonne de condition ou de ſens (car pour ce qui eſt des Critiques à la douzaine, vous ſavez qu'ils ne demandent pas mieux que de faire des applications malignes à tous ceux auxquels ils portent envie, à cauſe qu'ils ſont au deſſus d'eux.) Motte m'a dit avoir reçu

la Copie, ſans qu'il lui ſoit poſſible de deviner d'où, ni de qui, quelqu'un, qui étoit dans un fiacre s'étant arrêté un ſoir, qu'il faiſoit fort obſcur, à ſa porte, & ayant remis le Manuſcrit à ſon valet; en calculant le tems où cela doit être arrivé, j'ai trouvé que ç'a été après votre départ d'Angleterre, deſorte que je me crois obligé de ſuſpendre mon jugement.

Je ſuis charmé de la nature & de la qualité de votre préſent à la Princeſſe. S. A. R. s'eſt emparée de l'Etoffe Irlandoiſe que vous avez envoyée à Mme. H. & l'a convertie à ſon propre uſage. Votre amour pour votre Païs éclate juſques dans vos civilités.

Une autre choſe qui m'a extrêmement plû, eſt ce que vous dites à Mr. P. Rien ne vous fait plus d'honneur dans mon eſprit, que votre deſſein de ne vous laiſſer détourner par quoi que ce ſoit de ce que vous devez à la dignité de votre Nature, & aux lumiéres de votre Raiſon. Après avoir roulé vingt ou trente ans dans le Monde, il eſt plus que tems

Nullius addictus jurare in verba magiſtri.

Je ne doute pas que bien des gens ne fuſſent bien aiſes de ſe lier avec vous, afin de vous engager par là à épouſer leurs intérêts. Mais Dieu garde tout Homme de bien, & tout Homme de

ſens

ſens d'épouſer d'autre intérêt que celui de ſa Patrie. Ils ont aſſez de Plumes vénales prêtes à tracer le panégyrique de leurs deſſeins & l'apologie de leurs actions; écrivons pour la Vérité, pour l'Honneur, & pour la Poſtérité. S'il faut abſolument que vous vous exerciez ſur des Sujets politiques (vous ne ſeriez peut-être pas mal de vous amuſer de quelque autre folie) au-moins exercez-vous y de façon à ne faire aucun tort à votre caractére moral aux yeux de ceux qui vivront après nous, & qui par cela même ſeront ſeuls en état de porter de vous, & de vos Ecrits, un jugement impartial.

Je ſouhaitterois que vous euſſiez écrit à Mylord Peterborowgh, qui vous aime de tout ſon cœur. Ne croyez pas que vous n'ayez que des *Torys* pour Amis; car à ce compte je ne ſerois votre Ami qu'à moitié, & vous ſavez que je le ſuis entiérement. Adieu, écrivez ſouvent, & venez bientôt; car il eſt impoſſible de vous connoître ſans déſirer de vous voir.

LET-

LETTRE XX.

DU DR. SWIFT.

Dublin, Nov. 17. 1726.

JE viens de répondre à une Lettre de Mme. H. s conçue en termes ſi obſcurs, que je n'en aurois jamais pu comprendre le ſens, ſi l'on ne m'avoit point envoyé un Livre intitulé *les Voyages de Gulliver*, dont vous m'avez parlé dans vos Lettres plus d'une fois. J'ai lu l'Ouvrage d'un bout juſqu'à l'autre, & ai trouvé dans le ſecond volume quelques paſſages qui me paroiſſoient altérés (*a*), &, ſi je ne me trompe, d'un ſtile different du reſte. Le Dr. Arbuthnot goûte le moins l'article des Faiſeurs de Projets (*b*); d'autres, dites-vous, ſont peu contens de l'Ile flottante; & d'autres enfin voudroient qu'on eût plus ménagé les Sociétés & les Corps en général, mais tous conviennent que l'Auteur ſeroit inexcuſable, s'il avoit flétri quelques individus. Un de nos Evèques diſoit que ce Livre fourmilloit de monſonges de-

(*a*) La choſe, dont le Dr. Swift ſe plaint ici, a été réparée dans l'edition qui a été faite de ſes Oeuvres à Dublin.

(*b*) Parce qu'il s'imaginoit que c'étoit une Satire contre *la Societé Royale.*

destitués de toute vraisemblance, & que pour lui il n'en croyoit pas un mot. En voilà assez sur Gulliver.

Ce seroit une fort bonne chose que d'aller faire un tour en Angleterre, s'il ne falloit pas ensuite s'en retourner en Irlande. C'est une honte que vous ne puissiez pas persuader à vos Ministes de me retenir de l'autre côté de la mer; ne fût ce que par un expédient de Cour, en me faisant constituer prisonnier pour avoir trempé dans quelque complot; mais il faut que je vous avoue en même tems, que de pareils voyages abrégent beaucoup ma vie, un mois etant plus long ici que six mois à Twickenham.

D'où vient que notre Ami Gay est si lambin? Tel autre est en état de publier cinquante mille mensonges, en moins de tems qu'il n'en prend pour composer cinquante Fables.

Je vais dans le moment faire une bonne œuvre, qui est de joindre mon ministére à celui de l'Archevêque, pour dégrader un Eccléfiastique qui marie tous nos gueux; & je compte de rendre par-là un homme heureux, & de décider la grande question sur le caractére indélébile en faveur des principes à la mode; j'espere que vous voudrez bien me faire un mérite de ceci auprès du Ministére. Adieu jusqu'à ce que je revienne de mon expé-

pédition; me voici de retour. Nous avons dégradé notre homme, qui, par une Loi établie ici, doit être pendu, s'il lui arrive encore de bénir un mariage : il nous a déclaré qu'il vouloit abſolument ſe faire pendre, & a demandé pour toute grace à l'Archevêque de lever l'excommunication avant qu'on l'attachât à la potence. N'eſt-ce pas-là un bon Catholique ? & pourtant ce n'eſt qu'un Ecoſſois. C'eſt-là le ſeul événement Irlandois que je vous manderai, parce qu'il en vaut la peine—. Qu'il me ſoit permis d'ajoûter, que ſi j'étois Ami de Gulliver, je prierois tous ceux de ma connoiſſance d'informer le Public que la Copie de ſes Voyages a été cruellement défigurée, l'Imprimeur en ayant ôté, & y ayant ajoûté ce qu'il a voulu; cela m'a paru ainſi, particuliérement dans le ſecond volume. Adieu.

LETTRE XXI.

Déc. 5. 1726.

JE crois que l'accident arrivé à votre main m'affecte davantage que vous, & avec raiſon ; quiſque ſuivant toutes les apparences, j'en ſouffrirai le plus de nous deux. Mais de grace, qu'eſt-ce que les accidens ont à démêler avec ceux qui ne ſont pas ma-

maquignons, qui ne vont pas à la chaſſe au renard, & qui ne s'enivrent point?

Je ſuis tout-à-fait content que vous approuviez ce que j'ai envoyé, me ſouvenant d'avoir entendu dire à un homme de beaucoup de ſens, que rien ne demandoit plus de jugément que de faire un préſent: quand ce préſent s'adreſſe à une perſonne d'un rang fort élevé, il eſt néceſſaire que ce ſoit quelque choſe qu'on ne puiſſe pas facilement avoir pour de l'argent. Vous m'obligez, & me rendez en même tems juſtice dans ce que vous obſervez rélativement à Mr P. Je ſuis trop avancé dans la carriére de la vie pour changer d'allure, ainſi je continuerai tout doucement mon petit train. Votre genre de vie & le mien (s'il m'eſt permis de m'aſſocier à vous) ne forment-ils pas un état de liberté, & la dépendance n'eſt-elle point un vrai état d'eſclavage? Nous ne donnerions pas deux liards pour qu'un Prince ou un Miniſtre nous vît ou non: nous ne craignons pas qu'on nous rende de mauvais ſervices, ni ne ſommes point obligés de prendre garde à nos paroles, de peur de choquer les Puiſſances. J'avoue que les richeſſes procurent une ſorte de Liberté; mais alors il eſt juſte de conſiderer, qu'avant de les acquérir il faut ſubir un long apprentiſſage de ſervitude: Puiſ-

Puiſque vous avez reçu les vers, je vous ſupplie inſtamment de jetter au feu ceux que vous n'approuverez pas : effacez dans ce que vous croirez pouvoir être conſervé, tout ce qui vous déplaîra ; & (ſi la choſe eſt praticable) en dépit de votre pareſſe naturelle, faites par-ci par-là quelques corrections. J'ai couché par écrit quelques penſées, que j'appelle morales & divertiſſantes; ſi vous le voulez bien, j'en choiſirai les meilleures, & vous les ferai parvenir, pour en groſſir le nouveau Volume. J'ai fait uſage de la méthode que vous m'indiquez, de mêler enſemble les differens vers, eſpérant par ce moyen plus de faveur de la part des mauvais Critiques que je n'en mérite réellement.

Dans cet inſtant j'ai le bonheur de recevoir une Lettre de Mylord Péterborowgh; je vous charge de lui en faire mes très-humbles remercimens, quoiqu'il paroiſſe auſſi vouloir à toute force m'attribuer les Voyages de Gulliver. Vous mépriſez les Enigmes, & pourtant j'ai envie de vous en envoyer un petit Recueil pour être imprimé à part. Vous y en trouverez quelques-unes de ma façon, qui ſurpaſſent tout ce qui a jamais été compoſé en ce genre, *mira Poëmata !* Les autres Enigmes du Recueil ſont admirables auſſi, quoi-

quoique beaucoup moins que les miennes ; mais je ne veux pas me louer moi-même. Vous approuvez l'Ecrivain qui rit, & qui fait rire les autres ; mais pourquoi ferions-nous ce plaiſir à un monde, que l'un de nous deux hait, & que l'autre n'aime guéres ? C'eſt ce qui m'a déterminé à ne traiter deſormais que des ſujets graves, *niſi quid tu, docte Trebati, diſſentis.*

LETTRE XXII.

MR. Stopford vous remettra cette Lettre. Le bonheur de faire connoiſſance avec un auſſi galant homme eſt une des obligations que je vous ai, & pas une des moindres, je vous aſſure. Mars. 8. 1726-7

Nos Oeuvres mêlées viennent de paroître. Je ne ſaurois vous exprimer combien je ſuis content de me voir dans cet Ouvrage à côte de vous ; nous tenant par la main, & marchant enſemble, d'un air tour à tour ſérieux & folâtre, vers le Temple de l'Immortalité. Le troiſiéme Volume ne contient que des vers : ſi j'en avois été le maître, ils auroient tous été de notre façon, ſans aucun mêlange étranger. Salomon diſoit autrefois, qu'il n'y avoit

pas

pas de fin à faire des Livres: j'en dis autant (& avec plus de juſteſſe) des Recueils, que tout le monde peut faire. Car à-moins qu'il n'y ait dans chaque Piéce un Caractére, comme la marque des Elus, je ne me ſoucierois pas autrement d'être du nombre des *douze mille marqués.*

J'eſpére que vous avez reçu quelques vers adreſſés à Gulliver par un Cheval & par un Lilliputien, avec une Epitre héroïque à Mme Gulliver. Le Libraire auroit voulu mettre ces Piéces à la tête de la ſeconde édition de l'Ouvrage, mais je ne l'ai point voulu permettre ſans votre conſentement: au-reſte ces vers ne me plaiſent point du tout, vous voyez que je vous écris en vrai Poëte; & cependant ſi vous étiez avec nous, vous ſeriez dans la Politique par deſſus les yeux. Le Peuple eſt ici fort en colére & fort échauffé, ſans ſavoir au juſte pourquoi; mais c'eſt à cauſe de cela même qu'il n'en eſt que plus échauffé, & plus en colére. *Non noſtrum eſt tantas componere lites.* Je ſuis à Twitnam, où je ne lis aucune des Feuilles volantes qui paroiſſent journellement. Mr. Stopford vous en apportera une bonne quantité, uniquement pour vous amuſer, & nullement pour que vous les imitiez. Quant à moi, je crois être à

Glub-

Glubdubdrib, & n'avoir autour de moi que des Eſprits.

Je me trouve mieux que je n'ai accoutumé d'être dans cette ſaiſon. Il n'y a que ma main (qui s'acquitte néanmoins paſſablement bien de ſa fonction d'écrire) où je ſens fréquemment de l'incommodité plutôt que de la douleur. Mais pour vous convaincre qu'il ne s'en faut rien qu'elle ne ſoit parfaitement guérie, je vous dirai qu'elle a eu la force de bleſſer l'autre, en tâchant d'émonder un Arbre fruitier.

Mylady Bolingbrocke vous a écrit une longue & bonne Lettre, qui accompagnera celle-ci; elle ſe porte aſſez mal, au-lieu que la ſanté de Mylord eſt telle qu'il pourroit la ſouhaitter. Mylord Péterborowgh vous a écrit deux fois: nous craignons que quelques Lettres n'ayent été interceptées, ou ne ſe ſoient perdues par malheur. J'ai environ dix mille choſes à vous dire. Si vous aviez autant d'impatience que je le voudrois, de les venir entendre, vous arriveriez ici au commencement du Printems. Adieu. Ecrivez moi donc. Je ſuis fâché de perdre Mr. Stopford, immédiatement après l'avoir connu: cependant je ſuis bien aiſe de ne l'avoir pas connu plus longtems; ſi tous ceux que je commen-

ce

ce à aimer, doivent paſſer en Irlande, je vous prie de ne m'en plus faire connoître, & je vous pardonnerai celui-ci.

LETTRE XIII.

Oct. 2. 1727. LA Lettre pleine d'amitié que vous avez laiſſée pour moi chez Mr. Gay, m'a tellement touché, que mes penſées ſe troublent en y ſongeant, & que je ne ſais actuellement que vous dire. Je ſens ſeulement que je vous ſouhaitte tout le bien imaginable dans chaque circonſtance où vous pourrez vous trouver : qu'il eſt preſque auſſi bon d'être haï que d'être aimé, eu égard aux troubles qu'éprouvent tous ceux qui ont l'ame tendre, quand ils ſont hors d'état de faire du bien, ou de procurer du ſoulagement, aux perſonnes qu'ils honorent & qu'ils aiment. J'aurois bien ſujet de me plaindre de ce que ne vous portant pas trop bien, vous avez préféré une autre maiſon à la mienne ; cependant je ne prétens pas nier, que votre maniére de penſer en cette occaſion, n'ait quelque choſe de tendre & de délicat ; vous devinerez aiſément ce que je veux dire.

Pour

Pour vous convaincre que je ne ſuis point fâché, j'ai deſſein d'aller, ſi je vis, faire un tour en Irlande, où je me conduirai à ma maniére, comme vous avez fait ici à la vôtre. Je ne ſortirai pas de deſſous votre toit, ſi je ſuis malade. L'état de votre ſanté a été, ſi je ne me trompe, empiré par quelque fâcheuſe nouvelle que vous avez reçu d'Irlande, & qui a hâté votre départ. La derniére fois que je vous vis, vous m'aſſurâtes que vous ne vouliez pas nous quitter de tout l'Hiver, à-moins que votre ſanté ne devînt meilleure, ce que n'a point eu lieu, à ce qu'il me paroît. J'ai craint ce qui eſt arrivé, & quelque flatteuſe que votre promeſſe fût à mes yeux, je ne m'y ſuis point fié. J'ai fait vos complimens à tous ceux dont vous faites mention dans votre Lettre: nous ſommes inquiets pour vous, je veux dire pour nous-mêmes. J'eſpére, comme vous, que nous nous rencontrerons dans une ſituation plus durable & plus ſatisfaiſante. Nous devons croire que le Monde à venir nous procurera quelque choſe de meilleur même qu'un Ami, mais il eſt bien certain que le Monde préſent n'a rien d'auſſi bon. Adieu, juſqu'au revoir. Puiſſiez-vous trouver les Amis que vous allez joindre, auſſi contens & auſſi heureux, que ceux

que vous laiſſez ici ſont triſtes & inquiets.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIV.

DU DR. SWIFT.

Dublin. 12. oct 1727.

APrès avoir raiſonné longtems avec moi-même ſur ma ſituation, j'ai conclu que je ne pouvois rien faire de meilleur que de m'en retourner chez moi, où j'ai une grande maiſon, bon nombre de domeſtiques, & toutes mes commodités: ainſi j'ai pris le parti de regagner l'Irlande. Si ma ſanté ſe rétablit, je compte de faire pour la troiſiéme fois un tour en Angleterre, ſinon il faudra que je faſſe le grand voyage impoſé à tous ceux de mon eſpéce. Vous êtes le meilleur & le plus affectionné Ami qu'il y ait au monde, & je ne connois perſonne à qui je ſois autant obligé: l'unique ſujet de plainte que vous m'ayez jamais donné, eſt de vous être trop inquiété ſur mon ſujet. J'ai ſouvent ſouhaitté que Dieu daignât ſe prêter à la foibleſſe humaine au point de permettre que deux anciens Amis puſſent toujours ſavoir l'état

tat l'un de l'autre ; & ſi je devois écrire une *Utopie* pour le Ciel, ce ſeroit là une de mes idées favorites. Vous me pardonnerez ce ſouhait, qui convient à l'état de ma ſanté : car j'ai des vertiges, & je ſuis ſourd. Il me convient mieux d'être malade ici, où j'incommode moins mes Amis : mes vertiges ſeuls ne m'auroient pas engagé à partir, mais ma ſurdité a fait que la place n'étoit plus tenable.

Outre tous mes autres défauts j'aurois encore celui d'être un fort mauvais juge, ſi j'avois révoqué votre amitié en doute Vous ne vous portez pas aſſez bien vous-même pour devoir être chargé des ſoins qu'exige un Ami malade. De pareils ſoins ne conviennent qu'à des domeſtiques, qu'un attachement trop grand pour leurs Maîtres incommode rarement, & qui par cela même peuvent nous ſervir gayement quand nous ſerons indiſpoſés. Le cas ſeroit tout autre ; ſi vous étiez ici avec moi. Ma maiſon eſt ſpacieuſe, & vous ſeriez le maître d'être ſeul, ou de voir compagnie. J'ai aſſez de domeſtiques, de l'un & de l'autre ſexe, pour nous ſervir ; car je les ai ſi bien dreſſés, qu'ils ſavent crier à tue-tête quand je ſuis ſourd, & marcher ſans qu'on les entende quand je veux dormir.

Mon retour a été hâté par une autre raiſon, qui étoit la néceſſité de con-

gédier mon Intendant. Ce Coquin, grace à ma négligence, avoit cruellement embrouillé mes affaires. S'il y avoit eu moyen d'uſer à ſon égard d'un peu de connivence, je l'aurois fait; car je regarde les biens de la Terre avec tant d'indifférence, que pour deux ou trois cens Piéces de plus je ne voudrois pas ſeulement me donner la peine de revoir des comptes. C'eſt bien dommage que je ne ſois pas un grand Seigneur. Je ſouhaitte que le rétabliſſement de Mr. Congréve continue & aille en augmentant, quoiqu'il ne mérite pas ce vœu, comme vous ayant été trop prodigue de cette ſanté que la Nature lui avoit donnée.

Notre Ami le Courtiſan, à ce que j'eſpére, moins éloigné d'obtenir quelque poſte qu'il ne l'étoit quand je l'ai quitté, comme le Prédicateur qui diſoit, „ le jour du Jugement eſt plus „ près qu'il ne l'a jamais été juſqu'ici". „ Dieu veuille vous accorder de la ſanté. *det ſalutem, det opes; animam æquam tibi ipſe parabis.* Vous voyez qu'Horace demandoit de l'argent auſſibien que de la ſanté; & je parierois un écu qu'il avoit une bonne voiture. Adieu, dès que vous ſerez bon Ami de la Cour, je ne tarderai pas à me réconcilier avec elle.

LET-

LETTRE XXV.

DU DR. SWIFT.

LA premiére Lettre que j'ai écrite après mon débarquement, étoit adreſſée à Mr. Gay; mais il auroit mieux valu l'adreſſer à Lintot ou à Tonſon, qui ſavent mieux où il loge, que ceux dont la fonction eſt de rendre les Lettres à leur adreſſe. Quand cette Piéce vous tombera entre les mains, vous admirerez le changement qui eſt arrivé en moi entre Londres & le Doyenné: l'intervalle eſt aſſez grand pour cela, ayant été obligé de traverſer des Pays inconnus à la plupart des gens du bel-air. Et j'ai obſervé à cette occaſion, qu'il y a tel homme, qui, à l'aide d'un bon cheval, ou d'un vent favorable, peut ſe trouver en peu d'heures au milieu d'un Peuple, dont il avoit auſſi peu d'idée que des Antipodes. Si je ne vous connoiſſois pas davantage par votre converſation, & par les marques d'affection que vous m'avez données, que par votre Lettre, j'aurois peut-être pu concevoir l'injuſte ſoupçon, qu'en fait d'amitié vous reſſemblez à ces Phi- Oct. 30. 1727.

loſophes, qui réuſſiſſent beaucoup mieux à louer la vertu qu'à la pratiquer. En guiſe de réponſe, je me contentereai de vous déclarer ſolemnellement, que vous m'avez appris à faire des ſonges raiſonnablés & ſuivis, ce qui ne m'eſt pas arrivé depuis douze ans; mais à-préſent, chaque nuit, je vois diſtinctement Twickenham, & la Grotte, & Dawley, &c. & il n'y a que trois nuits que j'ai battu Madame Pope. Je vous avouerai franchement que le plaiſir que je prends à penſer à vous, eſt bien diminué par la penſée que votre ſanté n'eſt pas telle que je la voudrois: vous payez chérement les grands talens dont Dieu vous a doué, s'ils vous empêchent de vous porter bien: ils vous procurent à la vérité les louanges du Public; mais comme votre ſanté vaut mieux pour vous que toutes les louanges du monde, je vous conſeille d'en avoir ſoin, & de profiter des conſeils de Mylord Bolingbrocke & de vos Médecins. J'ajoûterai à leurs avis une recette de ma façon, qui eſt que vous veniez me voir. Je ne vois aucune raiſon (au moins mon amitié & ma vanité n'en apperçoivent aucune) pourquoi vous ne viendriez pas me rendre une viſite dès que vous en aurez le loiſir: je ferai enſorte qu'on aura ſoin de vous à Cheſter, & je chargerai de cette commiſſion les meilleu-

res gens du monde. Le mouvement local, ſi je ne me trompe, vous tiendra lieu d'une excellente médecine; & votre venue, exprimée en vers immortels, ſera gravée ſur ma tombe.

Je ſuis très-reconnoiſſant des vœux que Madame Pope forme en ma faveur; & il m'eſt d'autant plus aiſé de deviner en quoi ils conſiſtent, que je me ſouviens d'avoir lu une Lettre du Duc de Toſcane à un de ſes Amis: un article de cette Lettre portoit, que S. A. *auroit volontiers donné un de ſes doigts pour le bien réel de celui à qui il écrivoit.* Ce dernier, qui connoiſſoit parfaitement le Duc me dit que par les mots de *ſon bien réel*, ce Prince avoit voulu marquer le déſir qu'il avoit de le voir devenir Catholique. Je vous prie de demander à Madame Pope ſi l'intérêt qu'elle prend à mon bonheur, eſt du même genre. Dieu veuille la bénir: car je la crois une bonne Chrétienne, & (ce qui eſt auſſi rare) une bonne Femme. Adieu.

LETTRE XXVI.

MR. GAY

AU DR. SWIFT

Oct. 22. 1727.

ENfin la Cour vient de me nommer au Poſte d'Ecuyer de la Princeſſe LOUISE; mais avancé en âge comme je ſuis, j'ai cru ne pas devoir accepter cet honneur, & m'en ſuis excuſé le mieux qu'il m'a été poſſible par une Lettre à la Reine. Ainſi voilà toutes mes eſpérances évanouïs, & je n'aurai deſormais d'autre Maître que moi-même. Accoutumé à voir mes projets déconcertés, j'ai appris l'art de me prêter aux événemens. Grace à cet art, rien ne me dérange, & je ſuis fort ſatisfait de ma condition—. Vous m'avez conſeillé un jour de paſſer quelque tems à Newgate pour y mettre la derniére main aux Scénes de mon Opéra. J'ai bien envie à-préſent de profiter de l'avis, ayant pour cela tout le loiſir néceſſaire. Mr. Pope finira cette Lettre.

Gay eſt un homme libre, & je l'en ai félicité par une longue Lettre. Faites-

tes-en de-même. Je travaillerai à le corriger, & le rendrai meilleur qu'aucune Cour du monde ne ſauroit faire. Mon Poéme, dont je ſerois bien aiſe de vous envoyer une copie, ſi je ne craignois qu'elle ne tombât entre les mains des Curls & des Dennis d'Irlande, ou (ce que eſt pis encore entre celles de nos Amis & de nos Admirateurs) mon Poéme dis-je, vous fera connoître le mérite diſtingué de notre Siécle. Votre nom s'y trouve avec celui de quelques autres, auxquels vous ne ſerez pas fâche d'avoir été aſſocié. Adieu, ayez toujours bon courage, & portez-vous bien.

LETTRE XXVII.

LE DR. SWIFT A MR. GAY.

J'Approuve entiérement votre refus de la Charge qu'on vous a offerte, & la Lettre que vous avez écrite à la Reine. Je ſuis perſuadé que vous avez quelque Ami apparent dans le Miniſtére. Dieu veuille lui pardonner le tour qu'il a voulu vous jouer; mais, Dublin, Nov 23. 1727.

j'annexe comme clauſe à ce pardon, qu'il ſe repente de ſa malice. Tout bien examiné, je ne puis m'ôter de l'eſprit qu'on ne veuille au-moins vous donner quelque choſe que vous puiſſiez accepter. Et puis, avancé en âge que vous prétendez être, n'habiterez-vous pas le ſéjour des changemens? Tout Miniſtre a ſoixante & dix ans: vous avez trente ans de moins, & Cromwell lui-même étoit plus âgé que vous quand il a commencé à figurer dans le Monde. Je vous ſupplie d'être économe, & de vous mettre au fait de la valeur d'un ſcheling, ce qui (ſuivant le Dr. Irch) eſt une choſe très-ſerieuſe. Vous êtes d'un naturel auſſi bon, auſſi généreux, & auſſi refractaire que j'en aye jamais connu. Que de choſes n'aurois-je pas à vous dire ſur cet article? —— J'apprends avec plaiſir que votre Opéra eſt achevé. Vos Amis doivent le faire valoir, & vous dédommager par ce moyen du tort qui vous eſt fait par d'autres.

Il y trente-ſix ans que je connois les Cours, & que je ſais, qu'à certaines différences près, elles s'accordent conſtamment ſur divers articles. Premiérement, elles agiſſent & penſent de-même dans l'ancienne Maxime, *Qu'un Miniſtre ne doit jamais pardonner à ceux qu'il a une fois offenſés.* Secondement, *dans le manque de ſincérité de deux Courti-*

tisans qui se disent Amis. En troisiéme lieu, *dans l'empressement à s'aborder d'un air caressant & à débiter des mensonges.* En quatriéme lieu, *dans l'habitude de sacrifier ceux qu'on aime le plus, à quelque odieuse intrigue, ou à quelque vil intérêt.* Enfin, *dans la fidelité inviolable à garder tout ce qui est bon à prendre pour gagner ceux qui peuvent servir ou nuire.*

Pourquoi Pope ne publie-t-il pas son *Temple de la Stupidité?* Les Faquins qu'il y immortalise, mourront d'eux-mêmes en paix; & comme il en est de-même de ses Amis, ses délais feront cause qu'il n'y aura ni châtiment, ni récompense. —— Informez vous, je vous prie, comment Mylord St. Jean se porte: il n'y a point d'homme en Angleterre au sort duquel je m'intéresse autant qu'au sien. Marquez-moi si vous commencez déjà à goûter le plaisir de l'indépendance, & si vous ne regardez pas de tems en tems la Cour *oculo retorto.* Avez-vous dédié votre Opéra, & eu les vingt guinées qui sont le prix courant d'une Dédicace? Que dit le Docteur? Ne gronde-t-il pas de ce que vous le négligez? Dans l'instant que j'écris ceci, Mylord Bolingbrocke donne-t-il dans l'Agriculture, ou dans la Philosophie? Ou bien s'amuse-t-il à écrire? Mr. Pultney vit-il dans l'attente d'un fils, & Mylord Oxford cherche-t-il encore quelque

nouveau Manuſcrit ancien ? J'ai acheté aujourd'hui une mauvaiſe édition de votre Opéra pour ſix ſous, & n'y ai trouvé, ni Epitre Dédicatoire, ni Préface : deux privations que j'approuve comme étant de goût.

Les Habitans de Dublin ſont autant charmés de la Piéce que peuvent l'être ceux des Londres. On court avec fureur aux repréſentations, & le Viceroi ne peut s'en reſſaſier. Je ne ſavois pas que la Scéne de Locket & de Peachum fût l'imitation d'une Scéne entre Brutus & Caſſius. Je voudrois que Macheath, allant à la potence, eût imité Alexandre le grand prêt à mourir : que ſes Camarades lui euſſent demandé qu'il vouloit qu'ils regardaſſent comme ſon Succeſſeur, & qu'il eût repondu, *Le plus digne*, &c. Je ſuis charmé que votre Opéra, en vous brouillant avec la Cour, vous ait raccommodé avec vos finances. Puiſſiez-vous être toujours en bonne intelligence avec elles, afin d'avoir une reſſource contre les infirmités de l'âge, les maladies, & le refroidiſſement ou la mort d'un Ami. Une Proſtituée peut devenir maquerelle en cas de beſoin; mais un vieux Poéte, uſé au ſurvice des Muſes, eſt abandonné de tout le monde, & n'eſt abſolument bon à rien. Envoyez-moi la taille douce de *Polly*. Tous les Ecoliers de Weſtminſter, & les Etudians

de

de l'Univerſité, vous élévent juſqu'aux nues. Peu s'en fa t que vous n'ayez fait rire autant d'hommes, que des Miniſtres d'Etat ne peuvent en faire pleurer.

J'épargnerai au Chevalier le deſagrément d'une Lettre de condoleance. Quand il vint des Ambaſſadeurs de Troye, pour témoigner à Tibére la part que leurs Maîtres prenoient à la perte de ſon neveu, l'Empereur répondit, qu'il étoit auſſi fort touché de la mort prématurée d'Hector. Je l'ai toujours extrêmement aimé & reſpecté, & ſuis dans les mêmes ſentimens autant que jamais. Je me compte très-bien payé, s'il veut accepter l'offre de mes très humbles ſervices.

Le *Beggar's Opera* a anéanti *Gulliver*; j'eſpére de voir le tems où le *Temple de la Stupidité* de Pope anéantira le *Beggar's Opéra*; mais il faut auparavant que vous en ayez tiré bon parti.

Tourner le vice en ridicule, & faire rire innocemment, c'eſt rendre un ſervice plus réel au Public, que n'ont fait tous les Miniſtres d'Etat depuis Adam juſqu'à Walpole. Adieu.

LETTRE XXVIII.

MYL. BOLINGBROKE

AU DR. SWIFT.

POpe s'eſt chargé de cette Lettre; il a paſſé ici deux jours, eſt actuellement en chemin pour Londres, reviendra dans deux jours à Twickenham, & pourra fort bien être à Dublin avant la fin de la ſemaine. En attendant, ſa (a) *Stupidité* ſe trouve dans un état auſſi floriſſant que s'il avoit déjà gagné la Capitale de l'Irlande. Ce ſera un merveilleux Ouvrage: il étonnera la multitude, fera ſourire peu de gens, & rejouïra tous les Amis de l'Auteur, depuis Bickerſtaff juſqu'à Gulliver.

On m'a dit que vous aviez repris en hâte la route de Dublin, à cauſe de quelque indiſpoſition. Quoi qu'il en ſoit, cher Swift, ayez ſoin de votre ſanté: pour vous prouver que j'y prends intérêt, je vous preſcrirai une recette dans le ſtile de Montagne, ou, ce que

(a) Son Poème intitulé, *le Temple de la Stupidité.*

que j'aimerois mieux, ſi je pouvois y réuſſir, dans celui de La Bruyére. *Nourriſſez bien votre corps, ne le fatiguez jamais ; laiſſez rouiller l'eſprit, meuble inutile, votre outil dangereux. Laiſſez ſonner vos cloches le matin pour éveiller les Chanoines, & pour faire dormir le Doyen d'un ſommeil doux & profond, que lui procurent de beaux ſonges. Levez-vous tard, & allez à l'Egliſe, pour vous faire payer d'avoir bien dormi & bien déjeuné.* Pour ce qui me regarde, je vous dirai (car ce n'eſt que par complaiſance pour vous que je puis me réſoudre à parler de moi-même) je ſuis dans ma Ferme, où j'ai pris ſi profondément racine, quil ſera bien difficile à mes Amis & à mes Ennemis de me tranſplanter. Adieu, que j'apprenne de vos nouvelles, au-moins de vous. J'ai pour vous aimer mille bonnes raiſons, dont aucune ne fait autant d'impreſſion ſur moi que la généreuſe affection que vous avez pour tous les enfans d'Adam.

PS. Suivant le calcul de Mylord Bolingbroke, je ſerai à Dublin dans trois jours. Sur quoi je n'ai qu'un mot à dire, qui eſt de vous prier d'attendre mon ame vers ce tems-là : car pour ce qui eſt du corps, qu'elle a bien voulu animer juſqu'ici, je crains qu'elle ne ſoit obligée de le laiſſer en chemin. Si je pars, c'eſt que j'ai peu

d'Amis)

d'Amis ici pour me retenir, & pas de Protecteur assez puissant à la Cour pour m'engager à rester. On m'a assuré que les Partisans de la *Gynocratie* sont de sentiment, qu'ils n'ont besoin d'aucun Ecrivain plus habile que Cibber & que l'Auteur du *Journal Britannique*; desorte que nous pouvons vivre en repos, & nous appliquer à des études plus abstraites. Les seuls Courtisans que je connoisse, ou que j'aye l'honneur d'appeller mes Amis, sont Jean Gay & Mr. Bowry: le premier est actuellement si enchanté de son Opéra, & l'autre si charmé de sa haute (a) Dignite, quil ne m'est guéres possible d'obtenir d'eux une réponse catégorique, quelque question que je leur propose. Mais l'Opéra réussit merveilleusement, à votre grande satisfaction & à la mienne. Mylord Bolingbroke m'a promis de vous marquer la chose plus en détail par cette même Poste. J'ai été plus malade que jamais & ne suis pas encore revenu de l'idée que je ne la ferai pas longue. C'est à vous & à la Postérité en me procurant une place au Temple de Mémoire, à me dédommager du malheur de mourir jeune. Adieu, tandis que je suis, je suis à vous. Aimez-moi je vous prie, & ayez soin de vous-même.

LET-

(a) Il venoit d'obtenir une petite Charge.

LETTRE XXIX.

JE vous envoye une Piéce, imprimée à Boſton dans la Nouvelle-Angleterre, où vous trouverez. à votre grand étonnement, qu'un des Membres du Parlement de ce Pays-la s'appelle Jonathan Gulliver. Si la réputation de ce Voyageur eſt parvenue juſques là, elle doit y être arrivée en bien peu de tems, pour que ſon nom de batême y ait déjà été donné à un enfant. Ce qui augmente la merveille, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible qu'un pareil enfant ait atteint l'âge requis pour être élu Membre du Parlement. Le mot de l'Enigme eſt, que le perſonnage en queſtion eſt un *Anabatiſte*. Mars 23. 1727.

L'Opera de Mr. Gay a déjà été repréſenté quarante fois, ſans que l'empreſſement à y courir paroiſſe le moins du monde diminué *a*). La ſomme de mille livres ſterling, que cette Piéce devoit lui valoir, & dont l'emploi l'inquiétoit ſi fort, ira bien à deux mille

(*a* Dans le tems que Mr. Gay comptoit ſur ces mille livres ſterling, il conſulta ſes Amis ſur l'uſage qu'il en devoit faire. Mr. L. lui conſeilla de les placer dans les Fonds Publics, & de vivre de l'intérêt: le Dr. Arbuthnot fut d'avis, qu'il fal-

mille, deſorte que voilà ſon embarras doublé. Aucun de nous ne pourra-t-il jamais vivre d'une maniére conforme à nos ſouhaits? N'aura-t-il point de rente annuelle, vous point d'établiſſement de ce côté ci de la Mer, & moi aucune eſpérance de vous venir joindre de l'autre côté? Ce Monde eſt fait pour Céſar —— comme diſoit Caton: il eſt le partage d'une race de gens faux, ambitieux, ou flatteurs. S'ils en étoient les maîtres, ils nous ôteroient nos Livres, nos penſées, & juſqu'a nos paroles. Je vous proteſte que je mépriſe le monde plus que Mr. Gay & vous ne pouvez faire, & la Cour plus que ne peut faire tout le reſte du Genre-Humain. Pour ce qui eſt des vils Auteurs, auxquels je ſacrifierois la publication de ma *Stupidité* (que vous déſignerez deſormais, s'il vous plaît, par le titre pompeux de *Dunciade*) vous ſerez convaincu des égards que j'ai pour eux par la lecture de mon *Traité du Profond.*

Quoi qu'il en ſoit, votre nom & le mien, unis à l'avenir enſemble, excite-

falloit les confier à la Providence, & vivre du Capital. Mr. Pope vouloit qu'il en achetât une Rente à vie. Le pauvre Gay pouvoit dire avec le Vieillard de Terence:

Feciſtis probè.

Incertior ſum multò quàm dudum.

teront l'idée de deux Amis, qui ont eu de grands traits de conformité, en vers, en proſe, & (comme Cicéron s'exprime) *in conſuetudine Studiorum.* Plût à Dieu que nos perſonnes fuſſent auſſi inſéparables! Mes autres liaiſons ne ſubſiſtent preſque plus; les unes s'uſent, d'autres ſe rompent, & d'autres enfin ſe relâchent de jour en jour. Celle de toutes que l'humanité, le devoir, & la reconnoiſſance me rendent la plus chére, ne tient plus qu'à un fil: je ſuis beauceaup plus vieux pour avoir vécu ſi longtems avec une perſonne ſi âgée; bien moins en état de m'aider pour avoir été aidé ſi longtems par elle; bien plus poſé & plus tendre, à cauſe de mon commerce journalier avec une perſonne, qui pouvoit exiger à juſte titre que je fuſſe tel à ſon égard; & par cela même d'autant plus mélancholique & plus penſif; & moins propre à plaîre aux autres, qui regardent comme la grande qualité d'un Ami d'amuſer ou de divertir. Ma conſtitution n'eſt pas moins altérée que mon humeur, & je ſuis plus foible à quarante ans que vous ne l'êtes à ſoixante. Je m'imagine que nous vivrions fort bien enſemble, ſi, poſſedant un peu plus de ſanté, je pouvois auſſi contribuer de ma part à mettre quelque agrément dans notre commerce. Votre ſurdité s'ac-

com-

commoderoit fort bien de ma ſtupidité; vous me diſpenſeriez de vous parler toutes les fois que vous ne pourriez pas entendre. Mais Dieu vous garde d'être jamais auſſi deſtitué de toute compagnie que je le ſerai quand je viendrai à perdre ma Mére; ou que jamais toutes vos Connoiſſances vous ſoient enlevées au point que vous ſoyez obligé d'avoir recours à un roſeau caſſé tel que moi. Le retour de votre ſurdité me fait une ſenſible peine; vous ne ſauriez me donner un détail aſſez circonſtancié de l'état de votre ſanté; quelque choſe que vous me diſiez à cet égard, je vous en aurai obligation, à cauſe de la juſtice que vous me rendrez en penſant que je prends véritablement intérêt à tout ce qui vous regarde; deſorte que charmé lorſque j'apprends que vous êtes mieux, je goûte pourtant une eſpéce de ſatisfaction quand vous me jugez diſpoſé à partager vos peines.

Après le bonheur de ſe faire aimer & rechercher des gens de mérite, il n'y en a point de plus grand à mon avis, que celui d'écarter les Fous & les Coquins. J'avoue que ç'a été-là en partie mon deſſein, quand j'ai attaqué ces Auteurs, qui ont auſſi peu de vertus que de talens, & qui ne démentiront ja-

jamais la Maxime (s'il m'eſt permis de me citer moi-même)

Que tout méchant Auteur eſt un mauvais Ami.

Ce Poéme me défera de ces inſectes,

Cedite Romani Scriptores, cedite Graji,
Neſcio quid *maius naſcitur Iliade.*

Je parle de *mon Iliade ;* & je j'appelle *Neſcio quid*, par un trait de modeſtie ; cependant, ſi ma *Dunciade* vient à bout d'impoſer ſilence à ces impudens (*a*), il faut néceſſairement qu'elle ſoit quelque choſe de plus grand qu'aucune Iliade qu'il y ait dans la Chrétienté. Adieu.

(*a*) Elle produiſit pourtant cet effet en peu de tems.

SUITE
DES
LETTRES
DU
DR. JONATHAN SWIFT
ET DE
MR. POPE, &c.

SUITE DES LETTRES DU Dr. JONATHAN SWIFT ET DE Mr. POPE, &c.

Depuis l'An 1714. *juſqu'à* 1737.

LETTRE XXX.

DU Dr. SWIFT.

JE me ſuis fait un plaiſir de faire voir dans les Feuilles volantes arrivées de la nouvelle Angleterre les deux noms de Jonathan Gulliver, & je me rappelle que Mr. Forteſcue vous a envoyé de ce même Pays le détail d'un procès, Dublin, 10. May 1726.

dans lequel un certain Lémuel Gulliver fut convaincu d'être un menteur. Si des particularités auſſi étranges avoient eu lieu dans des choſes de grande importance, de graves Hiſtoriens n'auroient pas manqué de les transmettre à la Poſtérité. L'Opéra de Mr. Gay a été joué vingt fois ici, & le Viceroi dit que la Piéce eſt très-bien repréſentée ; il y a été plus d'une fois, & en eſt fort content.

Vous fréquentez les Grands, dites-vous : peu s'en faut que je ne vous plaigne : malgré toutes leurs bonnes qualités, leur air facile, & leurs politeſſes, des gens infirmes comme nous ne doivent les voir que rarement. Il y a une autre claſſe d'hommes que je leur préfére, comme le bœuf & le mouton (quand il eſt queſtion d'une nourriture ordinaire) doivent être préférés aux perdrix : je veux dire une claſſe d'hommes médiocres en fait de génie & de fortune, qui ne font jamais les impertinens, qui ſont prêts à rendre tous les petits offices dont vous & moi pourrions avoir beſoin, qui dinent chez moi de bonne amitié toutes les fois que je les invite, & qui, lorſqu'ils me prient de venir diner chez eux, ne trouvent pas mauvais que je leur diſe que je ſuis engagé ailleurs. Vous ne ſauriez eſpérer rien de pareil de certains perſonnages que nous connoiſſons : nous ne

nous

nous portons pas assez bien pour eux, & d'ailleurs ils sont trop affairés. A Dieu ne plaîse que je vous condamne à être relegué en Irlande (*Quanquam* O!) & pour ce qui me regarde, je ne serai jamais trans-planté en Angleterre. Je suis trop vieux pour que le changement le plus étonnant puisse rien opérer en ma faveur. Vous avez conservé Madame Pope, & avez été l'objet de ses soins, plus longtems que vous ne pouviez naturellement l'espérer; ce qui n'empêchera point que sa perte ne vous soit très-sensible. Quand aucun bien ne vous attachera plus à l'Angleterre, souvenez-vous que les Etés & les Hivers sont plus doux ici que là où vous êtes; que toutes les choses nécessaires à la vie, s'y trouvent mieux pour ceux qui n'ont qu'une fortune mediocre; & que vous aurez un empire absolu sur tous ceux qui seront à portée de récevoir vos ordres. J'ai un vieux Concierge, qui a été mon *W-lp-le* depuis trente ans, c'est-à-dire, depuis que je suis établi dans ce Royaume: il y a deux Maisons de campagne à ma disposition aux environs de Dublin. Vous aurez chez moi un bon appartement bien chaud & deux jardins pour prendre l'air. J'en ai assez dit, & cependant pas la moitié de ce que j'aurois à dire; si j'en excepte le malheur d'être absent de mes Amis, je n'ai d'autre sujet de mé-

contentement ici, que celui qui naît d'un ridicule eſprit de Liberté, dont j'ai réſolu de me défaire, ne le trouvant bon à rien.

Je ſuis impatient de voir votre Dunciade *volare per ora* — la Renommée n'a autre choſe à faire à-préſent ; le *Beggars Opéra* n'exige plus rien d'elle, *diſcedat uti conviva ſatur.*

Adieu.

LETTRE XXXI.

DU DR. SWIFT.

JE regarde Mylord Bolingbrocke, & nous deux, comme un Triumvirat parfaitement bien aſſorti ; car nous n'avons tous trois rien à eſpérer ni à craindre. Il n'y a que Mylord & moi, qui ſoyons ſujets à former des projets, dont quelques-uns (je ne dirai pas de qui de nous deux ils ſont) habitent la moyenne région de l'air. J'avoue ingénûment ne mériter guéres le titre de Patriote que vous me donnez, tout ce que je puis faire pour ma Patrie ayant uniquement ſa ſource dans un principe de reſſentiment dont les lâchetés que je vois commettre à chaque inſtant, m'empêchent de me rendre le maître. Et je ferois ſerment que vous êtes plus vertueux en une heure, que moi dans l'eſpace de ſept ans ; car vous mépriſez les folies & haïſſez les vices du Genre-Humain, ſans que votre humeur en ſoit le moins du monde altérée ; & rélativement aux particuliers, vous étes accoutumé à en juger favorablement ; au-lieu que je fais préciſement le contraire. J'eſpére néanmoins que cette différence vient plutôt de ce que nos ſituations ne ſe reſſemblent guéres, que 1. Juin. 1728.

de la ſupériorité de vos perfections. Je n'ai pas le bonheur d'être comme vous, à qui tous les Partis ſont indifférens, & qui êtes auſſi peu amoureux des *Anglicans* que des *Presbyteriens*, des *Whigs* que des *Torys*. — Votre longue Lettre eſt la derniére que j'aye reçue avant celle-ci du Dr. Delany, quoique vous faſſiez mention d'une autre Lettre comme écrite depuis. Le Docteur m'a fait confidence de vôtre ſecret au ſujet de la *Dunciade* ; & je n'en ſuis pas content du tout, parce que ma vanité n'y trouve pas ſon compte. Au reſte je vous dirai en réponſe à une de vos queſtions, que je ſuis facile dans des choſes importantes, mais aſſez petit pour être ſenſible à des bagatelles : les tracaſſeries que mon Chapitre me fait, pourroient ſervir de matiére à un *Lutrin*. Je ne converſe avec qui que ce ſoit de rang ou de condition, mais je fréquente une claſſe de gens qui m'accommodent fort, & dont je vous ai autrefois fait la deſcription. Mais quand vous viendrez, je raſſemblerai autour de vous tout ce qu'il y a ici de plus diſtingué, & ferai une figure brillante tout le reſte de ma vie. J'eſpére que Dieu conſervera Madame Pope pour l'amour de vous ; car je l'aime & l'eſtime tant, que je ſerois fâché de former un pareil vœu pour l'amour d'elle-même : ſi je n'avois que vingt-cinq ans, je voudrois

drois être de ſon âge, pourvu que je fuſſe auſſi ſûr qu'elle d'une meilleure vie. Madame P. B. m'a écrit : je n'ai jnmais vu de Lettre mieux tournée : elle eſt pleine de ſens & d'amitié, & ſans aucun mélange d'affectation ni de contrainte. La réputation de la *Dunciade* eſt parvenue ici, où vous êtes d'ailleurs tellement connu, qu'il n'y a point d'Etudiant de notre Univerſité qui ne ſe fît un honneur de baiſer le bord de vos vêtemens. J'ai appris avec chagrin, que la mavaiſe ſanté de Mylord Bolingbroke l'a obligé à ſe rendre à Bath. La tempérance n'eſt-elle pas néceſſaire aux Grands-Hommes, puis qu'elle eſt la Mére de l'Aiſe & de la Liberté ? & ſi néceſſaire, que ſans elle l'ame ne ſauroit faire uſage de ſes plus nobles facultés, c'eſt-à-dire, jouir des plus grandes félicités de la vie ? Je crois que ſi la ſanté vous avoit été donnée auſſi libéralement, vous auriez mieux ménagé ce bien, dont la poſſeſſion n'auroit fait aucun tort à vos talens.

LETTRE XXXII.

Dawley, Juin 28. 1728.

JE tiens la plume pour Mylord Bolingbroke, qui eſt occupé à lire votre Lettre entre deux tas de foin. Toute ſon attention cependant n'eſt pas employée à cette lecture, qu'il interrompt de tems en tems en levant les yeux vers le Ciel moins d'admiration de ce que vous dites que de crainte d'une ondée. Il eſt fort content que vous l'ayez placé dans le Triumvirat entre vous-même & moi, quoiqu'il s'attende, à ce qu'il dit, au ſort de Lepidus, & qu'un de nous deux s'emparera de tout le pouvoir comme Auguſte, tandis que l'autre aura pour ſa part tout le plaiſir comme Antoine. C'eſt en conſéquence de ce coup d'œil prophétique, qu'il a fait mettre ſa Ferme en état de le recevoir quand il le faudra. Il s'eſt trouvé (dit-il) purgé de toutes ſes humeurs peccantes à ſon retour de Bath ; & ſa tempérance, auſſi bien que ſon économie, ſont ſi prodigieuſes, que la premiére pourroit me convenir à moi, & que l'autre vous procureroit l'argent néceſſaire pour acheter un Evêché en Angleterre. Pour ce qui eſt du retour de ſa vigueur & de ſa ſanté, vous pourriez vous en informer à ſes Moiſſonneurs, ſi vous étiez ici ; mais à l'égard de

de ſa tempérance, je puis vous aſſurer que durant un jour entier nous n'avons eu pour tout dîner qu'un bouillon, un plat de fèves au lard, & une poularde.

Je profite d'un moment d'abſence de Sa Grandeur, qui court après ſa charette, pour vous dire qu'afin de pouvoir à juſte titre appeller cet endroit une Ferme, il a réſolu d'embellir ſa ſale à manger de bêches, de rateaux, & de fourches en peinture : le marché en a été fait hier pour 200. livres ſterling ——. Tournez préſentement la page —.

Mylord m'ordonne de vous aſſurer qu'il ſeroit bien fâché s'il n'avoit pas des projets d'affection plus étendus pour ſes Amis que d'ambition pour lui-même : il ajoûte, que s'il manque de force pour exécuter les premiers de ces projets, les motifs qui l'animent, ne laiſſent pas d'être très-puiſſans ; & que ſi vous pouviez ſupporter une auſſi grande diminution de vos revenus qu'il ſait par expérience le pouvoir faire des ſiens, vous ne reſteriez pas une heure en Irlande.

La *Dunciade* va être imprimée avec toute la pompe imaginable. On y trouvera tout ce qui eſt néceſſaire pour embellir un Ouvrage, des *Prolegomena*, des *Teſtimonia Scriptorum*, un *Index Authorum*, & des Notes *Variorum*. A propos de ce dernier article, je vous prie de parcourir le Texte, & de l'enrichir de quel-

qués Remarques, telles qu'il vous plaîra (*a*) qu'elles faſſent la ſatyre du gros des Commentateurs, ou des Auteurs nommés dans le Poëme ; ou que ce ſoient des traits hiſtoriques, rélatifs aux perſonnes, aux lieux, & aux tems ; ou bien, enfin qu'elles indiquent les paſſages paralleles des Anciens ; j'en ſerai toujours content. Adieu. Je me porte bien, & ma Mére n'eſt pas mal. Le Dr. Arbuthnot a de tems en tems quelques accès de fiévre. Je ſuis fort inquiet ſur ſon chapitre, & crains que nous ne perdions bientôt en lui un digne Ami.

Je ſuis, &c.

(*a*) Le Dr. Swift fit ce que Mr. Pope exigeoit de lui.

LETTRE XXXIII.

DU DR. SWIFT.

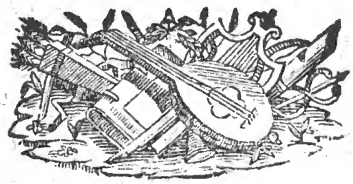
J'Ai parcouru ſouvent une Edition Irlandoiſe de la *Dunciade*, qu'un de mes Amis m'a envoyée, & que je ſuppoſe pleine de fautes. Je voudrois que les notes, rélativement aux perſonnes, fuſſent très-amples ; car j'ai obſervé depuis longtems, qu'à vingt milles de Londres, ame qui vive ne comprend rien aux inſinuations, aux lettres initiales, & aux anecdotes de Ville ; & qu'en peu d'années, les mêmes ténébres enveloppent ceux qui demeurent dans la Capitale. Je voudrois que les noms de ces miſérables Ecrivains fuſſent imprimés au commencement où à la fin du Poëme, avec un Catalogue détaillé de leurs Ouvrages. Je voudrois que toutes les Parodies fuſſent accompagnées des endroits imités. J'ai lû vingt fois votre Poëme, & n'ai jamais vû dans un petit volume tant d'excellente ſatire, & tant de bon-ſens. Je ne ſais pas encore de quelle maniére l'Ouvrage a été reçu à Dublin ; mais je ne doute pas qu'il ne fût à l'heure qu'il eſt infiniment plus goûté, ſi les perſonnages & les faits indiqués y étoient mieux connus. Il ſera bon qu'une pareille explication Juil. 16. 1728.

ſoit publiée vers le commencement de l'Hiver, quand tout le monde rentrera en Ville. Je le répéte, il faut abſolument que vos Aſtériſques contiennent de vrais noms d'Etres réels.

Je lis actuellement votre Lettre en date du 28. de Juin, & trouve que tout ce que je viens de vous conſeiller y eſt preſque en autant de termes. Ce me ſeroit un véritable plaiſir de ſavoir, ſi l'Edition in-quarto ſera publiée par un Commentateur anonyme, qui ſe plaindra dans ſa Préface des Editions peu correctes, & qui, conformément à l'ancien ſtile, dira de vous, *cet excellent Auteur*, &c. En ce cas, il ne doit pas oublier de mettre dans le texte des rafinemens inconnus à vous-même, & de faire connoître les Sots par nom & par ſurnom, leurs avantures, leurs Ouvrages, &c.

Pour ce qui eſt de vous, je crois que votre découragement vient de ce que vous donnez trop dans la ſolitude. C'eſt uniquement à cela que j'attribue le peu de diſtance que vous mettez entre vous & le tombeau. Je parierois que Mr. Gay reviendra de Bath avec vingt livres de chair de plus, & deux cens livres ſterling de moins en argent, le tout parce qu'il ne s'inquiéte de rien, la Providence l'ayant deſtiné à ne point paſſer l'âge de vingt-deux ans. Il s'embarraſſe auſſi peu d'âge, de maladie, de pau-

pauvreté, ou de perte d'admirateurs, que ne feroit une Fille de quinze ans. Jamais Mylord Bolingbroke n'a vécu auſſi magnifiquement, que depuis ſon retour du lieu de ſon exil : il faut que lui & ſes pareils ayent des reſſources, où nous autres ne comprenons rien. Dieu vous béniſſe, vous que votre grand génie n'a pas abuſé au point de vous livrer à la diſcrétion du Genre-Humain ; car l'abondance eſt la compagne de la Liberté, & la Liberté eſt une bénédiction qui convient à un Philoſophe — & Gay ne ſeroit pas eſclave s'il avoit deux mille livres ſterling de plus —. Horace eſt de mon avis, que Mylord le contre-diſe, s'il l'oſe—.



LET.

LETTRE XXXIV.

Bath, Nov. 12. 1728.

J'Ai depuis ſix ſemaines été en quête de la ſanté, & ne l'ai point trouvée juſqu'à-préſent ; mais en revanche j'ai trouvé, qu'en mille occaſions cette recherche eſt une vraye folie. A qui ſe fier à la vue de cette étrange contrariété de ſentimens des Médecins, de l'obéiſſance aveugle de quelques-uns de leurs patiens, & de la non moins aveugle rebellion des autres ? Je ſuis tenté de croire qu'à un certain âge les hommes deviennent leurs propres Théologiens & leurs propres Médecins.

Je m'étois flatté que vous aviez deſſein de nous rendre une viſite cet Hyver ; mais la ſemaine paſſée je me ſuis repenti de mon ſouhait, ayant appris que vous étiez tombé malade ſur la route de Dublin à Londres ; mais la nouvelle s'eſt trouvée fauſſe, & je ſais que vous êtes actuellement occupé à planter & à bâtir : deux plaiſirs que je vous envie fort, pour ne rien dire d'un troiſiéme plaiſir, qui eſt la ſociété d'une Dame de tant de mérite, que je parierois que vous lui en faites la guerre chaque jour. Je m'étonne que ni vous, ni quelque autre, n'ayez juſqu'à-préſent compoſé quelque Satire contre elle. à cauſe que vous l'eſtimez. En général, quand

quand d'honnêtes-gens ſe plaiſent enſemble, les envieux ne manquent guéres de ſe déchaîner, & louent par-là, à leur maniére, des perſonnes qu'ils ne ſauroient imiter. Je ne puis vous exprimer le contentement que j'ai éprouvé en dernier lieu, en trouvant votre nom & le mien conſtamment unis dans plus d'un Libelle. Si vous penſiez à cet égard comme moi, vous chanteriez *Io Triumphe!* & célébreriez mon bonheur en vers : en cas que vous n'en veuilliez rien faire, je me chargerai moi-même de ce ſoin.

L'honneur qui pourra me revenir de la *Dunciade*, vous eſt dû en grande partie par tout ce que vous y avez mis du vôtre : ſans vous ce Poëme n'auroit jamais exiſté. Quel bonheur, ſi nous pouvions paſſer le reſte de nos jours enſemble! la nombreuſe tribu des mauvais Auteurs ne feroit que nous amuſer, & rien de plus. Je compte que vos occupations ſont trop agréables pour vous ſouvenir d'eux : chaque arbriſſeau que vous mettez en terre, & chaque pierre que vous poſez, a ſon but ; mais tous leurs efforts ne ſervent à quoi que ce ſoit au monde ; ils travaillent, & ne produiſent rien. Je voudrois ſeulement que nous puſſions nous aider mutuellement à ſupporter nos infirmités corporelles, & que ceux qui prétendent avoir plus d'eſprit que nous

en

en euſſent d'avantage encore qu'ils ne s'imaginent. Je ſuis content pourvu que j'aye de la ſanté, une ame tranquille, & du beau tems. Vous ſavez de qui eſt ce vœu, que je trouve fort bon, quoique je n'aye pas l'honneur de l'invention. Si je vivois en Irlande, je craindrois que le Climat humide n'attaquât quelque choſe de plus précieux que ma vie; je veux dire, mon humeur & ma ſanté. Je ſuis l'homme le plus atmoſphérique de tout notre Globe.

Il eſt bon que vous ſachiez, que ce qu'on vous a rapporté des mots qui auroient été proférés au Cercle, n'eſt point vrai. Les dits des Princes ſont ordinairement rapportés auſſi infidélement que les bons-mots des Beaux-Eſprits. Ne nous embarraſſons pas de ces ſortes de rapports, & ſurtout ne permettons pas qu'ils ayent la moindre influence ſur notre conduite.

LETTRE XXXV.

DU DR. SWIFT.

J'Ai passé mon tems fort agréablement à la campagne : le Chevalier A—a du sens, quelque Littérature, & une bonne voix, quoique moins bonne que celle de sa femme. Cette Dame a été fort bien élevée, & ne demande pas mieux que de cultiver son entendement, qui seroit fort bon, s'il n'appartenoit pas à une belle Dame. Durant le tems que j'ai passé avec elle, je lui ai tenu lieu de Précepteur, l'ai fait lire, & l'ai bien grondée quand elle lisoit mal. Cet amusement, la promenade, & quelques vers badins pour la Dame du lieu, ont emporté tout mon loisir : de sorte que j'ai infiniment mieux passé mon tems que je ne fais ici, où je ne vois ame qui vive excepté mes domestiques, & mon vieux Concierge Presbytérien, ne voulant avoir commerce avec personne, avant que j'aye recouvré l'usage de mes oreilles. Dublin, Févr. 13. 1728.

La nouvelle insérée dans une Feuille volante, touchant un autre Vice-Roi qui devoit nous venir, ne s'est pas trouvée vraye : sans quoi la situation où je suis, m'auroit bien fait souhaiter d'avoir accès auprès de lui. Cette idée renou-

nouvelle la douleur que me cauſe la mort de notre Ami Mr. Congréve, que j'ai aimé dès ma premiére jeuneſſe, & qui, ſans compter ſes autres talens, étoit d'un commerce tout-à-fait agréable. Il eut le malheur de ruiner de bonne heure une excellente conſtitution ; ce qui étoit d'autant plus mal fait à lui, que tout homme de ſens & de mérite eſt obligé de ménager ſa ſanté pour l'amour de ſes Amis, auſſi-bien que de lui-même. A en juger par ſon propre rapport, il y auroit eu de la cruauté à lui ſouhaiter la continuation d'une vie accompagnée de tant d'infirmités & de douleurs. Les années ne m'ont pas encore endurci ; & ſa perte m'a vivement touché, quoique je ne le viſſe plus que rarement, & que je ne l'euſſe peut-être plus jamais revu, s'il avoit encore continué à vivre. Peu s'en faut que je ne ſouhaite de n'avoir jamais connu aucun homme de mérite, & même de n'avoir jamais eu d'Ami ! il y a ici un Médecin, homme d'eſprit, & de la plus charmante humeur du monde : il a de l'étude, beaucoup de bien, & quantité d'Amis, qu'il régale très-ſouvent ; après avoir au nombre de huit ou dix, fait une partie de jeu, ils reſtent à ſouper chez lui & boivent du meilleur : en un mot, il les aime tous, & eſt aimé d'eux. Il a une vingtaine de pareils Amis à ſes ordres ; & quand un

un d'eux vient à mourir, la formule de ſes regrets eſt, le *pauvre Garçon!* après quoi il cherche quelque autre pour remplacer le mort, dont la perte ne le touche pas davantage que celle de ſon chat; il n'offenſe perſonne, eſt à ſon aiſe avec tout le monde —. N'eſt-ce point-là un Homme véritablement heureux? J'ai décrit ſon caractére à Mylady A —, qui le connoît auſſi, mais qui le hait tellement à cauſe du portrait que je lui en ai fait, qu'elle ne veut pas même boire à ſa ſanté. Je donnerois la moitié de mon bien pour être de la même humeur, & cependant je ne ſaurois dire que cette diſpoſition d'ame me plaiſe; car je n'aime point Mylord — qui ſur l'article en queſtion penſe à peu près comme le Docteur. J'apprends que la repréſentation du ſecond Opéra de Mr. Gay a été défendue. Donnez-lui encore des avis, mais ne vous attendez pas qu'il en profite. Adieu.

LET-

LETTRE XXXVI.

LE DR. SWIFT
A MYLORD BOLINGBROKE.

Dublin, 21. Mars 1729.

VOus m'assurez n'avoir pas encore renoncé au dessein de mettre en ordre vos Mémoires, &c. C'est-là le langage que tient tout pécheur qui différe de se repentir. Je voudrois que Mr. Pope, qui souhaite aussi avec ardeur de voir la vérité mise dans tout son jour, vous pressât aussi fortement que je fais de confondre enfin la calomnie. — D'année en année, & de mois en mois, je deviens plus colére & plus vindicatif; & ma fureur est si ignoble qu'elle s'abbaisse jusqu'a s'irriter de la folie & de la bassesse des vils esclaves au milieu desquels je suis obligé de vivre. Je connois un vieux Seigneur en Leicester-Shire, qui s'amuse à raccommoder *gratis* les fourches & les bêches de ses Fermiers. Pour moi, j'ai des idées plus relevées, & tout ce qui me manque est de me trouver à portée des objets sur lesquels je pourrois en faire usage. Avec quel plaisir ne passerois-je pas la mer, & ne volerois-je pas au secours de mes Amis, afin de les aider à chasser les Verrats du Jardin, pour peu que la chose fût faisable. Quand j'étois

j'étois de votre âge, il m'arrivoit ſouvent de penſer à la mort; mais à-préſent que j'ai douze ans de plus, cette idée eſt preſque toujours préſente à mon ame, & ne me fait pas la moindre peine. J'infére de-là, que la Providence a réglé les choſes de façon que nos frayeurs décroiſſent en même raiſon que nos forces. Cependant j'aime la bagatelle plus que jamais: car la lecture m'ennuyant le ſoir, & la compagnie, qu'il y a ici, ne me procurant en aucun tems le moindre agrément, je m'amuſe à écrire de la mauvaiſe proſe, ou de mauvais vers. Celles de ces Piéces, qui ſont propres à piquer, ou à faire rire, ſont conſervées, & le reſte eſt condamné au feu.

On vient d'imprimer à Londres un miſérable Recueil, qu'on m'attribue, & dont je déclare ſolemnellement qu'il n'y a de ma façon qu'une ſeule Feuille volante, (a) qui m'a attiré des gronderies de la part de Mr. Pope. Je me ſouviens que Votre Grandeur avoit accoutumé de dire, qu'un petit nombre de bons Orateurs emporteroit avec le tems tout point pourvu qu'il fût juſte, & que la méthode ordinaire de triompher à la pluralité de voix ne pouvoit ſubſiſter longtems, à-moins qu'elle n'eût la raiſon de ſon côté. J'ignore ſi l'on n'invente pas

(a) Intitulée. *Satyre contre le Dr. Delany, & un certain Grand-Seigneur.*

pas de nouveaux tours en Politique, comme on fait au Jeu ; mais je m'imagine, que de votre tems vous n'auriez, comme Miniſtre, jamais permis qu'un Acte fût approuvé par la Chambre des Communes, uniquement parce que vous ſaviez que cet Acte ſeroit rejetté par la pluralité des ſuffrages dans la Chambre des Seigneurs. C'eſt cependant ce qui vient d'arriver rélativement au Bill deſtiné à exclure du Parlement ceux qui ſont trop ouvertement aux gages du Miniſtére. Il ſemble que, telle que l'Avarice, la Corruption ne connoît plus de bornes. J'ai eu occaſion, plus qu'aucun autre homme de mon rang, d'étudier la conduite de votre Miniſtére, & l'ai comparé avec celui des ſeize années d'une profonde paix, durant leſquelles la Nation s'eſt endettée de ſept millions de livres ſterling. Un Syſtême Politique, ſuivant lequel un Sot peut gouverner douze ans de ſuite, eſt ſûrement quelque choſe de merveilleux. Si l'on me fâche, je paſſerai en Angleterre, & j'irai prendre quelque Dictateur occupé à mener la charrue. Je ne veux plus dire, *O mihi præteritos* —— mais bien *cruda deo viridiſque ſenectus*. De grace, Mylord, en quel état ſont les Jardins ? avez-vous applani la montague, & fait ôter les hayes d'If ? Y a-t-il apparence que le froment rende beaucoup cette année ? Pope continue-t-il

t-il à travailler à des Poëmes Moraux? Que dit Polybe ? & comment ſe porte Mylord St. Jean ? Cette derniére queſtion m'intéreſſe beaucoup; car j'aime le Bourgogne , & les promenades entre Twickenham & Dawley. — Il y a cinq ans que j'ai fait bâtir un mur: mon grand plaiſir étoit d'être préſent à l'ouvrage, & de voir détruire par mes gens ce que les Maçons ne faiſoient pas à mon gré: j'ai pareillement connu un Moine, qui ſe divertiſſoit à jetter tous les plats de la cuiſine à terre , uniquement pour entendre le bruit qu'ils faiſoient en tombant. Je voudrois bien que vous me procuraſſiez encore un pareil divertiſſement. Mais vous penſez (comme je devrois le faire) qu'il eſt tems que je prenne congé du monde; & je vous aſſure bien que je ſerois du même avis ſi je pouvois en avoir un meilleur, avant de paſſer dans le plus excellent de tous, & ne pas mourir ici dans un accès de fureur, comme un rat empoiſonné dans ſon trou. Je m'étonne que vous n'ayez pas honte de me laiſſer languir ici miſérablement, pendant que vous êtes hors de charge.

Je viens de relire ma Lettre, qui dépeint exactement la ſituation actuelle de mon ame. La Piéce vous plaîra ſans-doute ; car je n'en ſuis nullement content. Oſerois-je vous prier d'offrir à Mylady les aſſurances de mon très humble reſpect?

LETTRE XXXVII.

LE DR. SWIFT

A MYLORD BOLINGBROKE.

Dublin, 5. Avril 1729.

JE vous ſuis infiniment obligé de la juſtice que vous me rendez, en ſuppoſant que vos affaires m'intéreſſent au moins autant que les miennes propres. Je vous dirai à propos de cela, que l'Eté paſſé j'ai vu, avec une extrême ſatisfaction dans je ne ſais quelle Feuille volante, que vous étiez occupé à compoſer l'Hiſtoire de votre tems. Apparemment que le bruit qui en a couru, eſt fondé ſur l'intention que vous avez eue, & dont vous n'avez point fait un ſecret à vos Amis, de publier quelques Mémoires Hiſtoriques. Mr. Pope & moi déſirons avec une égale ardeur, que vous exécutiez ce deſſein, qui ne peut que vous faire honneur en vous faiſant connoître entant qu'Homme d'Etat. Mylord, j'enviſage l'Economie comme la véritable Mére de l'Aiſe & de la Liberté, & je ne ſuis pas le ſeul de vos Amis qui vous ait blâmé dans le fond du cœur de négliger cette vertu, quoiqu'il s'en trouve peu qui l'ayent fait auſſi diſtinctement que moi. Car c'eſt une erreur trop généralement établie dans le monde, qu'il ne faut point

point ſe mêler des affaires des gens, dés qu'il s'agit d'un article auſſi délicat que celui-là. Je me ſuis fait une maxime, que je graverois volontiers ſur l'airain, ſavoir, *Qu'un Homme ſage doit avoir de l'argent dans ſa tête, mais point dans ſon cœur.* Je vous prie, Mylord, de vous informer ſi votre Prototype, Mylord, Digby, étant à Briſtol après le Rétabliſſement, n'eut pas ſoin de ſa fortune, nonobſtant l'endroit de ſa Harangue à la Chambre des Communes, que je vous citai un jour. Je crois, en conſcience, qu'à meſure que les gens vieilliſſent, la Fortune fait moins de cas d'eux : par exemple, il m'arrive quelquefois de jouer au Piquet avec un homme & une femme, qui ont deux ans moins que moi, & je perds toujours. Pour ce qui eſt du monde, je n'ai ſuſpendu mon commerce avec lui que depuis que je ſuis ſourd, au-lieu que je devrois y renoncer par raiſon : il y a bien peu de ſens à former des liaiſons durables avec des gens qui changent eux-mêmes à propos de rien. Combien n'en ai-je pas vu dans mon dernier voyage à Londres, qui, à l'occaſion d'un changement, démentoient de la maniére la plus honteuſe les principes dont ils avoient fait profeſſion juſqu'alors ? Voudriez-vous bien prendre une plume, & effacer cette Maxime Politique, *Res nolunt diu male adminiſtrari*, en quelque endroit

qu'elle puiſſe ſe trouver ; elle eſt ſi commune que je ne ſaurois en deviner l'Auteur, mais il faut ſurement que ce ſoit quelque Moderne.

La mauvaiſe ſanté de Mylady Bolingbroke me cauſe une véritable peine ; mais je lui proteſte que je n'ai jamais connu aucune Dame d'un mérite diſtingué, qui n'eut lieu de ſe plaindre de quelque indiſpoſition. Il n'y a point de matin que je ne trouve la vie une choſe plus frivole qu'elle ne m'avoit paru la veille ; & c'eſt-là un des grands avantages que me procure mon ſéjour dans ce Païs, où la mort ne m'ôtera rien qui vaille la peine d'être regretté. Ce qui me fait le plus de peine, eſt quand je me rappelle la ſituation où j'étois il y a vingt ans, & que de-là je me tranſporte tout-à-coup dans le préſent. Je me ſouviens, qu'étant encore un petit garçon je ſentis au bout de ma ligne un gros poiſſon, qui retomba dans l'eau au moment que j'étendois la main pour le ſaiſir : le chagrin que j'en eus, me fait de la peine juſqu'à ce jour, & je regarde cet accident comme un préſage de tous les déſagrémens que j'ai éprouvés dans la ſuite. J'aurois honte de vous dire ceci, ſi vous n'aviez pas plus de force pour ſupporter vos malheurs, que je n'en ai pour en ſoutenir ſeulement l'idée. Y a-t-il patience qui y puiſſe tenir, quand on ſonge par quelles

les qualités les Richeſſes & la Grandeur s'acquiérent, & par quelles qualités ces mêmes choſes ſe perdent ? J'ai lu les vers que Congréve adreſſe à Mylord Cobham, & qu'il termine par une Maxime, que je n'approuve nullement, & qui n'eſt point dans Horace, qu'il prétend imiter. „ Que tous les tems ſont „ également vertueux & vicieux ; " en quoi il différe de tous les Poétes, de tous les Philoſophes, & de tous les Chrétiens qui ont jamais écrit. Je croi plutôt qu'il y a toujours une égale quantité de vertus dans le Monde, mais qu'il s'en trouve quelquefois un picotin en Aſie, tandis qu'on auroit peine à en remplir un dé à coudre en Europe. Que ſi nous manquons de vertu, en revanche nous avons prodigieuſement de ſincérité ; car je gage tout ce que je puis avoir au monde, qu'il n'y a aucune Créature Humaine conſtituée en dignité, qui ne ſoit aſſez modeſte pour avouer qu'elle dirige les choſes de ſon département par le puiſſant ſecours de la Corruption. Je dis ceci, parce que j'ai formé un plan, diamétralement oppoſé à vos notions, qui eſt de gouverner l'Angleterre à l'aide de quelques principes de vertu : quand la Nation ſera diſpoſée à adopter mon plan, je vous prie de me faire venir. J'ai appris ce ſecret en vivant comme un Hermite : cette retraite m'ayant fait

reculer dans l'Ere du Monde d'environ dix-neuf ſiécles, & me faiſant regarder avec étonnement la méchanceté des hommes. Je me contente d'un ſeul plat, dont je mange quatre bouchées, mets de l'eau dans mon vin, fais dix milles par jour, & lis Baronius. *Hic explicit Epiſtola ad Dominum* Bolingbroke, *& incipit ad amicum* Pope.

Ayant achevé ma Lettre à Ariſtippe, je commence celle que je vous deſtine. j'ai été fort en peine au ſujet de Madame Pope, ayant appris par d'autres que vous qu'elle étoit dangereuſement malade, ce qui m'a empêché de vous écrire, pour ne point augmenter votre embarras & vos peines. C'eſt avec une eſpéce de honte que je vous dis qu'étant encore fort jeune j'ai beaucoup plus déſiré d'être fameux que je ne l'ai fait depuis ; & que telle que toutes les autres vanités de la Vie, la réputation me paroît un bien plus frivole de jour en jour; Mais vous, en comparaiſon duquel je ſuis un Vieillard, quoique vous n'ayez pas la ſanté que je vous ſouhaite, ne laiſſez pas d'avoir autant de vigueur d'eſprit que ſi vous jouiſſiez de la plus parfaite ſanté. Je hais une foule où je ne puis pas voir & être vu. Un accès de mélancholie me prend à la vue d'une grande Bibliothéque, où le meilleur Auteur eſt auſſi ſerré & auſſi obſcur qu'un Portier

à la

à la Céremonie d'un Couronnement. Dans ma petite Bibliothéque, je fais plus de cas des Compilations de Græ-vius & de Gronovius, qui font trente & un volumes in folio (que Mylord Bolingbroke m'a donnés) que de tous mes autres Livres, à cauſe que tous ceux qui entrent dans mon Cabinet, jettent d'abord les yeux ſur cette reſpectable Collection, & ne daignent pas honorer Platon ni Xénophon d'un ſeul de leurs regards. Je vous dis qu'il n'eſt guéres poſſible de concevoir quel changement l'affoibliſſement du corps & le déclin de l'âge produiſent en nous, & j'ajoûterai que depuis mon enfance j'ai fait tout mon poſſible pour primer ; & que faute de richeſſes & de titres, j'ai ſouhaité de donner une haute idée de mes talens : au reſte je ne me ſuis guéres mis en peine que cette idée fût fondée ou non : je voulois ſeulement que la réputation d'être un Bel-Eſprit ou un Savant me tînt lieu d'un Ruban bleu ou d'un Caroſſe à ſix chevaux. Rien ne me charmeroit tant qu'une immortalité fondée ſur notre amitié ; & cependant je ne me ſuis jamais fait un honneur de me promener avec de plus grands Seigneurs que moi, à cauſe que toutes les civilités ne s'adreſſent qu'à eux. Je me dédis de ce que je viens d'avancer ; car je me rappelle l'Epitaphe du Chevalier Grevie, „ Ci git &c.

„ qui étoit Ami du Chevalier Sidney." Ainſi je vous remercie de bon cœur de ce que vous exigez de moi, que je célébre notre amitié en vers ; ſi je réuſſis dans cette Piéce, je dis un éternel adieu aux Muſes. Je vous prie d'aſſurer de mes très-humbles reſpects Madame Pope, & de lui dire que je fais des vœux pour qu'elle continue à vivre, afin de continuer à avoir ſoin de vous.

LETTRE XXXVIII.
DU DR. SWIFT.

DAns une précédente Lettre je vous ai parlé avec beaucoup de modération de mes propres affaires, & de mes foibles déſirs, qui, à ce que je remarque avec plaiſir, s'affoibliſſent de jour en jour, ce qui convient très-fort à l'état de ma ſanté depuis quelques mois. Car je me ſens preſque toujours attaqué de vertiges, & principalement vers le ſoir. Cependant je puis ſupporter cette incommodité, & depuis ſix mois j'entends à merveille. Ainſi, tout bien examiné, je reſſemble à un cheval, qui, quoiqu'il n'ait plus de vigueur, trotte encore paſſablement bien; & cette comparaiſon m'engage à ajoûter que je ſuis redevenu Cavalier, en quoi je voudrois bien que vous vouluſſiez m'imiter. 11. Août 1729.

Trois années de ſuite le blé a été ici d'une cherté terrible, & l'on ne voit que des mendians de quelque côté qu'on tourne les yeux; mais il y a bien d'autres Climats où il fait cher vivre, & nos maux ſont d'un autre genre. Imaginez-vous un Peuple qui voit ſortir de ſon Pays les deux tiers de ſes revenus ſans qu'il lui ſoit permis de faire commerce avec l'autre tiers: la foible

reſſource même de porter nos propres Manufactures nous eſt enlevée par l'orgueil de nos femmes, qui ne font cas que de ce qui vient de l'Etranger. Voilà en peu de mots l'état de l'Irlande. Notre miſére augmente de jour en jour, & le Royaume eſt abſolument ruiné : triſte vérité, que j'ai plus d'une fois confiée à la preſſe depuis dix ans.

Je n'ignore pas que ce langage ne ſoit un crime ; mais je n'ai pu m'empêcher de vous faire ſavoir l'état de nos affaires, & la raiſon que j'ai d'être plus touché qu'il ne convient peut-être à un Eccléſiaſtique & à une maniére de Philoſophe : il ſe pourroit auſſi qu'avancé en âge, & indiſpoſé comme je ſuis, on ne trouvera pas ſi mauvais que je me répande en plaintes, moi ſurtout qui puis m'appeller un étranger dans un étrange Pays. Pour ce qui eſt de Madame Pope (ſi elle vit encore) je vous prie de lui témoigner combien je ſuis ſenſible à ſon état : ſa grande piété & ſa vertu la rendront immanquablement heureuſe dans une Vie à venir, & ſon grand âge l'a parfaitement mûrie pour le Ciel & pour le Tombeau ; ſes meilleurs Amis ſouhaitteront avec le plus d'ardeur qu'elle ſe repoſe de ſes travaux, puiſqu'il y a tant de bonnes œuvres prêtes à la ſuivre. Je conçois toute la grandeur de la perte que vous ferez par-là ; mais elle a

ache-

achevé ſa courſe, & il eſt tems qu'elle ſe repoſe. Un des motifs qui me porte à ſouhaitter que vous veniez en Irlande auſſi-tôt que vous pourrez diſpoſer de vous-même, eſt afin que vous ſoyez à portée d'être le maître des revenus de deux ou trois années, *proviſæ frugis in annos copia* : ce qui ſera une reſſource, lorſque vous avancerez en âge, ou que votre ſanté ſe trouvera altérée. Et quand ce Royaume ſera entiérement abîmé, vous pourrez me prendre à votre charge pour le peu d'années que j'aurai encore à vivre.

Eſt-ce par un badinage, deſtiné ſimplement à me faire plaiſir, que vous dites votre fortune augmentée de cent livres ſterling par an depuis que je vous ai quitté ? Si la choſe étoit réelle, vous m'auriez expliqué comment cela s'eſt fait. Ces *ſubſidia ſenectuti* ſont extrêmement à déſirer, pourvu qu'ils ſoient acquis juſtement & ſans avarice. Quoique je n'aye point à me reprocher ce dernier vice, ni rien qui lui reſſemble, j'avoue pourtant qu'il n'y a point d'Uſurier au monde qui ſouhaite avec plus d'ardeur que moi d'être riche (ou plutôt d'être ſûr de mes rentes.) Je ne ſuis pas à moitié auſſi modéré que vous ; car je déclare avoir beſoin du double de ce que vous exigeriez pour être content.

J'eſpére que Mr. Gay gardera ſes trois

mille Piéces, & vivra du revenu ſans diminuer le capital d'un ſou ; mais je voudrois que vous le viſſiez plus ſouvent, & que lui, de ſon côté, fût moins occupé de ſes propres affaires : diſpoſition que j'ai toujours blâmée en lui, & qui eſt diamétralement oppoſée à celle que je vous connois, à-moins que vous ne ſachiez merveilleuſement bien vous déguiſer. Mes très-humbles reſpects à Mylord Oxford, à Mylord Bathurſt, & particuliérement à Madame B. —, mais à aucune Dame de la Cour. Dieu vous béniſſe, vous qui êtes une plus grande dupe encore que moi. J'aime ce caractére en moi-même, mais à d'autres égards j'ai beſoin de votre charité.

Adieu.

LETTRE XXXIX.

JE ſuis charmé que vous ayez à la fin reçu mes Livres ; mais vous n'avez jusqu'ici pas daigné me dire ſi vous approuvez le tout, ou ſi vous ne desapprouvez pas quelques endroits de l'Ouvrage, du Commentaire, &c. Mon grand but dans cette Production, a été de perpétuer l'amitié qui ſubſiſte entre nous, & de montrer que les Amis ou les Ennemis de l'un ſont les Amis ou les Ennemis de l'autre. Si vous remarquez quelque choſe que vous voudriez voir corrigé, marquez-le-moi librement : le tout ſera rectifié dans les nouvelles Editions qu'on prépare actuellement. Celle in-8. ſera la plus correcte, & outre cela enrichie de pluſieurs Notes & de quelques Epigrames qui ne ſe trouvent point dans l'autre in-4. La deſcription que vous me faites de votre Païs me touche ſenſiblement ; & je voudrois que vous fuſſiez loin d'un ſéjour dont la vue excite trop puiſſamment votre compaſſion. Mais ſi nous ne vous voyons point ici, je crois qu'une fois en ma vie je vous verrai là-bas. Vous avez à mon égard des attentions plus généreuſes, que n'en a jamais eu aucun de mes autres Amis. Peut-être ne ſerez-vous pas content (quoique je le ſois bien moi), que les

Octob. 9. 1729.

cent piéces par an ne me ſoient accordées que durant ma vie. Ma Mére vit encore, & j'en rends graces à Dieu : elle ne me ſera jamais à charge, pourvu qu'elle ne le ſoit pas à elle-même : mais c'eſt un triſte ſpectacle, que celui qu'offre le déclin preſque journalier de l'ame & du corps, dans une perſonne à laquelle on eſt attaché par ces deux liens. Je doute que ſa mort même fût quelque choſe d'auſſi affligeant pour moi. Vous prenez trop d'intérêt à mes affaires temporelles : je ſuis aſſez riche, & puis ſans m'appauvrir donner cent piéces par an. Ne vous mettez pas en peine : je ne deviendrai pas vieux : une révélation, que j'ai eue à cet égard, m'en aſſure. Pourquoi ramperois-je ſur la Terre ſans faire un peu de bien dans le tems que j'en ai l'intention : je veux jouïr de ce que je donne, en le donnant tandis que je ſuis en vie, & en voyant qu'un autre en jouït. Quand je viendrai à mourir j'aurois honte de laiſſer aſſez de quoi me bâtir un Monument, ſi je laiſſois ſur Terre un Ami dans le beſoin.

Mr. Gay m'aſſure que ſes trois mille Piéces ſont un objet ſacré, auquel il ne touche point ; il paroît ſoupirer après une ligne ou deux de votre main, & ſe plaint tendrement de votre ſilence. Mylord Bolingbroke m'a répété dix fois qu'il étoit ſur le point de vous écrire. L'a-t'il fait, ou non ? Le Docteur eſt inal-

inaltérable, tant en Amitié qu'en Quadrille : ſa Femme a penſé mourir la ſemaine paſſée : ſes deux Fréres ont enterré leurs Femmes dans l'eſpace de ſix ſemaines. Gay eſt à ſoixante milles d'ici, avec le Duc & la Ducheſſe de Queensbury. C'eſt toujours le même homme : j'en dis autant de tous ceux que vous connoiſſez ici : le Genre-Humain eſt incorrigible. *Optimus ille qui minimis urgetur.* —— La pauvre Madame * eſt comme tout le reſte : elle crie de la douleur que lui cauſe l'épine qu'elle a au pied, & n'a garde de permettre que quelqu'un la lui ôte. Quoique j'aye une opinion aſſez favorable de la Dame de Cour, je l'ai plus négligée que vous ne faites, apparemment, parce que je ne la conſidére pas ſous le même point de vue. Je ne lui ai rendu que deux viſites. Vous avez une main hardie pour tracer un caractére par de grands traits, & en même tems un pinceau infiniment délicat pour de fines touches. Je ſerois bien fâché que vous entrepriſſiez de tracer mon portrait, s'il y avoit dans mon caractére quelque choſe de vicieux ; mais comme il ne s'y trouve qu'une doſe honnête de folie, je n'ai aucune crainte à cet égard. Pour revenir à la Dame en queſtion, elle croit faire du bien, & n'a aucune mauvaiſe intention, ce qui eſt beaucoup pour une perſonne qui reſpire l'air de la Cour. Je puis vous aſ-

ſurer

ſurer que Mylord Péterborowgh parle toujours avec amitié de vous, & j'ai tout lieu de croire qu'il veut être de vos Amis. Je jette-là ma plume, qui ne ſauroit jamais vous marquer combien je vous aime. *Quod nequeo monſtrare & ſentio tantum.*

LETTRE XL.

MYLORD BOLINBROKE AU DR. SWIFT.

Bruxelles 27. Sept. 1729.

J'Ai mené votre Dame Françoiſe juſqu'ici, d'où elle gagnera ſa Patrie en bien meilleur état que quand elle ſe rendit à Aix, & avec l'eſpérance fondée de paſſer le reſte de ſa vie d'une maniére ſupportable. Nous avons tous deux fourni notre dixiéme luſtre, & il eſt plus que tems que nous ſongions au dernier Acte de la Piéce. Ma vie en eſt une ſans-doute; mais je ne ſais bonnement dans quelle claſſe la ranger. Ne pourroit-on pas l'appeller une Tragi-Comédie, entremêlée de quelques Scénes du Théatre Italien? Autrefois je penſois de tems en tems à la vieilleſſe & à la mort, ſuffiſament pour m'y préparer, mais pas aſſez pour anticiper ſur des ſoucis à venir, pour me rendre inſenſible aux plaiſirs de la jeuneſſe, & pour

pour mourir à chaque inſtant durant tout le tems de ma vie. Les idées que j'ecartois alors, s'offrent à-préſent plus fréquemment à mon eſprit, & je jette les yeux en arrière ſans regret, & en avant ſans frayeur.

Vous vous plaignez griévement de votre ſituation en Irlande : je me plaindrois volontiers de la mienne en Angleterre, mais je ne le veux pas, & même ne le dois pas : car je trouve par une longue expérience que je puis être infortuné ſans être malheureux. Je n'approuve point ce que vous dites du *plaiſir de jouir de ce qu'on donne, en le donnant pendant qu'on eſt en vie*, quoique votre Ami Montagne ait avancé quelque choſe de pareil. Si je voulois vous alléguer toutes mes raiſons, je ferois un Livre entier, & à peine ai-je le tems d'écrire une Lettre ; mais ſi vous voulez venir ici, & vivre avec Pope & moi, je vous ferai ſentir dans un moment que vous avez tort. Vous ſavez que je ſuis trop dépenſier, & tout le monde ſait que mes biens ont été abandonnés au pillage ; & cependant je me ſens encore la force de deſcendre deux ou trois degrés ſans que cela me faſſe de la peine. En un mot (Mr. le Doyen) ſi vous voulez vous rendre à une certaine Ferme à Middleſex, vous trouverez que je ſuis en état de vivre frugalement ſans me plaindre du monde,

ni

ni ſans être de mauvaiſe humeur contre ceux que la fortnne deſtine à manger mon pain au-lieu de me deſtiner à manger le leur ; & néanmoins j'ai naturellement auſſi peu de diſpoſition à la frugalité qu'homme qui vive. Vous dites que vous n'êtes pas philoſophe, & vous avez ſurement raiſon de déſapprouver ce terme, dont on abuſe ſi fréquemment ; mais je vous rends la juſtice de croire, que vous aimez à ſuivre la Raiſon, & point la Coutume, (qui eſt quelquefois la raiſon, & plus ſouvent le caprice de la folle Multitude.) Pour vous maintenir dans cette ſage habitude, vous ferez bien de porter auſſi conſtamment ſur vous vos lunettes philoſophiques, que les Eſpagnols portent leurs lunettes matérielles : car ce n'eſt que par leur ſecours que vous appercevrez diſtinctement, qu'il y a bien peu de choſes dans la vie, dont il faille s'inquiéter, & peu de perſonnes contre leſquelles on doive ſe mettre en colére : & cependant il y aura toujours des choſes qu'on voudroit changer, & des perſonnes qu'on ne ſeroit pas fâché de voir pendre.

Dans votre Lettre à Pope, vous convenez que le déſir de ſe faire un nom convient davantage à un homme vers la fin de ſa vie, que quand il ne vient que d'entrer dans le monde ; & vous avouez pourtant d'un autre côté, que

plus

plus vous vivez, moins vous êtes épris de ce qu'on appelle Renommée. Votre ſentiment eſt vrai & naturel, mais je n'en dis pas de-même de votre raiſonnement en cette occaſion. La prudence doit nous faire ſouhaiter d'avoir de la réputation, qui eſt un moyen d'obtenir divers avantages réels dans le cours de la vie. La réputation eſt un inſtrument merveilleux entre les mains d'un homme ſage ; ſes fins ſont ſon propre bien, & celui de la Société. Vous autres Poëtes & Orateurs avez renverſé cet ordre ; vous propoſez la réputation comme une fin ; & les bonnes, du-moins les grandes actions, comme des moyens. Vous allez plus loin : vous apprenez à notre amour-propre à anticiper ſur les applaudiſſemens, que nous ſuppoſons être dus à notre nom par la Poſtérité ; & par de frivoles notions d'immortalité, vous faites tourner encore d'autres cervelles que la votre. Je crains que ceci n'ait produit bien du mal dans le Monde.

La réputation eſt un objet que les hommes pourſuivent par différentes routes, dont les unes ſont quelquefois oppoſées aux autres. Votre doctrine les engage à regarder cette fin comme eſſentielle, & les moyens comme indifférens ; de ſorte que Fabricius & Craſſus, Caton & Céſar tendoient vers le même but. Après tout, on pourroit dire peut-

peut-être, eu égard à la dépravation du Genre-Humain, qu'il n'eſt guéres poſſible de maintenir la vertu dans le monde, ſans y employer cette paſſion ou cette direction de l'amour-propre. Tacite a trouvé cette excuſe pour vous, & conformément à ſa coutume, l'a tournée en Maxime, *Contemtu famæ, contemni virtutes.* Mais ſoit que nous enviſagions la réputation comme un inſtrument utile dans toutes les occurrences de la vie privée & publique, ou que nous la conſidérions comme la cauſe de ce plaiſir qui chatouille ſi fort notre amour-propre, il me ſemble que notre entrée dans la vie, ou (pour m'exprimer avec plus de préciſion) notre jeuneſſe eſt la véritable ſaiſon de la déſirer avec ardeur. Si elle eſt utile, nous devons la déſirer le plus fortement dans un tems, où il y a lieu d'eſpérer que nous pourrons vivre encore une longue ſuite d'années. Cet eſpoir nous eſt interdit dans la vieilleſſe; outre qu'il ſiéd mal à cet âge d'être fortement épris d'une choſe qui va bientôt s'évanouir avec nous. Si la réputation a des charmes, il faut en jouïr le plutôt poſſible. Celui qui acquiert ce bien de bonne heure, peut en tirer parti juſqu'à la fin de ſa vie, quelque longue qu'elle ſoit; au-lieu qu'en acquérant ce même bien dans la vieilleſſe, le plaiſir, qu'on reſſentira, ſera toujours foible, & entre-

mêlé

mêlé du regret de ne l'avoir pas goûté plutôt.

De ma Ferme, Oct. 5.

Je ſuis ici ; jai vu Pope, & une de mes prémiéres queſtions a été touchant vous. Il m'a dit une choſe qui me fait de la peine : vous bâtiſſez, à ce qu'il paroît, dans une Terre, que vous avez achetée pour cet effet en Irlande Quoique j'aye bâti dans un endroit du Monde que je ne trouve guéres préférable à celui où notre malheur & le vôtre vous ont confiné, je crains que vous n'imitiez mon exemple. Je me ſuis repenti mille fois d'avoir fait cette ſottiſe, & j'eſpére que vous vous repentirez de la vôtre avant de l'exécuter. Adieu, mon ancien & digne Ami ; puiſſent les maux phyſiques de la vie vous reſpecter durant une longue ſuite d'années, & les maux moraux, qui nous environnent, faire auſſi peu d'impreſſion ſur vous, qu'ils doivent en faire ſur un homme, qui poſſéde un ſens ſupérieur, & des vertus peu communes.

Ma femme vous prie de ne la point oublier : elle eſt votre fidéle Servante & Admiratrice. Ce lui ſera un véritable ſujet de chagrin de ne vous pas trouver en Angleterre à ſon retour : eſpérance qu'on nous avoit donné lieu de concevoir avant mon départ de ce Royaume.

LET-

LETTRE XLI.

LE DR. SWIFT

A MYLORD BOLINGBROKE.

Dublin, 31. Octob. 1729.

J'Ai reçu la Lettre dont Votre Grandeur m'a honoré, & qui m'eſt bien parvenue malgré tous les Pays différens qu'elle a été obligée de parcourir. Je ſuis très-ſenſible à l'idée qu'en quelque endroit que vous ſoyez, vous avez la bonté de vous ſouvenir de moi. Pour ce qui eſt de vos dix luſtres, je me rapelle que m'étant plaint un jour à Prior par Lettre, que j'avois cinquante ans, il m'allégua par maniére de plainte (quoiqu'en badinant) ce paſſage de Térence, *iſta commemoratio eſt quaſi exprobratio.* Que faut il donc que je vous diſe à-préſent, moi qui ai douze ans de plus, que j'ai tous paſſés monaſtiquement dans ce Pays de liberté, & de délices, & d'argent, & de bonne compagnie? Voici ce que j'ai à répondre à votre Lettre.

Vous êtes mon Héros, mais l'autre (*a*) ne l'a jamais été; s'il l'avoit été, je devrois m'en prendre à vous, qui m'avez appris à l'aimer, & qui, au commencement de votre Miniſtére, l'avez ſouvent défendu contre mes accuſa-

(*a*) Mylord Oxford.

ſations. Je n'ai jamais vu d'homme avoir de plus grandes inégalités que lui, & le cours de ſon Miniſtére a été une vraye énigme, au-lieu que celui du vôtre m'a toujours paru fort uni : tout ce qui me reſte à ſouhaiter à cet égard, eſt que vous faſſiez enſorte que tout le monde ſoit auſſi éclairé que moi ſur cet article. Mr. Pope le ſouhaite auſſi, & je ne penſe pas qu'il y ait un plus honnête homme en Angleterre, indépendamment du génie. Mais vous ne vous embarraſſez guéres de nous. —— J'avois quarante-ſept ans quand je commençai à ſonger à la mort, & mes réflexions ſur ce ſujet commencent à-préſent le matin quand je me réveille, & finiſſent le ſoir lorſque je m'endors. —— J'écris à Mr. Pope, & point à vous. Ma naiſſance, quoique je ſois ſorti d'une famille qui a eu autrefois quelque éclat, eſt de pluſieurs degrés inférieure à la vôtre : j'en dis davantage encore rélativement aux talens & aux qualités perſonelles ; je ſuis le fils cadet d'un fils cadet; vous êtes né pour une grande fortune : tant d'avantages ont produit à votre égard un abbaiſſement, qui n'auroit jamais pu avoir lieu ſans eux. Cependant je vous vois autant eſtimé, autant aimé, autant craint, & peut-être davantage (quoique la choſe ſoit à peu près impoſſible) que vous l'ayez jamais été du tems de votre

tre ſuprême élevation —— ſeulement (adoptant la maniére de penſer d'un vrai Négociant) je vous plains de n'être pas aſſez riche. Ce n'eſt pas que je faſſe cas de l'argent : je le mépriſe autant que Votre Grandeur elle-même peut le faire, & m'engage à prouver la choſe par cinq cens témoins, qui (à-la-vérité) ſeront tous Irlandois. Je renonce à toute votre philoſophie, parce qu'elle eſt démentie par votre pratique. Si vous aviez pour les choſes extérieures le mépris qu'elles méritent, vous ſeriez homme à venir vivre avec Pope & moi dans mon Doyenné. Puiſſe le Ciel vous préſerver du malheur d'en être jamais réduit-là. Pour vous mettre en état de faire une dépenſe proportionnée à votre naiſſance, il ſuffira que vous appreniez un peu d'Arithmétique, comme, par exemple, que trois & deux font cinq, & ne feront jamais davantage. Mes lunettes philoſophiques, que vous me conſeillez de prendre, m'ont fait appercevoir que je n'ai beſoin que de cinquante Piéces par an (au vin près, dont l'état de ma ſanté ne permet pas que je me prive) mais je ne puis ſouffrir que *l'otium* ſoit *ſine dignitate* —— Mylord, ce que j'ai dit de la Réputation, je l'ai dit de cette réputation dont un homme jouit durant ſa vie ; comme il eſt impoſſible que je ſois un grand Seigneur, je voudrois

faire

faire enſorte que ceux qui tiennent un rang plus diſtingué que moi dans le Monde, me recherchaſſent à cauſe de quelque qualité diſtinguée qu'ils croiroient remarquer en moi, & que je fuſſe ainſi diſpenſé de les rechercher, eux. Mylord, j'ai du plaiſir à vous écrire, mais ce plaiſir me plonge bientôt dans une profonde mélancholie, en me faiſant ſentir que je ſuis loin de vous. Cela n'eſt pas ſage: il faudroit, pour mon bonheur, que je fuſſe plus philoſophe, ou plus ſtupide, que je ne ſuis.

LETTRE XLII.

DU DR. SWIFT.

Octob. 31. 1729. J'Ai reçu de votre part cinq Exemplaires de la *Dunciade*, & m'en ſuis fait quatre Amis. J'approuve très-fort le texte & le commentaire, & à cet égard je me trouve confondu dans la foule ; mais j'en ſuis glorieuſement diſtingué par l'avantage d'être conſidéré comme votre Ami auſſi longtems que le bon goût & l'eſprit ſeront en quelque eſtime parmi nous. Pour ce qui eſt de votre Edition *in* 8. elle nous eſt inconnue ; mais nous en avons une du même format de notre façon, qui s'eſt parfaitement bien vendue, eu égard à notre pauvreté, & à la ſtupidité qui en eſt une ſuite néceſſaire. J'écris par cette poſte à Mylord B. pour lui dire que je n'ai garde de me mettre à bâtir : je n'ai pour cela, ni aſſez de tems à vivre, ni aſſez de forces, ni aſſez de patience, ni aſſez d'argent Ce Royaume s'appauvrit tellement de jour en jour, que c'eſt un grand trait de ſageſſe ici, de garder le peu qu'on a pu amaſſer d'argent comptant. On prétend qu'il n'y a pas plus de deux cens milles livres ſterling en eſpéces dans cette Ile, dont il ſort annuellement bien plus d'argent qu'il n'en rentre par le Commerce ;

ce; deſorte que nous ſommes ruinés. Il y a dix ans que j'ai fait imprimer cette vérité, dont j'ai continué à fatiguer le Public durant tout cet intervalle, mais avec auſſi peu de fruit que ſi j'avois parlé en Chaire. En voilà aſſez pour un Politique Irlandois, qui n'en auroit pas tant dit ſi la choſe ne le touchoit pas de ſi près.

Je répéte ce que je crois vous avoir déjà dit, que je vous plains davantage, que je ne fais Madame Pope. Voir dépérir d'heure en heure une pareille Mere & une telle Amie, eſt un ſpectacle qui ne peut que vous émouvoir puiſſamment, & par cela même altérer votre ſanté. Je ſuis auſſi ſatisfait que vous ayez cent Piéces de plus par an durant votre vie, que ſi votre capital étoit augmenté de ce revenu pour toujours. Vous laiſſerez aſſez à vos Amis, qui ne doivent pas avoir le moindre ſujet de joye de votre trépas: quant à moi, j'aurai bien ſoin que mes ennemis ſeuls puiſſent ſe réjouir du mien. Vous m'avez engagé dans une querelle avec Mylord B.— ſur la maniére de figurer pendant la vie, & ſur le plaiſir de donner. dans la ſituation où je me trouve je ſuis réduit à faire une tant ſoit peu ſotte figure; mais je la fais la moins ſotte qu'il m'eſt poſſible. Par rapport à l'autre article je ne ſaurois acquieſcer à votre deciſion, ayant toujours été auſſi géné-

reux que mes facultés ont pu me permettre; & cependant, toute proportion gardée, votre générosité l'emporte sur la mienne: ce que je n'avois pas bien conçu toutes les fois que je me suis étonné que vous pussiez trouver le bout de l'an avec un revenu aussi borné que le vôtre. Adieu.

LETTRE XLIII.

MYLORD BOLINGBROKE AU DR. SWIFT.

Nov. 19. 1729.

J'Apprends que vous avez renoncé à votre projet de bâtir en Irlande, & que nous vous verrons dans cette Ile *cum zephyris & hirundine primâ*. Je ne sais si l'amour de se faire un nom croît à mesure qu'on avance en âge; ce qu'il y a de certain, c'est que la force de l'amitié va en augmentant. Je vous ai aimé constamment depuis vingt ans, & ne puis vous exprimer combien votre caractere m'a toujours plû. Je ne déciderai pas l'embarassante question, si vous m'avez plus d'obligation de vous avoir aimé, autant que je fais à présent, pendant que je vous connoissois moins, ou de vous aimer toujours de-même après vous avoir déja aimé durant tant d'années. Quoi

Quoi qu'il en ſoit, je dois vous dire, que mon ame devenant de jour en jour plus indépendante du monde, & ſentant qu'elle acquiert peu à peu le pouvoir de ſe paſſer des objets extérieurs, les idées d'amitié reviennent plus fréquemment, m'occupent, & me raniment. Cela viendroit-il de ce que nous devenons plus tendres quand le moment du grand départ approche ? ou bien, faut-il attribuer cet effet à ce que ceux qui doivent vivre enſemble dans une autre Economie, (car *vera amicitia non niſi inter bonos*) commencent à ſentir plus fortement cette ſympathie divine, qui doit être le grand lien de la Société qu'ils vont former. Il n'y a point d'idée qui me tranquiliſe autant que celle-là : j'encourage mon imagination à s'y attacher, & ſuis extrêmement mortifié quand (*a*) une autre de mes facultés, en me réveillant fait ceſſer un ſonge auſſi agréable, ſi pourtant c'en eſt un. Je n'ajouterai plus

(*a*) Savoir la Raiſon. Cicéron (ou, ce qui revient au même, ſon Diſciple) obſerve quelque choſe de pareil dans la même occaſion: *neſcio quomodo* (dit-il, en parlant du fameux Ouvrage de Platon ſur l'immortalité de l'ame] *dum lego, adſentior: cum poſui librum, & mecum ipſe de immortalitate animo cœpi cogitare, adjenſio illa omnis elabitur.* Cicéron paroit n'avoir eu qu'une notion très confuſe de la *Cauſe* que l'Auteur de cette Lettre adopte ici, ſavoir, que l'*imagination* eſt toujours prête à recevoir une idée auſſi flatteuſe, que la *Raiſon*, comme plus ſévére, ne ſauroit s'empêcher de rejetter. Pour ce qui eſt de la RELIGION, il n'en eſt pas queſtion : Cicéron n'ayant écrit qu'en qualité de Philoſophe.

a ce que jai dit dans ma précédente Lettre au ſujet de la dépenſe qu'il convient de faire, qu'il y a moyen d'avoir *otium cum dignitate*, avec cinq cens Piéces par an auſſi bien qu'avec cinq mille: la différence conſiſtera dans la valeur de l'homme, & point dans celle du bien. Je vous aſſure que je n'ai nullement renoncé au deſſein de recueillir, de revoir, de voir, de corriger, & d'étendre divers matériaux qui ſont encore en mon pouvoir; & j'eſpére que le tems de mettre la main à ce dernier ouvrage de ma vie n'eſt plus guéres éloigné. Divers Papiers curieux & importans ſont perdus, & quelques-uns d'une maniére qui exciteroit également votre ſurpriſe & votre indignation. Cependant je tâcherai de de transmettre à la Poſtérite pluſieurs grandes vérités, ſi clairement & d'une maniére ſi authentique, que les Burnets & les Oldmixons d'un autre ſiécle pourront railler, mais ſeront hors détat d'en impoſer à qui que ce ſoit. Adieu, mon Ami. J'ai pris plus de ce papier, qu'il ne m'en appartenoit, Pope devant auſſi vous écrire. N'importe après tout: car, tout bien examiné, les regles de la proportion ne ſeront point violées; il vous dira autant dans une page que je pourrois faire en trois. Ordonnez-lui de vous parler de l'Ouvrage auquel il travaille. C'eſt un Poëme Philoſophique, & un Chef d'œuvre en ſon genre (*a*). Il ſe

plaint

plaint ſeulement de n'en pas trouver l'exécution aſſez difficile : c'eſt-à-dire, qu'il ſe plaint d'avoir un genie heureux & aiſé : qualité, qu'il ma toujours paru poſſéder éminemment, & d'une façon ſupérieure à tous les Auteurs, morts ou en vie, à moi connus. Je n'en excepte pas même Horace. Adieu.

LETTRE XLIV.

CEtte Lettre ſera (à mon ordinaire) une véritable rapſodie ; car il y a déjà bien long tems que j'ai rénoncé à faire le Bel-Eſprit (*). Que de choſes ne faut-il point paſſer ſous ſilence, quand on ne veut abſolument dire que de jolies choſes ? J'ai reçû de la Veuve d'un de mes Correſpondans, & du Pere d'un autre, pluſieurs de mes Lettres, écrites il y a quinze où vingt ans ; & je me ſuis aſſez agréablement amuſé à obſerver, comment par quels dégres j'ai ceſſé d'être un Ecrivain ingénieux. Ce changement eſt arrivé en moi, d'un côté, à meſure que j'acquérois plus d'expérience, & de l'autre, à proportion de ce que mon amitié pour mes Correſpondans alloit en augmentant. Or comme je vous aime d'avantage que la plupart

Nov. 28. 1729.

[a] L'Eſſai ſur l'homme.

[b] Il ſe faiſoit un honneur d'avoir eu aſſez de ſens pour cela.

part de ceux que j'ai connus, & que mon eſtime pour vous accroît toutes les fois que je vous compare avec le reſte du monde, il s'enſuit que je dois écrire d'un ſtile moins recherché: ce qui paroîtroit une négligence impardonnable à ceux qui ignorent ce que c'eſt que l'amitié. Je ris quand je penſe combien Curl ſeroit piqué ſi nos Lettres tomboient entre ſes mains, & combien un Lecteur Bel-eſprit ſe trouveroit loin de ſon compte en les parcourant.

Je ſuis bien aiſe que vous approuviez mon annuïté: hélas! tout ce que nous avons au monde n'eſt qu'une annuïté, rélativement à la ſatisfaction d'en jouir: mais j'augmenterai votre reſpect pour ma ſageſſe, en vous diſant que cette annuïté comprend auſſi la vie d'une autre (*a*), dont les intérêts doivent m'être auſſi chers que les miens, & avec laquelle tous mes projets de fortune prendront fin. Je ne lance pas plus loin le javelot de mon eſpérance, *Cur brevi fortes jaculamur ævo* — &c. La ſeconde (comme on l'appelle, mais réellement la huitiéme) Edition de la *Dunciade*, augmentée de quelques Remarques &c. vous ſera envoyée par la premiére occaſion que je pourrai trouver. Si l'on réimprime cet Ouvrage chez vous, on fera bien de ſuivre en tout l'Edition *in* 8. Il vient de paroître ici une nouvelle Edition

[*a*] Sa Mére.

tion de vos *Lettres:* le papier, le caractére, &c. méritent des louanges, & en auront de ma part : mais c'eſt tout auſſi; car vous ſavez que je desapprouve le Siſtéme des Politiques Irlandois (comme mon Commentateur vous l'a déjà dit) étant un zélé & jaloux Partiſan de l'Angleterre. Ne vous plaignez pas de la Dame qui ne fait ſemblant de rien aprés avoir reçu votre préſent; elle en a reçu en dernier lieu un bien plus conſiderable de Mr. Knight de la *Mer du Sud*: & vous comprenez bien qu'elle ne ſauroit jamais rendre la pareille à un Proſcrit. Il eſt certain que comme il ne peut jamais eſpérer ſa grace (*a*), le motif de ſa généroſité doit être parfaitement desintéreſſé. Ce que je viens de dire, ne vous cauſe-t-il pas un peu de honte. Vos griefs éternels ſur la maniére dont on traite l'Irlande, me font ſouhaiter que vous fuſſiez aſſez longtems ici pour oublier toutes les ſcénes qui vous affligent ſi fort: je crains ſeulement que ſi vous y étiez, vous ne devinſſiez un aſſez bon Patriote pour déplorer auſſi le ſort de l'Angleterre —, Il ſe pourroit très-bien que votre voyage (ſi je calcule exactement le tems) & celui que je me propoſois de faire pour vous aller voir s'entre-répondiſſent : ainſi vous auriez compagnie au

[*a*] Il s'eſt trompé en cela, Mr. Knight obtint ſon pardon, & revint en Angleterre en 1742.

retour, en cas que vous fuſſiez obligé de ne vous arrêter guéres ici. Car la pauvre femme s'affoiblit de ſemaine en ſemaine, & cet Hiver terminera probablement une vie longue & irreprochable. Le ſpectacle continuel qu'elle offre à mes yeux, me touche vivement, & tempére plus que ne puis dire le déſir de parvenir à un âge fort avancé, qui, après tout, eſt une triſte benédiction. Depuis deux ans que je ne vous ai vu, je ſuis vieilli d'un bon nombre d'années, & je compte que nous pourrons arriver enſemble au Séjour du repos: je ſouhaite ſeulement que je n'aye pas le malheur de vous laiſſer ſeul achever le voyage. A l'âge de ſeize ans je contractai ma premiére amitié avec un homme de ſoixante & dix ans, que je ne trouvai pas aſſez grave pour moi, quoique nous ayons vêcu en bonne intellgence juſqu'à ſa mort. Je parle du vieux Mr. Wycherly, dont pluſieurs Lettres, qu'il m'avoit écrites, ſont tombées avec mes réponſes entre les mains des Libraires, qui les ont d'abord publiées. Ce procédé m'a fort déplû, quoique je n'aye pas ſujet d'en être honteux, la honte devant être le partage des fripons, & pas des imbécilles. Devrois-je rougir, par exemple, ſi l'on imprimoit la Lettre que j'écris actuellement, ce qui ſeroit facile, pour peu que les Commis de la Poſte

Poſte vouluſſent en tirer copie? J'admire à cette occaſion le peu de façon que vous y faites, en m'envoyant votre derniére Lettre toute ouverte. Eſt-ce une figure de Rhétorique, pour marquer la franchiſe de l'Ecrivain? Je ſerois tenté de vous faire parvenir demême celle-ci, mais il me ſemble qu'il y auroit en cela une eſpéce d'affectation

J'ai autrefois eu lieu d'être mécontent de vous, à cauſe que vous vous étiez plaint à Mr. *. de ce que je n'avois point de Penſion; & vous venez de renouveller le même ſujet de mécontement, en réïtérant cette plainte à Mylord *. J'ai donné des preuves durant tout le cours de ma vie (depuis le tems de mes liaiſons d'amitié avec Mylord Bolingbroke & Mr. Craggs, juſqu'à celui où j'ai été traité civilement par le Chevalier R. Walpole) que je n'ai jamais épouſé aſſez chaudement l'un ou l'autre parti pour mériter qu'aucun d'eux me donnât de l'argent; auſſi n'en aurois-je jamais accepté. Mais permettez-moi de vous dire, que de tous les hommes du monde, les deux auxquels vous avez eu le malheur de vous addreſſer, ſont préciſément ceux dont j'aurois le plus de répugnance à recevoir quelque grace. J'exige comme réparation, que vous effaciez les impreſſions que vous avez faites à cet égard ſur Mylord *, de maniére qu'il com-

prenne que je n'ai jamais eu la penſée de lui avoir la moindre obligation. Et cependant vous ſavez que je ne ſuis nullement ennemi de la Conſtitution préſente. Je veux autant de bien à l'Etat & même à l'Egliſe établie par les Loix, qu'aucun Miniſtre en charge ou hors de charge, ou quelque Evêque d'Angleterre ou d'Irlande: ce qui n'empêche pas que je ne ſois de la Religion d'Eraſme, un Catholique. C'eſt dans la créance de ce grand-Homme que je prétens non ſeulement vivre, mais auſſi mourir; & j'eſpére de vous rencontrer un jour, vous, l'Evêque Atterbury, le jeune Craggs, le Dr. Garth, le Doyen Berkeley, & Mr. Hutchenſon, dans le ſéjour de l'amitié & de la vertu.

Je viens de recevoir la réponſe de Mylord B. à votre Lettre, & je la joins à ce paquet. L'ouvrage, pour lequel il paroît ſi prévénu, eſt un Syſtême de Morale dans le goût d'Horace.

LET-

LETTRE XLV.

VOici une Lettre unique en ſon genre, n'étant deſtinée qu'à vous recommander (en qualité d'Eccléſiaſtique, & d'Eccléſiaſtique charitable) une bonne œuvre à opérer en faveur d'un honnête-homme, qui eſt âgé & pauvre. Peut-être croirez-vous que cette derniére qualité étoit compriſe ſous le mot d'honnête. Je regarderai comme une grace accordée à moi-même, ſi vous contribuez à faire réuſſir parmi vos Théologiens (dont j'excepte les Evêques) & parmi ceux qui liſent l'Ecriture, la ſouſcription de Mr. Weſtley pour ſon Commentaire ſur Job. Ceux-là mêmes qui ne cherchent guéres ce qui édifie, y trouveront des choſes qui pourront leur plaîre. Cet Ouvrage eſt le fruit d'un travail de douze années. La proſe de ce ſavant homme (& ce nom lui convient) vous charmera plus que n'ont autrefois fait ſes vers. Mylord Bolingbrocke le protége, & vous permet de rendre ſervice à un ancien *Tory*, qui a beaucoup ſouffert pour l'Egliſe Anglicane, quoique vous ſoyez un *Whig*, comme moi. Avril 30. 1730.

On a débité ici ſous votre nom quelques Vers, dont je ne ſuis pas content Surement vous n'êtes pas aſſez mon ennemi pour me flatter. D'où je conclus

que l'Auteur en eſt quelque autre pauvre Irlandois.

P. S. Je vous proteſte que ce n'eſt pas moi qui ai ôté la plume des mains de Mr. Pope. Mais puisqu'il refuſe de remplir le reſte de la page, je m'imagine avoir le droit de me charger de cette commiſſion. Je n'aſpire pas à une réputation épiſtolaire, mais je ne laiſſe pas de ſonger avec plaiſir qu'on ſaura dans la ſuite, qu'il y a eu entre vous & moi des liaiſons de la plus intime amitié. Pline a compoſé ſes Lettres pour le Public, & j'en dis autant de Senéque, de Balzac, de Voiture, &c. Cicéron n'en a pas fait de-même: auſſi ſes Epirres ſe font-elles lire avec plus de plaiſir que toutes les autres que l'Antiquité nous a transmiſes, En les parcourant nous dèmêlons des ſecrets, qu'on avoit eu deſſein de nous cacher. Nous voyons Caton, Brutus, Pompée, & pluſieurs autres, tels qu'ils étoient réellement, & non pas tels que la ſtupide Multitude de leur tems ſe les figuroit, ou que les Hiſtoriens & les Poétes les ont repréſentés. Je me ſouviens d'avoir vu à Aix-la-Chapelle une Proceſſion, dans laquelle une Figure de Charlemagne eſt portée ſur les épaules d'un Homme qui eſt caché ſous la longue robe du Monarque. Si l'on accompagne ce Prince juſque dans la Salle qui lui ſert de demeure, on voit le

Por-

Porteur ſortir de deſſous la robe, & la Figure gigantesque, devenue d'une taille ordinaire, aller humblement occuper un coin de la Sale.

Je conviens avec Pope, que notre Climat eſt meilleur que le votre, & que votre caractére de bon Patriote auroit moins à ſouffrir ici que là où vous êtes. Venez donc nous voir, ne fût-ce que pour nous rendre une viſite. Il y a bien des gens ici qui ſouhaitent de toute leur ame que vous veniez demeurer avec nous. Mais beaucoup de bonne volonté, & peu de pouvoir, produiſent des effets ſi foibles & ſi lents, qu'il n'y a que le Ciel ſeul, ou des Hommes Céleſtes, qui veuillent les accepter —. Je ſais que vous ſerez fâché contre moi ſi je ne vous dis rien d'une bonne femme, qui eſt toujours abſente & dans un état de langueur. Si elle gagne aſſez de forces pour repaſſer la Mer (& elle ſe porte mieux depuis quelques ſemaines) je la nourirai dans cette Ferme avec tout le ſoin & toute la tendreſſe poſſible. Si non il faudra que je lui aille rendre les derniers devoirs de l'amitié en quelque endroit quelle ſoit, ce qui dérangeroit pourtant le plan de vie que je me ſuis formé. Adieu, je ſuis à vous fidélement, & avec toute la ſincérité imaginable.

LET-

LETTRE XLVI.

MYLORD B.

AU DR. SWIFT.

Janv. 1730. ✣ 31.

JE commencerai ma Lettre par vous dire, que ma femme eſt de retour depuis environ un mois, & que ſa ſanté, quoique mauvaiſe, eſt meilleure qu'elle n'a été depuis deux ans. Elle vous aime beaucoup; & comme elle s'eſt émancipée à être ſon propre Médecin avec quelque ſuccès, elle vous offre ſes ſervices. Plût à Dieu que vous fuſſiez à portée de la conſulter de bouche! Il y auroit dans ſes recettes quantité de *Medicina animi*, & cela ſans avoir recours aux Livres de Trismégiſte. Pope & moi ſerions ſes principaux Apoticaires pour le tems de la cure; & quoique nos plus habiles Botaniſtes ſe plaignent que les Simples & les Herbes qui entrent dans la compoſition des remédes qu'il vous faut, ſont à-préſent aſſez difficiles à trouver ici, il y en a pourtant d'avantage en Angleterre qu'en Irlande; ſans compter que par le ſecours d'un peu de Chymie les Drogues les plus pernicieuſes changent de nature, & le plus terrible poiſon devient un ſpécifique —. Pope eſt actuellement

ellement avec moi dans ma Bibliothéque, & écrit tant au ſiécle préſent qu'aux ſiécles avenir, pendant que je commence cette Lettre, qu'il a promis d'achever. J'ignore quel bien il fera au Genre-Humain; mais il a pourtant cette conſolation, de ne pouvoir en faire moins que vous n'en avez fait avant lui. J'ai penſé quelquefois, que ſi des Prédicateurs, & des Auteurs qui écrivent ſur la Morale, arrêtent ou même retardent un peu le progrès du Vice, ils font tout ce dont la Nature Humaine eſt capable : une réformation réelle ne ſauroit être produite par des moyens ordinaires; elle exige de puiſſans moyens, qui ſoient en même tems des châtimens & des leçons : c'eſt par des Calamités Nationales qu'une Corruption Nationale doit ſe guérir ——. Donnez-nous de vos nouvelles : nous méritons cette attention, parce que nous le déſirons, & parce que nous croyons que des nouvelles de notre part vous feroient plaiſir.

LET-

LETTRE XLVII.

MYLORD B.

AU DR. SWIFT.

Mars 29. J'Ai différé pendant quelques ſemaines à répondre à votre Lettre du mois de Janvier, dans l'eſpérance de pouvoir vous dire quelque choſe de poſitif concernant un Projet qui nous regarde tous deux, mais moi principalement, puiſqu'il tend à nous réunir. Il y a déjà du tems qu'il me roule en tête, & qu'il me tient au cœur. S'il y a moyen qu'il réuſſiſſe, je m'expliquerai plus clairement. Au commencement de l'Hiver j'ai été malade près dune ſemaine entiére, mais ſans aucun danger, ni de la part de la maladie même, ni de celle de trois Médecins, dont j'ai eſſuyé les rémédes. C'étoit une fiévre intermittente, qui a été ſuivie d'une meilleure ſanté, que mon peu de reſpect pour les loix d'un ſage régime ne mérite. Mon cher Doyen, nous ſommes tous deux dans le déclin de la vie, & cela déja depuis quelques années: rendons la deſcente auſſi douce qu'il ſera poſſible. Garantiſſons-nous des maux phyſiques à force de ſoins, & par l'uſage des moyens que l'expérience nous a ap-

a appris être les meilleurs. Garantiſſons-nous du mal moral par le moyen de la Philoſophie. Je ne veux point de l'alternative que vous propoſez; mais nous pouvons, même (pourvu que nous ſuivions la Natute, & que nous écartions les chiméres de l'imagination) nous devons néceſſairement devenir d'année en année plus indifférens pour la vie, & pour les intérêts d'un ſyſtéme que nous allons bientôt quitter. Ce reméde vaut bien mieux que la Stupidité. L'affoibliſſement des paſſions donne des forces a la Philoſophie, car les paſſions peuvent s'affoiblir, ſans que la Stupidité vienne offrir ſes ſervices. *Les paſſions* (dit Pope, notre Théologien, comme vous le verrez un jour ou l'autre) ſont les *Souffles* de la vie: ne nous plaignons pas que ces Souffles ne dégénerent point en tempêtes. Quel tort l'âge nous fait-il, en ſubjuguant des ennemis que nous aurions dû combattre durant tout le tems de notre vie? Il eſt à-préſent ſix heures du matin: je me rappelle le tems (& je ſuis bien aiſe qu'il ſoit paſſé) que je me couchois à peu près vers cette même heure, raſſaſié de plaiſirs, ou accablé d'affaires: ma tête étoit remplie de projets, & mon cœur ne l'étoit guéres moins danxiété. Croyez-vous que ce ſoit un malheur, que je me léve maintenant à cette même heure, le

ſang

ſang rafraîchi par un paiſible ſommeil. & avec une ame tranquille ? que non ſeulement les affaires paſſées de la vie, mais même celles qui ſont préſentes, ſe trouvent à mon égard comme placées à une certaine diſtance, de ſorte que leurs desagrémens m'affectent moins? Si les paſſions exerçoient encore ſur moi leur empire, elles m'expoſeroient à l'attaque, non ſeulement de tous ces objets, mais même à celle de quantité de futurs contingens, & la Raiſon me laiſſeroit fort mal a mon aiſe dans la mêlée. Je laiſſe à Pope le ſoin de parler pour lui-même, mais il faut que je vous diſe combien ma femme a d'affection pour vous. Elle dit avoir aſſez de forces pour vous ſervir, ſi vous veniez ici, & cependant elle eſt bien foible, je vous aſſure. Une fiévre lente mine ſa conſtitution: nous la renvoyons quelque fois, mais elle revient toujours, & fait de nouvelles bréches, avant que la nature ait réparé celles qui ſubſiſtoient déjà. Je n'ai pas honte de vous avouer, que d'heure en heure mon admiration à ſon égard va en augmentant: la mort n'eſt point pour elle le Roi des Epouvantemens: elle la regarde ſans la moindre frayeur. Quand il lui arrive de ſouffrir beaucoup, elle l'enviſage comme l'unique vrai reméde contre la douleur; quand la vie redevient ſupportable, elle ſent renaître

ſa

ſa répugnance naturelle à ſe ſéparer de ſes Amis, auxquels elle eſt plus fortement attachée qu'à la vie même — —. Vous n'attendrez pas ma prémiére Lettre auſſi longtems que vous avez attendu celle-ci; & dans chacune de celles que je vous écrirai, Pope ajoûtera quelque choſe de bien meilleur que les bribes des anciens Philoſophes, qui étoient les préſens, *munuſcula*, que Senéque, comme un vrai Fat ſtoïque, avoit accoutumé d'envoyer dans chaque Epitre à ſon Ami Lucilius.

P. S. Mylord vient de parler de ſa Femme, pourquoi n'en ferois-je pas autant de ma Mére? C'étoit hier ſon jour de naiſſance, & le premier jour de ſa quatre vingt onziéme année; ſa mémoire a fort baiſſé, mais ſa vue & ſon ouïe ſont paſſablement bonnes; elle ne dort pas mal, mange ſobrement. boit de l'eau, & récite ſes priéres; voilà tout. Jai bien ſujet de rendre graces à Dieu de m'avoir conſervé ſi longtems une bonne & tendre Mére, & de m'avoir impoſé comme exercice, durant quelques années, ces ſoins qui lui ſont actuéllement auſſi néceſſaires que les ſiens me l'ont été. Un pareil objet, en s'offrant journellement à nos yeux, attendrit trop l'ame, pour qu'on ſoit tenté de former des liaiſons du même genre. J'ai fait autrefois tout de mon mieux pour m'acquérir & pour mériter un Ami: peut-

peut-être aurois-je mieux fait de ne jamais tenter cette entrepriſe, & de regarder ſimplement le monde comme un endroit qu'il faut traverſer. Le fin du fin eſt de ſe conduire comme un honnête voyageur, qui paye ce qu'il doit à ſon Hôte, donne l'aumône à la portiére, & puis dit, fouëtte Cocher. En dépit, de cette réflexion, je m'occupe à-préſent à écrire un Livre, qui doit engager le Genre-Humain à régarder la Vie comme une ſource de plaiſirs, & égayer la Morale ——. Et dans l'inſtant même que je vais voir une perſonne que j'aime tendrement, je dois paſſer demain la journée avec quelques Amis (en prenant ce mot dans le ſens vulgaire) & les bien régaler ——. *Sic, ſic juvat ire ſub umbras.* Pendant qu'on vit, il faut tirer le meilleur parti qu'on peut de la vie,

Cantantes *licet uſque* [*minus via lædet*] *eamus*,

comme le Berger dit dans Virgile, un peu de muſique fait oublier que le chemin eſt long & mauvais.

Je ſuis &c.

LET-

LETTRE XLVIII.

MYLORD BOLINGBROKE AU DR. SWIFT.

VOus pouvez compter que, ſi vous paſſez la mer ce Printems, vous me trouverez non ſeulement de retour dans le chemin des Etudes, mais auſſi occupé à compoſer les Mémoires Hiſtoriques que vous m'avez impoſés comme une tâche depuis pluſieurs années. J'attens quelques matériaux, qui me mettront en état de remplir dans toute ſon étendue le plan que je me ſuis propoſé, & qui ne pourroit qu'en ſouffrir ſi ces matériaux alloient me manquer.

Il y a une heure que le Docteur * eſt arrivé de Londres pour me rendre viſite. Il m'a paru fort preſſé de regagner la Capitale, où il va donner de l'occupation à la Preſſe. Il ma laiſſé huit Diſſertations (*a*), qui ne ſont qu' une petite partie de ſon Ouvrage, & m'a prié de les parcourir, de lui communiquer Lundi prochain (car il doit revenir ce jour-la) les remarques que j'aurai faites. Par le peu que j'ai lu de ſes deux premiéres Diſſertations, je vois clairement qu'il m'eſt entiérement impoſ-

[*a*] *La Révélation examinée avec candeur.*

impoſſible de le ſervir. Il ſuppoſe éternellement ce qui eſt en queſtion, & ſa façon de raiſonner n'eſt aucunement concluante. Le ſeul avis que je pourrois lui donner en conſcience, le choqueroit ſurement, & ne ſeroit pas ſuivi. Je me tirerai de ce mauvais pas du mieux qu'il me ſera poſſible : car j'eſtime cet homme, & ne voudrois pour rien au monde le desobliger.

Vos idées au ſujet de la retraite & de l'Exercice ſont très-vrayes. Il ne faut pas pas ſuivre ſon goût pour la premiére de ces choſes, juſqu'à devenir ſauvage, ni négliger la ſeconde au point de pécher contre les régles établies ſur le chapitre de la ſanté. Mais je connois des gens qui, de peur d'être ſauvages, vivent avec tous ceux qui veulent bien vivre avec eux, & qui, pour conſerver leur ſanté, gaſpillent la moitié de leur tems. Adieu. Pope demande à ajoûter un mot.

P. S. J'eſpére que ce que vous venez de lire, ſera un puiſſant motif pour vous engager à venir. Dieu ſait ſi de mes jours je verrai l'Irlande : je n'en concevrai jamais le déſir, s'il y a moyen de vous attirer ici, & de vous y garder. Cependant je crains de ne me trouver trop tôt un homme libre ——. Je m'acquitte réguliérement des commiſſions que vous me donnez pour le tiers & le quart, quand je les rencontre;

tre; ce qui m'arrive rarement, menant une vie plus retirée de jour en jour. Je regarde de plus en plus le monde d'un œil indifférent, & ne ſuis nullement curieux de ce qui s'y paſſe: il n'y a pourtant dans tout ceci, ni mauvaiſe humeur, ni colére, & je ſuis parvenu au degré de perfection de pardonner leurs calomnies aux Coquins, & aux Sots leurs injures. Je paſſe la plus grande partie de mon tems à Dawley & chez moi. Mylord (& je m'en attribue en bonne partie le mérite) a autant d'averſion pour la Politique que moi. Quelque vaine que ſoit à-preſent la Philoſophie, elle l'eſt moins que la Politique. Pour opérer quelque choſe, il faut avoir recours à la Satyre; & ceux qui ne rougiſſent de rien ont honte d'être ridicules. Je m'imagine que ſi nous trois paſſions ſeulement trois années enſemble, il pourroit en réſulter quelque avantage pour notre Siécle.

Ma ſanté, dont je ſais que l'état vous intéreſſe, eſt comme à l'ordinaire, je n'écris preſque rien. Vous ſavez que je n'ai jamais eu ni goût ni talent pour la Politique, & c'eſt néanmoins ce qu'on recherche aujourd'hui. Les obligations perſonnelles que j'ai à des gens de différens Partis, ne s'effaceront jamais de mon ſouvenir, &, après ma propre tranquillité, il n'y a rien que je ſouhaite tant que la Tranquillité Publique.

Je ne ſaurois vous recommander le Livre du Docteur — autant que je fais celui du Doyen Berkley (*a*), quoique le premier ait par-ci par-là quelque choſe d'ingenieux, & ne ſoit pas mal écrit. Son Ouvrage, qu'il ſuppoſe deſtiné *ad populum*, l'eſt ſuivant moi *ad Clerum* (*b*),

Adieu.

[*a*] Ouvrage excellent & original, intitulé *le Petit Philoſophe.*

[*b*] Il auroit pu ajoûter *à Clero*; ce qui s'y trouve de meilleur, étant pillé.

LETTRES
DU
Dr. SWIFT
A
Mr. GAY.

Depuis l'An. 1729. *juſqu'à* 1732. (*a*)

LETTRE XLIX.

JE le nie. J'obſerve en vous écrivant notre ancien traité, dont un des articles porte qu'une ſeule & même Lettre eſt cenſée écrite à tous nos Amis communs, pourvu que je l'adreſſe à vous, ou à quelqu'un d'eux. Mais je veux bien faire un nouvel accord, puiſqu'auſſi-bien vous êtes dans un nouveau Monde, & je répondrai à toutes vos Lettres. Je vous charge d'aſſurer auplutôt de mes très-humbles reſpects la Du- Dublin, 19. Mars 1729.

[*a*] Trouvées parmi les Papiers de Mr. Gay, & rendues au Dr. Swift par le Duc de Queensbury & par Mr. Pope.

Ducheſſe de Queensbury, & de lui notifier que tout ce qu'il y a d'honnêtes-gens ici, boit journellement à ſa ſanté. Mes ſujets *Whigs* mêmes ſeroient fâchés de ne ſe pas conformer à cet uſage. —— Je laiſſerai mon argent entre le mains de Mylord Bathurſt, & l'adminiſtration des revenus entre les vôtres. Mr. Pope parle de vous comme d'un étranger ; mais la différence d'occupations & d'intérêts dans la vie, par la bizarerie de la fortune, empêche de vivre enſemble ceux qui, s'ils ſuivoient leur inclination, ne ſe ſépareroient jamais. J'eſpére que dès que vous ſerez aſſez riche, vous aurez en Ville, ou à la Campagne, un petit manoir, où vous pourrez donner un repas à vos Amis : car la ſaiſon domeſtique de la vie approche. Je vous ſouhaite cent livres ſterling de plus par an. Cette ſomme ſuffit pour vous entretenir quelques chevaux, & vous faire jouïr du plaiſir de la promenade pour peu que le tems le permette. C'eſt un des grands agrémens de la vie, & dont je connois tout le prix : car il n'y a point d'homme en Ville, ni à cinq milles à la ronde, qui ſe proméne autant que moi. J'ai écrit en dernier lieu à Mr. Pope. Plût à Dieu que vous euſſiez une petite retraite dans ſon voiſinage ; mais il n'y a pas moyen encore de vous fixer, & toute Dame, qui auroit un Caroſſe à ſix chevaux, vous méneroit au Japon.

LET-

LETTRE L.

MYlord Péterborowgh étant en Ambaſſade du tems de la Reine, menoit une vie ſi errante, que les Miniſtres (je ſais la choſe d'eux-mêmes) ne ſavoient où lui adreſſer leurs Lettres. Je me trouve dans le-même embarras à votre égard : car vous êtes tantôt en Ecoſſe, tantôt à Hamwalks, & tantôt Dieu ſait où. Vous êtes un homme affairé, & dont le loiſir eſt trop précieux pour l'employer à un commerce de Lettres qui ne ſignifie rien. C'eſt moi qui vous ai procuré la Charge de *premier Miniſtre* de Mylord Duc : car Sa Grandeur ayant appris avec combien de ſageſſe vous adminiſtriez mes revenus, a trouvé bon de vous confier dix talens. J'ai été vingt fois tenté d'aller paſſer un Eté aux environs des Dunes de Salisbury, que j'ai parcourues aſſez ſouvent. Croiriez-vous, pas exemple, que j'ai compté deux fois les pierres de Stonehenge, & que je ſais qu'il y en a quatre-vingts-douze ou quatre-vingts-treize ? Je vous prie de faire mes très-humbles remercimens à Madame la Ducheſſe, de la bonté qu'elle a de ſe ſouvenir de moi. On aſſure (mais j'ai peine à le croire) qu'elle eſt *Matre pulchra filia pulchrior.* Dublin, 10. Nov. 1730.

chrior. Elle n'étoit encore qu'un enfant quand je l'ai vue la derniére fois, & je ne trouve nullement bon qu'elle ſurpaſſe en beauté ſa Mére, qui a été long-tems l'objet de ma plus haute admiration. —— Je me porte aſſez mal pour aller prendre les bains, ſans que je ſache s'ils me conviennent ou non. J'ai bien envie d'aller dépenſer mes deux cens livres ſterling en France l'Eté prochain, & ſuis fort content d'avoir cette ſomme, qui eſt à peu près la moitié de tout l'argent qu'on a laiſſé de reſte dans ce Royaume. Vos Amis ſont charmés de vous poſſéder chez eux, & leur affection vous vaut un établiſſement. Cependant, ce me ſeroit un contentement plus parfait encore, ſi je vous voyois à votre aiſe, dans une bonne maiſon, avec un joli jardin. J'ai connu une Demoiſelle de bonne famille, mais peu favoriſée des biens de la fortune, qui paſſoit des mois entiers, tantôt chez l'un, & tantôt chez l'autre de ſes parens. Bien reçue par-tout, elle vécut pendant quelques années dans l'abondance & dans les plaiſirs: ce bonheur finit avec ſa jeuneſſe; après quoi perſonne ne ſe ſoucia plus d'elle. Mr. Pope ſe plaint de vous voir ſi rarement; mais c'eſt-là un malheur inévitable, les différentes circonſtances de la vie ayant toujours ſéparé ceux que l'amitié vouloit unir: le but de la Providence en ceci

ceci ſemble être de ne nous pas rendre aſſez heureux ſur la Terre, pour concevoir un puiſſant attachement pour la vie, & nous trop faire craindre la mort. J'eſpére que vous jouiſſez actuellement d'un avantage qui vous a manqué juſqu'ici, je veux dire, qu'au ſujet de l'état de vos affaires vous n'éprouvez plus ces inquiétudes, qui altéroient votre gayeté, & qui nuiſoient ſi fort aux charmes de votre converſation. Car ſi j'en crois Mr. Pope, les intérêts de la ſomme qu'il a en main, pourront s'accumuler, & ſervir à vous mettre bientôt dans une ſituation aiſée; qui vous ſera d'autant plus agréable, que vous n'aurez aucune obligation à des Grands également deſtitués de généroſité & de goût. — Si vous voyez Mr. Céſar, faites-lui bien mes complimens, & dites-lui que le Libelle qui a été imprimé ici contre moi, & réimprimé à Londres, a été compoſé par moi-même, & envoyé à un Imprimeur *Whig*. Il eſt dans le génie & dans le ſtile des Piéces Satyriques, qui ont été publiées contre un de mes Amis, que vous connoiſſez.

Adieu.

LETTRE LI.

Dublin, 19. Nov. 1730.

IL y a quinze jours que je vous ai écrit une longue Lettre, dans la ſuppoſition que vous étiez à Londres, d'où j'avois appris qu'une de vos précédentes Lettres étoit datée. Je n'avois garde de m'imaginer que vous fuſſiez retourné à Aimsbury ſi avant dans la ſaiſon, la Campagne alors ne pouvant être le ſéjour que de ceux qui ont été maltraités par la Cour à cauſe de leurs vertus : ce qui eſt un état de félicité d'autant plus pur, que l'Envie ne l'empoiſonne pas, quoiqu'il mérite bien d'être envié. Je donnerois quelque choſe de bon pour perdre la faveur comme le Duc & la Ducheſſe de * l'ont fait. Je penſe que Mylord Carteret, depuis qu'il n'eſt plus Viceroi, ne me veut pas de mal ; car je lui ai dit ſouvent, que ce n'étoit que comme Viceroi que je le haïſſois. J'avoue que ſa maniére de mettre ce Royaume aux fers, eſt plus obligeante que celle de la plupart de ſes prédéceſſeurs, & qu'en fait d'avancemens Eccléſiaſtiques il a eu juſqu'à ſix fois égard à ma recommandation.

Vous avez vu par ma derniére Lettre, que mes éternels vertiges (qui cependant ſont plus ſupportables qu'ils ne

ne l'ont été) me détournent, pour le préſent, de faire un tour en Angleterre. Il y auroit de l'imprudence à ne pas reſter chez moi, où je puis avec le Centenier dire à mon Serviteur, *Va*, & *il va*; & *Fai telle choſe*, & *il la fait*.

A LA DUCHESSE . . .

Madame,

Cet humble début eſt préciſément comme quand on va recevoir quelqu'un au bas d'un eſcalier. Je ſuis bien aiſe que vous ſachiez votre devoir ; car c'eſt une régle établie & connue depuis plus de vingt ans en Angleterre, que les premiéres avances m'ont été faites conſtamment par toutes les Dames qui aſpiroient à l'honneur de ma connoiſſance, & leurs avances ont toujours été plus grandes à proportion de leur qualité. Je ne ſais comment il m'eſt arrivé d'avoir la foibleſſe de vous diſpenſer de l'obſervation d'un article auſſi important. Mr. Gay vous atteſtera pourtant qu'une Inconnue n'a obtenu la permiſſion de me venir voir, qu'après l'avoir demandée onze fois. Qu'il me ſoit permis, Madame, d'ajoûter, que vous êtes tant ſoit peu impérieuſe dans votre façon de faire des avances. Vous dites, que peut-être vous ne me goûterez pas ; j'oſe aſſurer que vous

vous trompez, ce que je me fais fort de prouver ; car en dernier lieu je n'ai point du tout été goûté par une perſonne dont le goût ne s'accorde nullement avec le vôtre. Cependant, ſi j'ai jamais l'honneur de vous venir rendre mes devoirs, par une prudence craintive je paroîtrai le plus vain qu'il me ſera poſſible, afin d'ignorer ce que vous penſez de moi. C'eſt vous-même qui m'avez donné ce conſeil, dont auresſte je n'avois pas beſoin ; car Diogêne lui-même ſerois vain d'avoir eu, pendant quelques inſtans, part à votre ſouvenir.

LET-

LETTRE LII.

VOtre ſituation eſt tout-à-fait étrange, la Ducheſſe eſt votre Tréſorier, &, à ce que Mr. Pope aſſure, vous êtes celui du Duc. J'ai compoſé, à cette occaſion, une Piéce en vers, où je vous donne des directions négatives, de ne pas faire telle & telle choſe, &c. comme d'autres Tréſoriers: vous y apprendrez auſſi comment, dans votre poſte, on doit ſe conduire avec les Domeſtiques, les Fermiers, les Gentilshommes du voiſinage, que je regarde comme autant de Courtiſans, de Membres du Parlement, & de Princes alliés: ce n'eſt-là que le commencement d'un paralléle qui eſt ſi long qu'il m'a ennuyé. Je prouve que les Poëtes ſont les gens du monde les plus propres à être Tréſoriers des Grands, tant à cauſe de leur vertu, que du peu de cas qu'ils font de l'argent, &c. — Pourquoi n'avez-vous pas fait faire un nouveau talon à votre ſoulier? Seroit-ce pour faire votre cour à St. James, en affectant d'imiter le Prince de Lilliput? — Comme le reſte de votre Lettre ne rend point du tout juſtice à Madame la Ducheſſe, je n'ai plus rien à vous dire, & je deſtine à cette Dame ce qui ſuit. Dubin, 13. Avril 1730-1.

Madame, puiſque Mr. Gay aſſure que

vous voulez tout faire à votre tête, & que je poſſéde éminemment la même perfection, je commencerai par terminer cette eſpéce de différend, afin de prévenir les fâcheuſes ſuites qu'il paroît en appréhender; vous ſerez Souveraine dans tous les lieux excepté dans votre maiſon & dans les domaines qui en dépendent. Là, & là uniquement, je prétens être le maître, de ſorte que votre empire s'étend ſur le Monde entier à l'exception de deux ou trois cens arpens de terre, & de deux ou trois maiſons en Ville ou à la Campagne. Je conſens outre cela, par grace ſpéciale & de mon propre mouvement, que vous ayez raiſon contre tout le Genre-Humain, excepté moi, & que vous n'ayez jamais tort que quand vous ne ſerez pas de mon avis. Pour ce qui eſt du troiſiéme article, où vous demandez la permiſſion de dire franchement ce que vous penſez, je vous l'accorde, de tems en tems, même à mon égard, mais à condition que vous ne direz rien qui puiſſe me déplaîre.

Au reſte, à-moins que je ne ſois bien pauvre, bien malade, ou mort, ou malheureux au-delà de toute expreſſion, je ne manquerai pas de vous venir faire ma cour à Aimsbury. Vous êtes la premiére Dame que j'aye déſiré de voir depuis le 1. d'Août 1714. Je ne ſais pas au juſte en quel tems ce déſir eſt devenu ſi violent, me ſouvenant ſeulement

que

que je n'étois pas alors en Angleterre; car ſurement j'aurois gagné à pied votre Château en Ecoſſe. Il y aura cependant moyen de me rappeller l'époque en queſtion, en demandant à quelques-unes de nos Dames d'ici le mois, le jour, & l'heure que leur compagnie a commencé à me devenir ſupportable? Tous ceux qui ont l'honneur de vous appartenir, ſeront toujours les objets de mes vœux, mais perſonne au monde ne le ſera auſſi particuliérement que vous: la ſeule grace que j'exige pour cela, eſt que vous me rendiez la juſtice de me mettre au nombre de ceux qui ont le plus profond reſpect pour tout ce qui s'appelle vertu, bonté, prudence, courage & généroſité: d'où vous pouvez inférer avec quels ſentimens de vénération & de reconnoiſſance j'ai l'honneur d'être, &c.

A Mr. G A Y.

Je viens de recevoir votre Lettre du 24 de Février, avec un P. S. de Mr. Pope, au ſujet duquel je ne ſuis pas ſans inquiétude. Si je ne me trompe, il vous a dicté la premiére partie de la Lettre, & a, quelques jours après, ajoûté le reſte avec bien de la peine. Je vois par ſon écriture qu'il ne peut qu'être extrêmement foible. Que ſa Philoſophie eſt ſupérieure à la mienne! Il me ſeroit impoſſible de ſoutenir ſa vue, mais je lui écrirai bientôt.

LETTRE LIII.

Dublin, Juin 29. 1731.

DEpuis la réception de votre Lettre, j'ai toujours été dans l'intention de passer en Angleterre, &, après avoir débarqué à Bristol, de profiter de la permission que la Duchesse m'a accordée de venir passer un mois à Aimsbury. Mais plus d'un obstacle s'est opposé à l'exécution de mon projet. Premiérement, j'ai cru mon procès terminé; mais ma Partie adverse, après avoir fait profession de la Religion Protestante depuis vingt ans, a déclaré avoir toujours été Catholique, ce qui, en vertu d'une des Loix de ce Royaume, l'empêche d'acheter, & par conséquent de vendre: de sorte que je ne sais plus à quel Saint me vouer. Ce n'est pas-là néanmoins le plus grand de mes maux; car les vertiges auxquels je suis sujet, au-lieu de venir rarement & avec violence, me tourmentent continuellement, plus ou moins: à-la-vérité leurs attaques sont supportables, mais elles ne laissent pas de me mettre hors d'état de vivre avec tout ce qui est jeune, ou qui se porte bien, Des gens valétudinaires ne doivent se trouver que-là où ils commandent, & où ils ont droit de gronder; il faut que j'aye des chevaux à monter; il faut que je me couche & que je me léve quand je le trouve bon, & que dans

dans le ſéjour que j'habite tout le monde ſoit ſoumis à mon autorité ; il faut que je diſe des choſes qui n'ont point de ſens, quand j'en ai envie, & que ceux qui m'entendent, approuvent mes beaux diſcours.

Je vous ai toujours dit que Mr. — n'étoit bon qu'à jouer le miſérable rôle de Courtiſan. Je m'embaraſſe fort peu qu'il m'écrive ou non. Vous pouvez le dire hardiment à la Ducheſſe, mais vous êtes trop charitable & trop dupe pour cela: j'aime pourtant en vous cette derniére qualité, à cauſe que je l'ai remarquée plus d'une fois en moi-même.

Vous êtes le plus pauvre Amant du monde. Si vous aimez Mlle — Pourquoi ne lui ordonnez-vous pas de vous prendre? Si elle n'en fait rien, elle ne mérite pas votre attachement, vous lui faites trop d'honneur; elle n'a ni ſens ni goût, ſi elle oſe vous refuſer, quand même elle ſeroit riche de dix mille livres ſterling.

Je vois fort bien d'ici Madame la Ducheſſe. Il me ſemble lui entendre dire, Mr. Gay ; rempliſſez ſi bien votre Lettre au Doyen, qu'il ne reſte plus d'Eſpace pour moi. Il ne veut pas nous venir voir, je lui ai écrit trois fois, & m'en tiendrai-là: qu'il vienne, s'il en a envie; poſitivement il n'aura pas une ſyllabe de ma main. J'avoue que je ne m'attendois pas à une pareille ingratitude

de

de ſa part, après lui avoir procuré ici un nombre d'adoratenrs ſi prodigieux, outre les milliers qu'elle y avoit déja—. Je ne vous reconnoîtrai aſſez riche que quand vous aurez ſept mille Piéces, qui vous en donneront deux milles par an. Grace à ce revenu, en faiſant un peu le paraſite, vous vous tirerez d'affaire étant jeune; & quand vous ſerez devenu vieux, vous pourrez avoir deux valets, une vieille Cuiſiniére, un petit Jardin, une plume & de l'encre—pourvu que vous viviez à la Campagne—. N'avez-vous aucune Piéce ſur le métier, en vers ou en proſe? Je voudrois bien que la Ducheſſe vous obligeât à écrire. Adieu.

MADAME,

Depuis que je commence à vieillir, j'ai trouvé que toutes les Dames deviennent inconſtantes, ſans en avoir la moindre honte. La cruauté que vous avez eue de ne pas ajoûter un mot à la Lettre de Mr. Gay, m'a fait ici un tort infini: auſſi long-tems que vous m'avez honoré d'un P. S. les Dames de Dublin ont éte merveilleuſement obligeantes envers moi; mais à peine à-préſent daignent-elles me regarder. Je n'oſerois pas leur avouer, qu'après un mépris auſſi marqué de votre part, j'ai pourtant eu la baſſeſſe d'ame

de

de vous écrire: ſi elles me ſoupçonnoient ſeulemeut d'être capable d'une pareille lâcheté, elles me tourneroient toutes le dos. Je vous prie, Madame, de rentrer en vous-même, & de ſentir à quoi vous m'expoſez. Je vous promets, de ma part, de vous laiſſer la maitreſſe à Aimsbury ſix minutes chaque heure, & ſept à Londres, auſſi long-tems que je me porterai bien; mais s'il m'arrive d'être malade, je m'empare du gouvernement, & ne vous céde pas même une ſeconde. Ce langage vous paroîtra bien fier dans la bouche d'un homme, qui ſe fait un honneur d'être avec tout le dévouement poſſible, &c.

LETTRE LIV.

Aout 28. 1731.

VOus en agiſſez fort mal à mon égard, vous & Madame la Ducheſſe; car je vous proteſte qu'il m'eſt impoſſible de diſtinguer le ſtile de l'un de vous d'avec celui de l'autre ; & j'en dis autant de l'écriture. Je jurerois que le commencement de votre Lettre eſt de la main de la Ducheſſe, quoiqu'il doive paſſer pour être de vous : car il s'y trouve un maudit menſonge, qui eſt, qu'elle n'a ni jeuneſſe, ni ſanté. Je dois d'un autre côté, croire abſolument que ce qu'il faudroit ſuppoſer écrit de la main de la Ducheſſe, l'eſt de la vôtre; tout ceci m'embaraſſe tellement que je ne ſais plus où j'en ſuis.

Je me trouve actuellement à huit milles de notre Capitale chez un Miniſtre de Village, où je travaille à deux grands Ouvrages : le premier eſt deſtiné à reduire la politeſſe, l'eſprit, l'humeur & le ſtile d'Angleterre en Syſtême abrégé, pour l'uſage de toutes les Perſonnes de qualité, & particuliérement des Filles d'honneur (*a*). L'autre Ouvrage n'eſt pas moins important : on pourroit l'appeller, le Devoir des Serviteurs, en vingt différens états, depuis le Maitre-d'hôtel &

[*a*] *Wagſtaff's Dialogues of polite converſation.* Cet Ouvrage a été publié durant la vie de l'Auteur.

la femme de chambre juſqu'au marmiton (a) —. Je penſe qu'aucun mortel n'a jamais été invité auſſi inſtamment que moi à venir trouver la meilleure compagnie qu'il y ait en Angleterre. Je ſerois charmé d'avoir la permiſſion d'imprimer votre Lettre, avec un Commentaire de ma façon. J'ai connu en Irlande un Garçon ſavetier, qui a rempli plus d'une fois les premiers Poſtes d'Etat, quoiqu'il fût très ignorant, & qu'il eût à peine le ſens commun: un Vice-roi dit un jour au Roi George, qu'il étoit le plus grand Sujet que Sa Majeſté eût dans les deux Royaumes; & véritablement il conſerva cette qualité, en ne paroiſſant jamais en Angleterre, ce qui fut la ſeule choſe ſage qu'il fit de ſa vie, excepté un revenu de ſeize mille écus, qu'il eut l'habileté de ſe procurer —. Ne ſoyez pas ſurpris: l'application de ces deux traits hiſtoriques ſe fait d'elle même: il faut que je ſois abſent pour ne pas perdre mon crédit auprès de la Ducheſſe. J'ai réſolu de prendre à la lettre les civilités ironiques que cette Dame me fait, & quand j'aurai l'honneur de lui faire ma cour, j'exigerai qu'elle accompliſſe à la rigueur ce qu'elle ſemble me promettre. Au-reſte, avec tout ſon eſprit, elle s'eſt étrangement abuſée, en croyant ſe dérober à l'envie

[a] Un échantillon de ce genre, intitulé *Directions aux Serviteurs en general*, a été publié depuis ſa mort.

l'envie, en ſe reléguant dans un ſéjour où l'envie la pourſuit plus qu'elle n'a jamais fait même à la Cour. *Non eam civitas non Regia domus in exilium miſerunt, ſed illa utrasque.* C'eſt ainſi que Cicéron a dit, ou auroit dû dire.

On aſſure que le *Craftſman* a témoigné dans une de ſes Feuilles volantes qu'il étoit mécontent de ceux qui ont publié la derniére Edition de la *Dunciae*; & l'on m'a demandé ſi Mr. Pope & vous étiez auſſi bons amis qu'autrefois de la perſonne nouvellement disgraciée? C'eſt ce que j'ignore, mais je ſuppoſe qu'il y a dans tout ceci quelque malentendu. Pour ce qui eſt du talent d'écrire, je vous regarde comme étant à cet égard dans la plus belle ſaiſon de la vie, c'eſt-à-dire, dans le tems que l'invention & le jugement agiſſent de concert. Par rapport aux plans, ils ſont purement accidentels, les uns paroiſſant ſtériles, & devenant d'une fécondité admirable à-meſure qu'on les remplit, au-lieu que d'autres ne fourniſſent rien, après avoir paru promettre les plus belles choſes du monde. Ce que vous dites eſt très vrai, que chaque Auteur doit s'ouvrir ſa route à lui-méme, quoiqu'il puiſſe arriver quelquefois qu'un Ami nons en ouvre une, qui réponde exactement à notre tour d'eſprit. Mais hélas! tout cela n'a plus lieu à mon egard: mon eſprit d'invention & mon juge-

jugement ſont toujours aux priſes enſemble, ne ſe ſéparant que quand ni l'un ni l'autre n'en peuvent plus; & les plus grandes bagatelles que j'aye jamais écrites, ſont de graves Diſſertations Philoſophiques, en comparaiſon de mes Compoſitions d'a-préſent; comme (pour employer une phraſe moderne) on le verra quelque jour (*a*).

[*a*] Cette prédiction, faite par maniére de plaiſanterie, a été, après ſa mort, & fort à ſon deshonneur, accomplie à la lettre.

LET-

LETTRE LV.

10. Sept. 1731.

J'Ignore ſi vous avez fait votre tournée à cheval : en cas qu'oui, j'en ſerai bien aiſe. rien ne pouvant contribuer davantage à votre ſanté. Je ſuis au fait de votre maniére de voyager. Une chemiſe blanche avec deux cravates, & autant de mouchoirs, compoſent votre équipage : & pour ce qui eſt d'un bonnet de nuit, il paroît clairement par l'Iliade, qu'Agamemnon n'en avoit pas.

Je me ſuis amuſé depuis quelques mois à compoſer une Piéce de plus de cinq cens vers ſur un ſujet ſingulier, puiſqu'il y eſt queſtion de ce que mes Amis & mes Ennemis diront de moi après ma mort. (a) J'y mettrai bientôt la derniére main ; car j'en efface deux vers chaque ſemaine, j'en ajoûte deux, & j'en corrige huit. Je vous introduis, vous & mes autres Amis, auſſi-bien que mes Ennemis. — C'eſt une choſe tout-à-fait conſolante de voir comment la corruption & la mauvaiſe conduite ſervent à réunir les gens de mérite, & tous ceux qui aiment leur Patrie, ſous quelque dénomination, qu'on les comprenne, les *Whigs* & les *Torys* étant du même avis, dès qu'il leur eſt permis de pen-

[a] Cette Piéce a été rendue publique, & eſt une des meilleures de ſa façon.

penſer librement. Si tous ceux qui penſent de cette maniére, ſont peu affectionés au Gouvernement, j'avoue ingénument que je ſuis du nombre, & je vous félicite d'être mal en Cour: c'eſt obtenir trop cher la faveur que de l'acheter au prix de la vérité & de la vertu —. Mais il faut que je vous quitte, pour remercier très-humblement le Duc de l'honneur qu'il a bien voulu me faire.

Mylord,

J'aurois juré que ma fierté étoit un préſervatif capable de me garantir de tout ſentiment de vanité; mais je me ſerois ſurement rendu coupable de parjure, ſi javois pu prévoir le procédé que la Ducheſſe a tenu à mon égard depuis quelques mois, & celui de votre Grandeur. Peu content même de violer les loix de la modeſtie, j'aurois montré à tout le monde les Lettres que j'ai reçues ſous le ſçeau du plus profond ſecret, pour peu que j'euſſe rencontré quelqu'un diſpoſé à croire, qu'un pauvre inconnu, relegué dans un coin de la Terre, pût être invité par d'auſſi grands perſonnages, dont il n'eſt connu que par ce qu'un Ami prévenu en ſa faveur a trouvé bon d'en dire. J'avouerai pourtant à Votre Grandeur, que j'ai attendu ſon conſentement avant d'accepter l'invitation. Ce n'eſt pas que j'igno-

j'ignoraſſe que Madame la Ducheſſe, depuis votre Union avec elle, a rendu de jour en jour plus victorieuſes les armes avec lesquelles elle vous a ſubjugué d'abord, & dont vous reſpecterez davantage le pouvoir, à meſure que vous deviendrez plus ſage & plus courageux. Ainſi je ſuis ſûr de mon fait, & ce n'eſt que pour montrer mon ſavoir-vivre, que j'ai inſéré la clauſe dont vons avez pris avantage contre moi. Mais comme je n'ai pu me diſpenſer d'informer Votre Grandeur que le ſecret de la Ducheſſe dans ſon gouvernement politique eſt de réduire votré volonté & la ſienne à une ſeule & même volonté ; auſſi me crois-je obligé, conformément aux uſages établis dans le monde, de vous remercier très-humblement de la grace que vous m'avez faite de m'inviter. J'accepte cette grace avec reconnoiſſance, & ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

MADAME,

J'ai conſulté tous les Savans de ma connoiſſance qui s'entendent le mieux en Sciences Occultes, & ai paſſé moi-même onze nuits à étudier les deux lignes hiéroglyphiques que votre main a tracées au bas de la derniére Lettre qui m'eſt venue d'Aimsbury, mais inutilement. On ma aſſuré ſeulement que

le

le langage étoit Cophte, & qu'en ſtile Poëtique étoit exprimée une Invitation d'une Dame du plus haut rang à un étrange homme qu'elle n'a jamais vu. Cette explication redouble la reconnoiſſance avec laquelle je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE LVI.

Mr. GAY
AU Dr. SWIFT.

VOus vous êtes plaint autrefois que Mr. Pope & moi nous emparions de la converſation : il ne tient qu'à vous de nous rendre à-préſent le change, & d'écrire ſeul plus que nous deux enſemble. Si vous ne m'envoyez pas quelque Lettre de tems en tems, on s'imaginera à la Poſte que je ſuis un membre inutile dans la Société, car-je n'ai d'autre correſpondant que vous. A quelque diſtance que vous vous teniez de nous, vous ne ſerez jamais oublié par ceux qui vous ont connu : ainſi je vous prie de me marquer à votre tour que je ne ſuis pas entiérement effacé de votre ſouvenir. Rien ne peut altérer mon attachement pour vous : je ne cherche point de nouvelle connoiſſance, & n'aſpire pas à la faveur : je ne dépenſe rien en fiacres ni 1. Déc. 1731.

en chaiſes à porteur, pour aller plus ſolemnellement rendre mes hommages aux Grands ; & comme je n'ai pas beſoin du ſecours de tels ou tels que j'ai fréquentés autrefois, je ne veux pas paroître non plus briguer de la dépendance.

Par rapport à mes études, je vous dirai que je n'ai pas été entiérement oiſif, quoique je n'aye mis la derniére main à rien. Ce que j'ai fait eſt dans le goût de ces Fables que j'ai déjà publiées. Tout l'argent que je gagne eſt celui que j'épargne, de ſorte qu'avec le tems je pourrai bien devenir avare. Ceux qui donnent dans l'avarice, ont toujours quelque bonne raiſon à alléguer : le motif de la mienne eſt *l'indépendance*. La Ducheſſe, qui ſe fait un plaiſir de révoquer en doute toutes mes perfections, n'a garde de convenir que je ſuis un ſage économe ; mais j'oſe dire que je donne dans l'épargne ſordide, quoique S—k l'emporte à cet égard ſur moi.

Mr. Lewis m'a chargé de vous dire qu'il avoit cinq livres ſterling à vous : il ſuppoſe apparemment que vous l'avez oublié, ſa théſe étant qu'un homme qui fait des vers, ne ſauroit avoir une idée juſte de ſes propres affaires. En apprenant que votre procès étoit terminé à votre avantage, je m'imaginois que tout étoit fait ; mais Mr. Pope m'apprend qu'il y a encore une porte ouverte à la chicane. Votre ſituation ce-

cependant n'eſt pas auſſi fâcheuſe que celle du Capitaine Gulliver, qui fut ruiné par une Sentence, qui déboutoit ſa Partie adverſe de ſes prétenſions, & la condamnoit aux dépens. Le pauvre Duc de Disney eſt mort, & a partagé ce qu'il avoit entre ſes Amis: Mylord Bolingbroke, Mr. Pelham, le fils cadet du Chevalier Wyndham, Mr. Hill, & le fils de Mylord Maſſam, ont eu chacun cinq-cens Piéces.

Tous ceux avec qui je converſe, me témoignent qu'ils vous veulent du bien; ils ſavent qu'ils me font plaiſir en me parlant de vous; cependant je ſuis perſuadé, que la principale cauſe qui leur fait tenir ce langage, eſt un principe d'eſtime & d'amitié pour vous. Donnez-moi, de tems en tems, des preuves que vous vous ſouvenez de moi (la ſeule reſſource contre la diſtance qui ſépare des Amis éloignés.)

P. S. La Lettre de Mr. Gay eſt bonne, & la mienne ne vaudra abſolument rien; ce que vous y trouverez de plus mauvais eſt cela même, qui me ſervira d'excuſe, je veux dire, que j'ai un mal de tête affreux depuis trois jours. Je ne ſuis jamais malade que je ne ſonge à vos indiſpoſitions, & que je ne ſente avec douleur que ce malheur mutuel nous empêche d'être enſemble: quoiqu'en fait d'incommodités je différe de vous à un égard; car toutes les fois

que vous ſouffrez, vous évitez vos Amis, au-lieu que je les cherche ; votre procédé eſt plus généreux, au-lieu que le mien eſt plus tendre. Mylady — a été charmée de votre Lettre ; car je l'avois préparée à n'attendre aucune réponſe de votre part que dans un an. Peut-être le contentement qu'elle témoigne vous eſt-il ſuſpect, venant de la part d'une Dame de Cour ; mais je vous aſſûre que c'eſt une Femme tout-à-fait extraordinaire.

Vous verrez bientôt un Ouvrage de Mylord B ——, & où j'ai auſſi quelque part. Pleins d'un juſte mépris pour notre Siécle, nous ne nous propoſons que d'obtenir l'approbation de la Poſtérité ; car nous préférons la Philoſophie à la Politique. J'e ſuis bien aiſe que vous ayez pris la réſolution de regarder deſormais d'un œil indifférent les vils intérêts des Partis, & même des Pays (car les Pays ne ſont que des Partis plus nombreux) *Quid verum atque decens, curare, & rogare, noſtrum ſit.* L'idée de votre petit Poëme me plaît fort : je voudrois qu'il fût déjà achevé. (*a*) Je regarde comme un avantage pour moi toutes les fois que nos noms ſe trouvent réunis enſemble : le Dr. Arbuthnot auroit bien le même coup d'œil : mais rien à-préſent n'eſt capable de charmer ſa douleur

(*a*) Ce Poëme a pour ſujet ſa propre mort, & eſt la paraphraſe d'une Maxime de la Rochefoucault.

leur ; car à en juger par les nouvelles que j'ai reçues ce matin, ſon fils, qu'il aime plus que lui-même, ſe meurt actuellement.

La Piéce que vous me demandez, eſt peu de choſe ; le ſeul mérite qu'elle a, eſt de repréſenter aſſez au naturel l'indigne langage que des Gens de condition ont tenu les uns à l'égard des autres : ſurement ils en font trop pour le Peuple, en ſacrifiant leur caractére moral, leurs familles, &c. au divertiſſement de cette canaille de Lecteurs. Je ſuis de votre avis, qu'il ne faut pas ſe mettre trop en peine de l'admiration de la Multitude, dont je vous déclare que je ne me ſoucie pas, même en qualité d'Auteur. Quand vous verrez l'Ouvrage auquel je travaille actuellement, vous ſerez convaincu que je n'ai voulu plaîre qu'à un fort petit nombre, & que ſi la choſe étoit en mon pouvoir, j'engagerois le Genre-Humain à admirer moins, & à raiſonner davantage. (*a*) Je m'étudie à me conſerver du mieux qu'il m'eſt poſſible, & à faire que mon ame & mon corps ſoient un peu contens, & en bonne intelligence. Les infirmités ne m'ont pas encore entiérement fait perdre courage, & vous apprendrez avec plaiſir qu'el-

(*a*) Le Poëme dont il veut parler, eſt l'*Eſſai ſur l'Homme*. Mais ſon vœu n'a point été exaucé. En dépit de lui, ſes Lecteurs *admirent* ſon Ouvrage, & n'entendent pas ſes *raiſonnemens*.

les ne ſont pas augmentées, quoiqu'elles ne ſoient pas diminuées non plus. Quand je ſuis malade, je me couche ; quand je ſuis mieux, je me léve : je ſuis accoutumé à avoir mal à la tête, &c. ſi des douleurs plus violentes ſurviennent (comme celles que mon dernier rhumatiſme m'a cauſées) mes Domeſtiques me couvrent d'emplâtres, ou mon Chirurgien me ſcarifie, & je le ſouffre, parce qu'il le faut. C'eſt un malheur attaché à ma nature, & dont j'aurois tort de me prendre à la Fortune. Je me porte à-préſent auſſi bien que quand vous étiez ici. Je ſouhaitte que vous ne vous portiez pas plus mal. Plût à Dieu que je paſſaſſe ma vie auprès de vous, & telle qu'elle eſt, je ne ſongerois pas à m'en plaindre. — Tous ceux dont vous faites mention, ſe ſouviennent de vous, & voudroient vous voir ici.

LETTRE LVII.

LE Dr. SWIFT
A Mr. GAY.

JE ſuis actuellement auſſi paralytique que vous l'étiez en m'écrivant votre Lettre, & ne me trouve pas en état de faire un pas vers Aimsbury ; or un faux pas corporel eſt plus mauvais que mille faux pas politiques, & j'en appelle à cet égard au témoignage, ſi ſuſpect en d'autres occaſions, des Cours & des Miniſtres d'Etat, qui vont toujours le même train, parce qu'ils ne ſentent jamais de douleur. Vous vous moquez de moi en me parlant d'aller à cheval, & de me promener ; car il me ſeroit auſſi facile de voler que de faire l'un ou l'autre de ces exercices. Le plus grand de mes malheurs préſens eſt, que je ne puis ni manger, ni boire, ni digérer, faute d'exercice ; &, ce qui met le comble à mes maux, eſt que ceux qui ne haïſſent pas mon vin, peuvent compter ſurement de me trouver au logis. Dublin, 4 May 1732.

Je vois par tout le contenu de votre Lettre, que vous êtes dans le goût d'une vie errante plus que jamais, préciſément l'oppoſé de Mr. Pope, qui de tout tems a aimé à reſter chez lui. J'étois

ſur le point de vous ſouhaiter quelque endroit que vous puiſſiez appeller vôtre, mais j'avoue que je ne vous connois pas aſſez pour former quelque ſyſtême de vie, qui fût ſurement à votre gré. Vous voulez perſuader la Ducheſſe de ſe promener à cheval & à pied, & depuis vingt ans que je vous connois, je ſais que vous avez toujours joint un violent déſir de changer continuellement de lieu, a une pareſſe enracinée. C'eſt un mouvement trop violent pour vous, que d'aller en caroſſe à ſix chevaux: encore faut-il que vous y ayez la compagnie qui convient le mieux à votre goût, & peu s'en faut que vous n'exigiez que cette voiture traverſe la moyenne région de l'air pour vous épargner des ſecouſſes. Vous haïſſez mortellement d'écrire, uniquement parce que c'eſt la choſe à laquelle vous devriez vous attacher principalement; tant pour ſoutenir votre réputation dans le monde, que pour vous mettre un peu plus à votre aiſe. Vous êtes compâtiſſant pour tout excepté pour l'argent, votre meilleur Ami, que vous traitez impitoyablement. Comptez que j'aurai des gens à mes gages pour m'informer de tous vos mouvemens. Avez-vous encore des diſtractions, & êtes-vous entiérement mort à la bagatelle? Pouvez-vous compoſer à Aimsbury des Piéces capables de divertir la famille & les

les Gentis-hommes campagnards du voiſinage cinq milles à la ronde ? pouvez-vous faire rire les Laquais qui ſervent à table ? les Femmes de la Ducheſſe admirent-elles votre eſprit ? Jouez-vous quelquefois au Trictrac avec le Vicaire de la Paroiſſe ? les Fermiers ſont-ils bien convaincus que vous ſavez diſtinguer le ſégle de l'avoine, & un chêne d'un pommier ſauvage ? Je connois à cet égard toute l'étendue de votre habileté, & que, rélativement à la campagne, prendre à la ligne des rougets ou des goujons, eſt tout ce que vous ſavez faire.

J'aime à vous rendre de bons offices par rapport à vos Amis : ainſi je vous prie de montrer cette Lettre à la Ducheſſe, afin d'augmenter l'idée avantageuſe qu'elle a de vos talens, & de lui faire comprendre de quelle utilité vous êtes dans ſa maiſon. Je ne manquerai pas de lui écrire dès qu'elle ſera à Aimsbury. Hier au ſoir j'ai rendu les derniers honneurs au Pére du fameux Général Meredyth : il eſt mort à l'âge de quatre-vingts-ſeize ans, de ſorte que Madame Pope a encore ſept ans à vivre. Je vous prie de me dire ſi Mr. Pope ſe porte mieux qu'il ne faiſoit dans le tems que j'ai été en Angleterre. Marquez-moi auſſi comment vous vous portez, & combien de vin vous buvez par jour ? Ma portion en compagnie eſt une pinte

à midi, & une demi-pinte le soir; mais je dine souvent chez moi comme un hermite, & alors je bois peu de vin, ou point du tout. Je différe cependant de vous; car j'aime la Société, pourvu qu'elle soit à mon gré, c'est-à-dire, pourvu que ceux qui la composent soient de moyenne intelligence, & de moyenne condition.

Adieu.

LETTRE LVIII.

Dublin, 10. Juillet 1732.

LA date de votre Lettre, que j'ai reçue de Mr. Ryves, me prouve qu'il doit avoir été longtems en chemin. Je suis charmé que vous vous soyez enfin déterminé pour quelque chose. Il n'y a aucun genre de Poësie dont je fasse autant de cas que des Fables, ni aucun qui me paroisse aussi difficile. J'ai admiré à cet égard le bonheur que vous avez eu d'atteindre dans ce genre un point de perfection auquel il ne m'a jamais été possible de parvenir. Je suivois pourtant le conseil que vous m'avez donné; d'abord je m'attachois à trouver quelque trait de Morale, que je travestissois ensuite en fable; mais il ne m'est jamais arrivé d'être content de mon travail. Je me souviens d'une de mes Fables, dont le sujet étoit

étoit les Poſtes auxquels d'indignes Sujets parviennent après une longue guerre. J'y ſuppoſois que le Lion, ayant perdu en différentes batailles tous ſes plus vaillans animaux, ſe vit obligé enfin de faire le Sergent Cochon Brigadier, & le Caporal Ane Colonel, &c. Je ſuis de votre avis, qu'il n'eſt pas mauvais de gagner quelque choſe par le Théatre : quand cette eſpéce de recolte réuſſit, c'eſt la meilleure qu'un Poëte puiſſe faire en Angleterre : mais, de grace, imaginez quelque choſe de nouveau, & totalement différent de ce que vous avez donné juſqu'ici. L'humeur des Comédiens, qui dédaignent à-préſent les nouvelles Piéces, & votre ſituation actuelle à la Cour, ſont des obſtacles à ſurmonter : mais peut-être que le premier de ces obſtacles n'a plus lieu depuis que je vous ai quitté.

J'avois deſſein de paſſer un mois à Aimsbury, & d'aller de-là à Twickenham, puis à Dawley, ou à Riskins, mais pas à Londres où je ne ſais bonnement où loger ; mais je ne ſuis pas encore en ſituation à entreprendre aucune de ces courſes. Je ſerois charmé de vous voir, vers le tems que vous commencerez à devenir vieux, aſſez riche pour avoir deux ou trois domeſtiques, & une jolie maiſon. Il eſt triſte de devoir ſe paſſer de ces *ſubſidia ſenectuti*, quand on n'a plus le même talent

de plaîre, & que les autres ſe mettent fort peu en peine s'ils nous plaîſent ou non. J'ai une grande maiſon, & cependant je puis à peine avoir quelqu'un qui me vienne tenir compagnie, à-moins que je ne l'y engage par une bouteille de vin : ſi bien que je dine preſque toujours ſeul, & que j'ai lieu d'être fort reconnoiſſant, quand un Ami veut bien paſſer la ſoirée avec moi. J'ai actuellement le reſte de ma pinte devant moi; auſſi bois-je à votre ſanté, & de bon cœur. Votre colique eſt l'effet de votre intempérance, en prenant ce mot dans un ſens philoſophique ; vous mangez ſans attention, & ſi vous buvez moins que moi, vous buvez trop peu. Au-reſte votre manque d'attention eſt impardonnable; ce défaut ayant ſa ſource dans ce nombre infini de projets, que les eſpérances & les craintes de Cour forment dans votre ame.

Adieu.

LETTRE LIX.

JE vous dirai au ſujet de votre adminiſtration de mon bien, que c'eſt une choſe monſtrueuſe, que la *Compagnie du Sud* paye la moitié de ſes dettes d'un ſeul coup. J'aurai ſoin de retirer l'argent quand vous m'en aurez indiqué le moyen ; car j'en ai beſoin ici, la miſére qui déſole ce Royaume, ayant dérangé mes affaires, & mis le déſordre dans mes finances plus que jamais : deſorte que je me verrai obligé de ſupplier Madame la Ducheſſe de me prêter trois ou quatre mille Piéces pour ſoutenir ma dignité. Mes cent livres ſterling ſeront employées à me procurer ſix bariques de vin, ce qui eſt ma proviſion annuelle ; *proviſæ frugis in annum copia.* Horace n'en demandoit pas davantage, pourvu que par le mot de *frugis* on entende du vin. Dublin, 12. Août 1732.

Savez-vous que le Dr. D-g a épouſé une femme qui lui donne ſeize cens Piéces par an ? pour moi, qui ſuis ſon Gouverneur, je ne puis pas en prendre moins de deux mille : informez-vous, je vous prie, s'il n'y a point quelque parti pareil dans votre voiſinage. Voyez ce que c'eſt que d'écrire des Livres de dévotion ! J'envie votre condition plus que celle d'aucun homme en Angleterre : car il ne vous manque que trois

mille Piéces pour vivre dans l'abondance quand vos Amis ſeront las de vous. Pour vous garantir de ce dernier malheur à Aimsbury, il faut que vous appreniez à commander & à faire le mutin, à trouver les mêts mal apprêtés & la boiſſon déteſtable, & à gronder les domeſtiques : j'ai encore quelques autres leçons à vous donner que j'ai pratiquées moi-même avec ſuccès. Je crois m'être informé autrefois de vous ſi le Vicaire d'Aimsbury jouoit au Trictrac? Ayez la bonté de le lui demander, & faites-lui mes complimens.

LETTRE LX.

J'Attends ordinairement ſix ſemaines à écrire à mes Amis quand je leur dois une réponſe, afin de les diſtraire le plus tard qu'il eſt poſſible de quelque occupation meilleure ou plus agréable. Je penſe vous avoir raconté, qu'un Homme du premier rang me diſoit un jour n'avoir jamais reçu une bonne Lettre d'Irlande, phénoméne dont il y a moyen de rendre raiſon, ſans mettre nos entendemens en compromis. Car il n'y a perſonne au monde hors de ce Pays qui ſe ſoucie de ce qui s'y paſſe, à-moins qu'il n'y ait des Terres ou quelque Charge lucrative. —— J'ignore ſi vous ou moi avons jamais offenſé le préſent Miniſtére, & bien moins encore la Cour; & cependant je ſuis dix fois moins en grace que vous. On n'ouvre point vos Lettres, par exemple; ce qui, en général, eſt une miſérable politique: car où eſt l'homme de ſens qui voudroit confier des ſecrets à la Poſte, quand même il en auroit: outre que le paſſé marque ſi clairement ce qu'on doit attendre de l'avenir, qu'il n'y a point de ſecrets dans le cabinet, n'y dans l'ame des Miniſtres eux-mêmes. Je n'aurois pas même la moindre crainte, quand je recevrois une Lettre pleine de trahiſon, ne pouvant

Dublin, 3. Octob. 1731.

vant empêcher les gens d'écrire ce qu'ils veulent & de me l'envoyer. J'approuve votre plan pour devenir un peu plus riche ; mais vous trouverez la chose plus difficile que vous n'avez cru, si vous considérez quels Ecrivains sont employés & encouragés dans ce tems-ci ; car vous m'avouerez que ce n'étoit pas sans raison que ce mauvais Peintre, qui avoit peint un Coq, se faisoit une régle de chasser tous les Coqs, toutes les Poules, & jusqu'aux Poussins, de peur que ceux qui passoient devant sa boutique, ne fissent quelque comparaison entre les productions de son Art, & celles de la Nature. Je vous dirai en réponse à l'article de votre Lettre, où vous témoignez souhaitter que je vienne passer le reste de mes jours en Angleterre, que vous aurez sans doute entendu parler de la proposition que deux de mes Amis m'ont faite touchant un échange en Berkshire ; mais outre la difficulté qu'il y avoit d'ajuster certains articles, la chose a manqué encore par d'autres raisons. Je suis assez avancé en âge pour aimer l'aise & l'indépendance. Aussi le dernier des argumens que j'ai allégués à mes Amis, en rejettant leur proposition, a-t-il été, *Que j'aimois mieux être libre parmi des Esclaves, qu'Esclave parmi des Hommes libres.*

LET-

LETTRE LXI.

A Mr. POPE.

QUelles que puiſſent être les forces de l'habitude, je doute qu'elles ſoient en état de nous réconcilier avec des maladies accompagnées de douleur. L'abbattement produit ſur moi un malheureux effet. La ſolitude a moins de charmes pour moi, & d'un autre côté, j'ai plus de peine à ſupporter la compagnie que je ne faiſois dans le tems que je pouvois plus aiſément m'en paſſer. Dublin, 12. Juin 1732.

Pour ce qui eſt de vous envoyer quelque choſe que j'ai compoſé depuis notre derniére ſéparation (en vers ou en proſe) je puis dire ſeulement que j'ai ordonné par mon Teſtament, que tous mes Papiers, de quelque genre qu'ils puiſſent être, vous ſeront remis après ma mort, pour en diſpoſer à votre gré. J'ai commencé différentes Piéces, que j'ai enſuite laiſſées-là ſans ſonger à les finir, préciſément comme les pécheurs qui renvoyent éternellement la tâche de leur repentance : car je me ſens de jour en jour plus de répugnance à écrire, ce qui eſt fort naturel, &, quand je prends une plume, je dis mille fois en moi-même, *non eſt tanti*. Les Piéces que j'ai faites il y a quatre ou cinq

cinq ans, & que vous ſouhaittez avec empreſſement d'avoir, ne contiennent que des badinages de cotterie, ou quelques traits d'indignation, que nous dictent nos griefs publics, & qui auroient bien de la peine à plaire hors de ce Royaume. Il y a trois ans que je m'aſſociai avec quelques Amis, pour écrire une Feuille volante hebdomadaire, intitulée *Le Gazetier*. Il n'en a paru qu'un ſeul volume, qui a été réimprimé à Londres, & que vous devez avoir vu. Le Dr. Sheridan & moi avons ſeuls travaillé à cet Ouvrage. Si nous avions eu quelque Jeune-homme d'eſprit, qui eût voulu ſe charger du ſoin de publier tout ce qu'on auroit pu lui envoyer, nous n'en ſerions pas reſtés-là ſitôt. Mais l'Imprimeur ne pouvoit pas fournir un ſou au Jeune-homme en queſtion, n'ayant lui-même que deux liards de chaque Feuille volante. Pour répondre à vos queſtions, je vous dirai que, dans le volume que vous avez vu, les N°. 1, 3, 5, 7, 9. ſont de moi. Les vers du 8. & du 10. ſont auſſi de ma façon : le 15. eſt une Piéce qui avoit déjà été imprimée avec la Préface du Dr. Sh —, & que je donnai uniquement faute de quelque choſe de meilleur ; j'en dis autant du 19. qui ne contient que des faits rélatifs aux miſéres d'Irlande. Par rapport aux autres petits Ouvrages, que j'ai faits depuis que je vous ai quitté,

té, les principaux ſont, en proſe un Tableau de l'Etat de l'Irlande ; un Projet pour manger les Enfans Irlandois ; & une Apologie de Mylord Carteret ; en vers une Piéce contre le Dr. D— & Mylord Carteret ; une Lettre au Dr. D— ſur les Satyres qui ont été compoſées contre lui ; la Barraque (copie dérobée) le Journal des Dames (copie dérobée) la Comédie des Damnés (copie dérobée) toutes ces Piéces ont été imprimées à Londres. (J'oublioís de vous dire, que le Conte du Chevalier Ralph nous a été envoyé d'Angleterre.) Outre ces Productions, il y en a encore cinq ou ſix en vers, qui nous ſont venues du Nord, & dont deux ou trois tout au plus ſont paſſables. Telles qu'elles ſont je vous les montrerai, ſi je vis aſſez longtems pour vous voir ici ou là-bas. J'avois encore oublié de vous dire, que je n'ai pas mis un mot du mien dans le Projet de payer les dettes de la Nation par le moyen d'une taxe miſe ſur les Vices. L'Auteur de cette Piéce eſt un jeune Eccléſiaſtique, qui a emprunté cette idée d'un endroit de Gulliver. Ce Jeune-homme a des talens & du génie, & un Livre de ſes Poëſies vient de paroître à Londres ; le Dr. D— eſt un de ſes protecteurs ; il eſt marié, a des enfans, & vit décemment d'un revenu annuel d'environ cent Piéces. Sa plus haute ambition conſiſte à raſ-

raſſembler par ſes épargnes de quoi pouvoir ſe rendre à l'endroit où vous êtes, & jouir durant une demi-heure de votre conſervation ; après quoi il s'en retournera chez lui très-ſatisfait, & diſpoſé à mourir en paix en ſon tems.

Ma Fontaine Poëtique eſt entiérement tarie, & j'ai preſque autant de peine à trouver une rime qu'à attraper une guinée. La proſe même me coûte plus de peine que je ne puis dire. Il me reſte à mettre la derniére main à un Ouvrage que j'ai commencé il y a vingt & huit ans : vous n'en ſaurez le titre, (*a*) que quand il ſera imprimé. J'en ai encore entre les mains un autre de même date, qui demandera plus de tems pour être perfectionné, & qui avec tout cela ſera plus mauvais que l'autre. On m'a dit que Mr. — promet d'être moins pareſſeux pour raccommoder ſes finances. Mais les Dames qui vivent de leur beauté, & les Hommes qui ſubſiſtent de leur eſprit, ont rarement aſſez de prévoyance pour conſidérer que l'eſprit & la beauté paſſeront avec les années, & qu'il n'y a pas moyen de prendre à crédit ſur ce qui n'eſt plus. Je ſuis extrêmement touché d'apprendre, que Mylady Bolingbroke ſe trouve de nouveau indiſpoſée. Pour ce qui eſt de Madame Pope, je ſuis charmé de ſavoir qu'elle ne ſouffre aucune douleur, & qu'elle baiſe

(*a*) Polite Converſation.

baiſſe peu à peu, ſans être incommode à elle-même, ou à ſes Amis. C'eſt vous ſeul, que je plains, de voir mourir journellement, & depuis ſi longtems, la perſonne que vous aimez le plus au monde.

LETTRE LXII.

(a) Mr. POPE AU Dr. SWIFT.

IL n'eſt pas queſtion à-préſent de me plaindre de ce que vous n'avez fait aucune réponſe à mes deux Lettres. Je n'ai pas la force de penſer à moi-même, dans le tems que les liens les plus tendres & les plus durables viennent de ſe rompre tout-à-coup par la mort inattendue du pauvre Gay. Une fiévre chaude l'a emporté en trois jours. C'eſt hier au ſoir à neuf heures qu'il a rendu l'eſprit. Peu d'heures auparavant, quoique ſouffrant de mortelles douleurs dans les inteſtins, il demanda de vos nouvelles. Ses effets ſont entre les mains du Duc & de la Ducheſſe de Queensbury. Ses deux Sœurs, veuves l'une & l'autre, 5. Déc. 1732.

(a) „ Sur la mort de mon cher Ami Gay : Reçue le 18. de Décembre, mais point lue avant „ le 20, par un ſentiment intérieur de crainte, qui „ m'annonçoit quelque malheur." Ces mots ſont écrits ſur le dehors de la Lettre de la propre main du Dr. Swift.

tre, ſeront apparemment ſes héritiéres; cependant il pourroit avoir autrement diſpoſé de ſon bien par Teſtament — Bon Dieu ! qu'il faut mourir de fois, avant de mourir tout de bon ! En chaque Ami nous perdons une partie de nous-mêmes, & la meilleure partie.

Je déſeſpére de vous revoir jamais en Angleterre, celui qui vous engageoit le plus puiſſamment à y venir, n'étant plus. C'étoit l'homme le plus aimable que j'aye jamais connu. Plût à Dieu qu'il l'eût été moins ! Je n'aurois pas tant ſujet de le regreter. Il eſt ſurement heureux à-préſent, ſi, pour l'être, il ſuffit d'avoir été diſtingué par un caractére d'innocence & d'intégrité. Adieu, je ne ſaurois ni ajoûter quelque choſe aux ſentimens que vous éprouvez, ni en rien diminuer. Ecrivez-moi pourtant, & au-plutôt. Aucun homme au monde ne vous a jamais tant aimé, ni ne vous aime actuellement davantage, que

A. POPE.

Le Dr. Arbuthnot, dont la bonté vous eſt connue, ſe recommande à votre ſouvenir. Il a donné à notre Ami mourant tous les ſoins qu'on peut attendre d'un excellent Médecin, & toutes les marques d'affection qu'on a lieu de ſe promettre d'un véritable Ami. Encore une fois écrivez-moi : c'eſt l'uni-

l'unique conſolation dont je ſois ſuſceptible.

Mon Cher Monsieur,

Je ſuis très-fâché que le renouvellement de notre correſpondance ait lieu à une auſſi triſte occaſion. Le pauvre Gay eſt mort d'une inflammation de poitrine, &, ſi je ne me trompe, d'une mortification dans les viſcéres. Au bout de trois jours c'en a été fait. Il a été traité par trois Médecins, dont j'étois un: je ne ſais ce qu'en ont penſé mes Confréres, mais dès le commencement j'ai jugé la maladie mortelle. Depuis deux ans, je n'ai pas reçu une ſeule ligne de votre main; & vous n'avez point fait de réponſe à une Lettre que je vous ai écrite ſur votre ſanté. Portez-vous bien, ſoyez content, & croyez-moi tout à vous, &c.

LETTRE LXIII.

Dublin, 1732--3.

J'Ai reçu votre Lettre, accompagnée d'un mot du Dr. Arbuthnot. Je ne dirai rien touchant la mort de Mr. Gay, ſinon que j'éprouve que l'âge ne m'a point endurci : ma ſenſibilité vient même d'être miſe à une nouvelle épreuve, par la perte que j'ai faite, il y a peu de jours, de deux perſonnes de grand mérite, que j'aimois tendrement, & qui étoient encore à la fleur de l'âge. Je tâcherai de me conſoler de la perte de mes Amis, comme je fais de celle de mon argent ; j'examine mon Livre de comptes, & vois ſi ce qui me reſte ſuffit pour me tirer d'affaire ; mais je me ſuis trouvé également dérangé dans l'un & l'autre cas ; & je ne connois pas d'homme qui ſoit plus en danger que moi de mourir pauvre & ſans Amis. Vous perdez plus à ſa mort que moi, ayant eu l'avantage de le fréquenter : bonheur dont je ne pouvois eſpérer de jouir encore une fois que pendant quelques ſemaines d'Eté. Je ſouhaite que ce ſoit vous auquel ceux de ſes Ecrits, qui n'ont pas encore été imprimés auront été remis, & que par vos ſoins nous aurons bientôt une édition belle & complette du tout. Votre Piéce ſur l'uſage des richeſſes vient de ſortir de la preſſe ici :

ſi

ſi nous étions mieux au fait des choſes & des perſonnes, nous ſerions plus frappés de la fineſſe & de l'agrément de divers paſſages. Que l'Imprimeur ne m'a-t-il averti à tems, je me ſerois fait un plaiſir de lui donner les noms entiers, (au-moins ceux qui me ſont connus) & d'ajoûter quelques remarques, quoiqu'en petit nombre, ma longue abſence m'ayant fait perdre de vue la Scéne où vous êtes, & les Acteurs qui y jouent leur rôle. Vous ne m'avez jamais dit un mot de cet Ouvrage, non plus que de celui que vous avez compoſé ſur le Goût. On aſſure ici, que vous travaillez à quelques autres Piéces de la même ſorte, dans le deſſein de les dédier a d'autres Amis, une (par exemple) a Mylord Bolingbroke, une autre a Mylord Oxford, &c. Le Dr. Delany vous fait bien ſes complimens : il ſe conduit de la maniére du monde la plus noble, ne converſe qu'avec ſes anciens Amis, qu'il régale de bonne amitié, & ſouvent, ſans ſe donner des airs faſtueux, court les rues de jour, à ſon ordinaire, fait bon nombre d'actes de charité & de généroſité, cultive une Campagne à deux milles de la Capitale, & eſt un du petit nombre de ceux de ma connoiſſance, en qui une grande augmentation de richeſſes n'a produit aucun changement. Un autre trait de conformité avec ſon ancien état, c'eſt que ſouvent il eſt peu pécu-

nieux. Nous avons fait l'acquiſition de Mylord Orrery, dont les affaires ſe trouvent dérangées par l'infidélité d'un fripon chargé de l'adminiſtration de ſes biens. C'eſt un homme de mérite, que vous connoîtrez ſurement. Je vous ſuis très-obligé des bontés que vous avez eues pour Mr. P, — & dont je ne demande la continuation qu'auſſi longtems qu'ils s'en rendra digne par ſa modeſtie: vertu que je lui ai toujours connue, mais qu'un Jeune-homme a bien de la peine à conſerver. Quand vous verrez la Ducheſſe de Queensbury, je vous charge de l'aſſurer de mes très-humbles reſpects. Cette Dame me paroît avoir prodigieuſement d'eſprit & de ſens. J'ai ſouvent été honoré de quelques P. S. de ſa facon dans les Lettres de notre Ami Gay. Il me ſeroit impoſſible de vous dire combien j'ai été charmé de ces marques d'attention de ſa part, qui étoient d'autant plus généreuſes, que je ne l'ai jamais vue que dans le tems qu'elle n'avoit que cinq ans; & je n'ai rien tant envié au pauvre Gay, que le bonheur qu'il a eu dêtre ſur un pied de familiarité avec elle. Ne manquez pas, je vous prie, de me donner des nouvelles de votre ſanté. Je n'oſe preſque pas m'informer de celle de Madame Pope, qui continue à languir, & pour qui votre ſenſibilité à ſon égard ne peut être qu'un ſurcroît d'affliction. Cependant

vous

vous me paroiſſez encore plus à plaindre qu'elle ; car vous ne ſauriez prolonger ſes jours, & elle peut abréger les vôtres.

LETTRE LXIV.

VOus avez raiſon de dire qu'en perdant Mr. Gay, nous avons fait une perte irréparable. Je vous envoye l'Inſcription que j'ai compoſée pour ſa Tombe, & que le Duc de Queensbury aura ſoin d'y faire graver à Weſtminster. Pour ce qui eſt de ſes Ecrits, & de ſes Biens, il n'en a diſpoſé, ni par Teſtament, ni d'aucune autre maniére, durant ſa courte maladie, pendant laquelle je lui ai tenu compagnie juſqu'à ſon dernier ſoupir. Le Duc en a agi envers lui avec une affection ſupérieure a celle d'un Frére, & probablement les Sœurs du défunt laiſſeront tous ſes Papiers à la diſpoſition de ce Seigneur, qui en fera le même uſage que j'en aurois fait : il a tâché de tirer de la Comédie (que notre pauvre Ami avoit donnée au Théatre la ſemaine qui précéda ſa mort) le parti le plus avantageux pour ſes Parens ; & ſe propoſe d'en faire autant par rapport à quelques Fables auxquelles l'Auteur n'avoit pas encore mis la derniére main. Févr. 16. 1732 - - 3.

Il n'y a point d'idée dont je ſois plus occupé depuis quelque tems que de celle de notre mortalité, & de l'image de nos Amis, qui ne ſont jamais mieux peints que dans leurs propres Ecrits.

C'eſt moi-même qui vous ai envoyé mon Epitre à Mylord Bathurſt immédiatement avant que de la donner au Public, & outre cela une autre Piéce de ma façon, qui eſt la (*a*) Parodie d'une Satire d'Horace, que j'ai finie en deux matinées. Je n'ai jamais travaillé aucune Piéce autant que la premiére, ni auſſi peu que la ſeconde : cependant mes Amis m'ont forcé de faire imprimer cette dernière, & je ne me ſuis rendu à leurs inſtances qu'en conſidération d'une vingtaine de vers, qui ſe trouvent vers la fin, & que vous remarquerez aiſément.

Je n'ai pas voulu vous inſtruire par Lettre du plan que je me ſuis formé dans l'Ouvrage qui vient de paroître, ayant deſſein de vous donner de bouche quelques lumiéres à cet égard ; mais vous verrez clairement que l'Epitre a Mylord Bathurſt forme une partie de ce plan, & a une étroite liaiſon avec la Parodie dont je viens de parler, pourvu que vous liſiez la premiére celle qui a été publiée en dernier lieu. J'imite ces habiles Marchands qui n'étalent qu'à la fin leurs plus belles étoffes ; ou (pour vous

(*a*) Sat. I. Lib. II.

vous donner une idée plus exacte, quoique trop orgueilleuſe) mes Ouvrages ont quelques traits de reſſemblance avec ceux de la nature, qu'on approuve d'avantage, & qu'on comprend mieux, quand on les enviſage dans le rapport qu'ils ont entre eux, que lorſqu'on les conſidére en eux-mêmes. Par ce moyen il arrive ſouvent que les parties, qui nous frappoient le plus à la premiére vue ſe trouvent dans la ſuite être les moins belles de toutes.

Pour répondre à la queſtion que vous me faites au ſujet de ma Mére, je vous dirai qu'elle vit encore, & que, graces à Dieu, dans le tems qu'elle n'eſt preſque plus ſenſible à rien, elle eſt encore touchée de mon affection; ce qui redouble mes ſoins pour elle, & les facilite. Je ſouhaite ardemment que vous veniez paſſer un Eté ici; je pourrois probablement vous accompagner au retour à-moins que vous n'aimaſſiez mieux faire auparavant un tour en France. Pays infiniment propre à tenter votre curioſité.

Mylord Péterborowgh a penſé mourir, & garde encore la chambre: il parle toujours de vous avec beaucoup d'amitié, & vous a écrit deux Lettres, que vous n'avez point reçues; ce qui l'a déterminé à ne plus prendre l'inutile peine de vous écrire. Je doute d'autant moins que vous n'ayez cette obligation aux Commis de la Poſte, que la même

choſe nous eſt arrivée plus d'une fois, tant à lui qu'à moi. Que ce malheur néanmoins ne vous empêche pas de m'écrire : des gens de bien ne doivent pas craindre qu'on ſache ce qu'ils penſent ; &, quant à moi, je permettrois volontiers aux Commis de la Poſte d'envoyer tout ce que j'écris a Curl, ſi la plûpart des choſes que j'ecris, n'étoient pas trop ſtupides.

Mille aſſurances d'amitié de ma part au Dr. Delany, à l'éloge duquel je ſouſcris de bon cœur. Mylord Orrery eſt un Seigneur vertueux & d'un excellent naturel, que je ſerois charmé de connoître plus particuliérement. J'ai remis votre Lettre en main propre à Mylord B. qui languit après le plaiſir de vous voir. Tous ceux à qui j'ai fait vos complimens, m'ont témoigné être extrêmement ſenſibles à votre ſouvenir. La Ducheſſe, votre bonne Amie, eſt toujours la même, *ſemper eadem.* Je l'ai dépeinte dans une Epître comme poſſédant éminemment cette qualité, qui n'eſt pas tout-à-fait ordinaire à ſon ſexe. Le plus ſévére de mes Critiques, en votre abſence, a décidé que cette Piéce étoit mon chef-d'œuvre, mais je n'oſerois pas la donner telle qu'elle eſt dans un ſiécle auſſi malin que le nôtre, & ſi diſpoſé à interpréter tout en mal.

Par rapport à ma ſanté, elle eſt comme à l'ordinaire. J'ai eu pendant ſept jours quel-

quelque peu de fiévre, mais graces aux ſoins du Dr. Arbuthnot les ſudorifiques m'ont entiérement remis. La Comédie que Mr. Gay a laiſſée, réuſſit très-bien & eſt une autre Piéce originale en ſon genre. Adieu, conſervez votre ſanté, votre vivacité d'eſprit, & ſur-tout conſervez-moi votre amitié.

LETTRE LXV.

VOus avez bien raiſon de dire, que la mort ne doit nous paroître terrible que quand elle nous ſépare de ceux que nous aimons. La perte que j'ai faite de Mr. Gay m'a touché bien plus ſenſiblement, que ſi j'étois obligé moi-même de dire un éternel adieu à mes Amis. J'avois fort ſouhaitté que nous euſſions pu finir nos jours enſemble, tous deux indépendans, oiſifs, & Poëtes ſans malice. Mes vœux n'ont point été exaucés; ce qui ne m'empêche pas de revenir à la charge, & de ſouhaitter avec la même ardeur que vous & moi marchions vers le tombeau à pas auſſi lents qu'il vous plaîra, mais tranquilles & contens. J'ignore ſi cela pourra jamais être, où dans quel païs, & mon ignorance à ce dernier égard eſt égale à celle du Païs que nous habiterons au ſortir du tombeau: il me ſuffit de ſavoir que ce ſera une région telle que l'Auteur de notre être nous

Avril 2. 1733.

nous la deſtine, & que tout ce qui *Eſt*, eſt *Bien*. On a remis entre mes mains une partie des Papiers de notre pauvre Ami, & j'aurai bien ſoin de ſupprimer ce qui pourroit s'y trouver d'indigne de lui. Pour ce qui eſt de l'Epitaphe, je ſuis très-fâché que vous en ayez donné copie : car on ne manquera pas de l'imprimer, & j'y aurois volontiers fait quelques corrections. Si vous vouliez vous charger de ce ſoin, je vous en aurois une extrême obligation. C'eſt-là une des raiſons, entre pluſieurs autres, qui me fait ardemment déſirer votre venue, ayant beſoin de votre ſuffrage pour décider quelles des Piéces de notre Ami doivent être ſupprimées : je vous donnerai le même pouvoir ſur les Piéces de ma façon. Quelques-unes de celles que j'ai compoſées en dernier lieu, ont fait beaucoup de bruit à la Cour & dans la Ville, & ont déplû à différentes perſonnes : malheur que j'aurois pu prévenir en épargnant la Folie & le Vice, ou en trahiſſant la cauſe de la Vérité & de la Vertu. J'aurai ſoin que jamais mes portraits ne choqueront que ceux que je voudrai bien choquer. Vous ſavez que j'ai toujours ſincérement reſpecté la Famille Royale, dans le tems même que je ſatiriſois les Eſpions & les Flatteurs de la Cour. Je n'ai cependant pas le courage d'être un Satyrique comme vous, mais je voudrois être autant philoſo-

loſophe que vous, ou plus. Vous appellez vos Satyres des Libelles; j'aimerois mieux appeller mes Satyres, des Epitres. Vous y trouverez plus de morale que d'eſprit: j'abandonne à mes Antagoniſtes l'avantage d'être ſpirituels (s'ils le peuvent) & je me contenterai de celui d'être utile, & de parler raiſon.

Recevez, je vous prie, mes très-humbles remercimens de l'immortalité que vous m'avez conférée par votre Poëme (*a*). Vous y faites l'éloge de ma *Morale*, & de toutes les louanges que j'ai jamais reçues, c'eſt celle qui me flatte le plus, & que je m'imagine néanmoins mériter mieux qu'aucune autre. Quand votre Recueil paroîtra-t'il, & de quelles Piéces ſera-t'il compoſé? Ce n'eſt que la ſemaine derniére que j'ai fini une autre de mes Epitres, dans l'ordre que je me ſuis propoſé; & cette ſemaine (*exercitandi gratiâ*) j'ai traduit (ou plûtôt parodié) une Epitre d'Horace, dans laquelle je vous introduis me donnant des avis ſur mes dépenſes, mon ménage, &c. Mais je laiſſerai ces Piéces-là, juſqu'à ce vous veniez en corriger les rimes, les fautes contre la Grammaire, & les cacophonies de toute eſpéce. Notre Parlement reſtera aſſemblé juſqu'au milieu de l'Eté, ce qui (à ce que j'eſpére) vous aménera en Eté plutôt que vers la fin de l'Automne; car vous ſavez que nous

(*a*) Le Libelle ironique contre le Dr. Delany.

ne nous accordons guéres ſur l'article des menées politiques, dont vous aimez à vous inſtruire, & que je ſuis charmé d'ignorer. Je ne vois point de Cours, je ne connois point de Courtiſans, je n'adore point de Rois, & je ne complimente point de Reines; de ſorte que je ne cours aucun riſque de me voir à la mode, ni dans la dépendance. Je partage les ſentimens de pitié que vous inſpire le malheur de notre pauvre Dame, que je plaindrois bien d'avantage, ſi elle avoit eu plus de ce qu'on appelle bonheur à la Cour. Venez donc, & nous paſſerons peut-être tous en France avant l'Hiver, & ſerons à-même de comparer enſemble les Libertés des deux Royaumes. Adieu.

LETTRE LXVI.

A Mr. POPE.

SI je réponds à votre Lettre plutôt que vous ne vous y ſeriez attendu, c'eſt qu'on a reçu ici, il y a quelques ſemaines, un Poëme intitulé, *La Vie & le Caractére du Dr. S. par lui-méme.* Le Poëme eſt fondé ſur une maxime de la Rochefoucault, & il eſt dit dans la Dédicace, en autant de termes, que ma maniére d'écrire s'y remarque dans chaque ligne. Je crois vous avoir appris que j'ai compoſé, il y a environ deux ans, cinq cens vers ſur la maxime en queſtion; mais je vous prie d'être perſuadé, & d'informer mes Amis, que dans la Piéce, qui m'eſt fauſſement attribuée, il n'y a pas un vers, ni une partie de vers, ni même une penſée, qui reſſemblent davantage à ma Copie, qu'a l'Enéide de Virgile; car je ne l'ai jamais confiée à qui que ce ſoit. Et quoique je l'aye montrée à la plupart de mes Connoiſſances, & que quelques-unes d'elles (ſur-tout une ou deux Dames) ayent appris pluſieurs vers par cœur, & les ayent répétés aſſez ſouvent, il eſt pourtant arrivé que pas une ſeule ligne de ma façon ne ſe trouve dans l'Ouvrage forgé, quoiqu'il paroiſſe que

Dublin, 1. May 1733.

l'Auteur doit avoir entendu parler de mon Poëme. Cependant cette eſpéce de fineſſe ne m'engagera pas à publier mon Manuſcrit, qui ne doit abſolument paroître que quand moi-même je ne paroîtrai plus. Ainſi je vous prie de détromper mes Amis : j'aurai ſoin de faire imprimer ici un Avertiſſement, qui ſera envoyé en Angleterre, afin que je ſois juſtifié dans l'eſprit de tout le monde, comme je compte de l'être déjà dans le vôtre, pour peu que vous ayez jetté les yeux ſur la Piéce ſuppoſée, qui eſt la plus pauvre choſe du monde. Je paſſe à-préſent à votre Lettre.

Quand j'étois à votre âge, je penſois chaque jour a la mort, mais actuellement j'y penſe à chaque inſtant : n'en ſoyez pas ſurpris : je ſuis bien plus vieux que vous, & outre cela ſujet à des vertiges continuels. Je ne ſaurois dire que je plains le ſort de notre Ami Gay ; mais j'ai pitié de ſes Amis, j'ai pitié de vous, & je n'aurois pas moins pitié de moi-même, ſi j'avois vécu parmi vous autres, à cauſe que je l'aurois vu plus ſouvent que vous n'avez fait ; car vous êtes une eſpéce d'Hermite, malgré tout le bruit que vous faites, en démaſquant des Coquins, qui aimeroient mieux n'être pas connus pour ce qu'ils ſont. J'oſe ajoûter que vous êtes l'homme du monde le plus heureux en Ennemis & en Amis ; & je puis faire ſerment que toute la charité

rité que je puis avoir pour le Genre-Humain, n'égale pas la cinquantiéme partie de la vôtre.

Les Papiers de Mr. Gay m'inquiétent, & vous devriez vous donner plus de ſoins à cet égard. J'aimerois mieux que ſes deux Sœurs fuſſent pendues, que de voir ſes Ouvrages groſſis aux dépens de ſa réputation. Je voudrois que ſes meilleures Piéces fuſſent imprimées à part, que celles qui ne doivent pas être vues fuſſent ſur le champ jettées au feu, & celles qui, ſans lui faire deshonneur, ne ſont pourtant pas dignes de lui, miſes en oubli. Je croyois que l'Epitaphe de votre façon devoit être gravée d'abord, c'eſt ce qui m'a déterminé à en donner une Copie a Mylord Orrery, mais a aucun autre ; & il m'a dit n'en avoir laiſſé prendre que deux Copies, qu'il ſe fera rendre. Pour répondre a la queſtion que vous me faites au ſujet de mon Recueil, je vous dirai, qu'un imprimeur eſt venu me demander la permiſſion d'imprimer mes Ouvrages, en quatre volumes, par Souſcription. Je lui dis que je ne le permettrois pas, & que je ſerois très-fâché qu'ils fuſſent imprimés ici. Il repliqua qu'ils ne pouvoient pas être imprimés à Londres. Je lui repartis qu'ils le pouvoient, ſi ceux à qui appartenoit le Droit de Copie, en étoient contens. Sa réponſe fut „ qu'il „ ſeroit charmé d'obtenir ma permiſſion,

„ mais qu'après tout il n'en avoit pas „ besoin; que son entreprise ne pouvoit „ me faire aucun tort, & qu'il avoit „ par devers lui un bon nombre de Sou- „ scriptions, &c." Depuis qu'il m'a fait cette déclaration, il pousse sa pointe, sans que je songe à m'y opposer, quoique la chose me déplaise fort. Si j'en avois le choix, j'aimerois mieux que l'Edition se fit en Angleterre qu'ici, quoique le tout me soit à peu près indifférent.

Ma vanité est extrêmement flattée de ce que vous avez bien voulu m'accorder une place dans votre *Quæ Virtus*, &c. Cette Lettre (& vous l'aurez sans-doute bien remarqué) est d'un homme foible & maladif, mais qui ne laisse pas de vous aimer de tout son cœur.

LETTRE LXVII.

J'Ai commencé à vous écrire juſqu'à deux ou trois Lettres, ſans que de continuelles diſtractions m'ayent permis d'en acheyer une ſeule. Mes premiers remercimens ſont dus a Mylord Orrery, dont les louanges ſont ſans prix à mes yeux: toutes les autres louanges, données par des Pairs ou par des Poëtes, me paroiſſent également mépriſables: & je ſuis aſſez vieux, & ai aſſez d'expérience dans le monde pour ſavoir que les ſeules louanges de prix ſont celles qu'un Homme vertueux donne à la vertu. J'abandonne mes vers aux Critiques; mais pour ce qui eſt de mes Principes, je n'en reconnois pour Juges que ceux qui me connoiſſent: auſſi j'ai été plus charmé de votre Piéce en vers, que d'aucune autre de ce genre que j'aye jamais reçue. Je ſouhaitterois qu'on imprimât ici le Recueil de vos Ouvrages, que vous me marquez être actuellement ſous preſſe en Irlande. C'eſt avec la derniére ſurpriſe que j'ai reçu de l'Imprimeur la miſérable Piéce intitulée, *La Vie & le Caractére du Docteur* SWIFT, avec une Lettre, où il dit, „Que l'Edi- „teur l'avoit aſſuré, que je ne prendrois „pas en mauvaiſe part la Dédicace qui „m'étoit adreſſée, & que ſans cela il „n'au- May 28. 1733.

„ n'auroit eu garde de l'imprimer". Je ne ſaurois dire qui eſt celui qui ſe donne ſi hardiment les airs de répondre de ma maniére de penſer, qui s'accorde ſi peu avec la ſienne, que quand même l'Ouvrage auroit été bon, j'aurois néanmoins été très-mécontent qu'il m'eût été dédié à votre inſu.

Vous pouvez compter que je ferai tout ce qui eſt en mon pouvoir pour empêcher qu'on n'imprime rien d'indigne de Mr. Gay: mais je crains la partialité de ſes Amis. Votre préſence ſeroit bien néceſſaire ici. Venez, & je vous éclaircirai tous les myſtéres de mon Ouvrage Philoſophique, qui, à ce que j'eſpére, ne vous déplaîra pas.

Les Ecrits de mon Voiſin ont été méthaphyſiques, & vont devenir hiſtoriques. Surement il n'y a que lui dont nous ayons lieu d'attendre une bonne Hiſtoire de ce qui s'eſt paſſé en Europe de notre tems. Cependant il auroit beſoin d'être ſecondé & animé par vous; car l'âge, l'indolence, & le mépris du Monde, ont bien du pouvoir ſur les hommes les plus ſages, & ſont ſouvent cauſe qu'ils ne s'embarraſſent guéres de faire connoître leurs Contemporains à la Poſtérité. La ſanté & le repos ſont des avantages ſi rares, & par cela même de ſi grand prix pour un Vieillard, qu'il doit naturellement aimer à en jouir durant tout le reſte de ſa vie; & c'eſt apparemment

à

à cauſe de cela que tant de Grands-Hommes ſont morts ſans tranſmettre quatre lignes a la Poſtérité.

L'état de votre ſanté me fait une véritable peine : je m'y intéreſſe autant qu'à la mienne propre, & ſouhaitte chaque jour de recevoir l'agréable nouvelle que vous vous portez mieux.

LETTRE LXVIII.

JE vous dois un compliment de condoléance ſur la mort de Madame Pope, dont j'ai été inſtruit par les Nouvelles publiques. Mais j'aime mieux vous féliciter, parce que cet événement, quoique triſte en lui-même, a été accompagné de tous les adouciſſemens dont la perte d'une Mere & d'une Amie eſt ſuſceptible. Elle a quitté la vie dans un âge fort avancé, ſans douleur, & entre les bras du plus tendre des fils: bonheur dont on ne trouve preſque point d'exemples. C'eſt proprement moi qui ſuis le plus à plaindre, & qui le ſuis d'autant plus que je m'étois flatté de tirer quelque avantage de la ſéparation que vous venez d'éprouver. Je comptois qu'aucun lien ne vous retiendroit plus en Angleterre; mais j'ai appris, à mon grand regret, qu'inſenſible aux offres qu'on vous a faites, en cas que vous euſſiez voulu vous établir en Irlande, vous les

Dublin, 8. Juill. 1733.

avez

avez rejettées, en alléguant pour raiſon que vous craigniez qu'on ne vous tuât à force de bonne-chére. J'infére de-là, que vous avez adopté l'idée aſſez généralement répandue, que nous ſommes dans l'abondance, & fort hoſpitaliers. A-la-vérité il ne fait pas cher vivre ici; ce qui eſt le cas de tous les Païs pauvres, où l'on manque d'argent pour payer les denrées. Je ne crois pas qu'il y ait dans toute cette Capitale trois hommes ſans emploi, qui ſoient en état de donner un grand repas par mois. Les trois quarts de ceux qui ont des Charges Eccléſiaſtiques ou Civiles ſont Anglois, & peuvent monter à une douzaine en tout. Ces Meſſieurs régalent, de tems en tems, leurs Amis particuliers, ou quelque Perſonne de diſtinction qui vient faire un tour dans ce Royaume. Toutes mes Connoiſſances m'aſſurent n'être en état de nommer que trois maiſons où elles puiſſent aller prendre un repas ſans façon une fois par an. Le Docteur Delany eſt le ſeul homme que je connoiſſe qui ait un jour de la ſemaine marqué, où il donne à diner à ſept ou huit Amis, qui paſſent enſuite la ſoirée chez lui, mais ſans faire le moindre excès en mangeant ou en buvant. Notre ancien Ami Southern (qui vient de nous quitter (a été invité à diner une ou deux fois par un Juge, par un Evêque, ou par un Commiſſaire de

la

la Douane, mais ne fréquente que quelques Amis particuliers, & principalement le Docteur, qui eſt hoſpitalier & à ſon aiſe. Il eſt bien plus facile de prendre l'air, tant en Hiver qu'en Eté, ici qu'à Londres; car les deux grandes avenues qui ſe trouvent aux deux bouts de la Ville, ſont auſſi fermes & auſſi ſéches en Hiver qu'en Eté. Nous avons ſept ou huit hommes, qui ont du ſens, des lumiéres, & de la gayeté, ſans compter le déſir de vous plaire: & outre cela quelques Dames d'un commerce tout-à-fait aimable. J'ai plus d'une fois fait valoir ces motifs pour vous attirer chez nous. Tout ce que nous avons de Perſonnes de diſtinction ſe feroit un plaiſir de vous combler d'honneurs. Mais quelque envie que j'aye de vous voir, ma ſanté eſt ſi chancelante, que je n'oſerois entreprendre de paſſer la mer. Je hais la Ville de Londres, à cauſe qu'il y fait trop cher vivre pour moi; & quand je pourrois me réſoudre à vivre à la campagne, je ne ſerois pas aſſez riche pour y entretenir trois chevaux, & tous les domeſtiques qui me ſervent ici. Tous les fiacres de cette Ville & des environs ſortent du chemin pour me faire place, & je puis même en dire autant des caroſſes à ſix chevaux. Vous voyez par-là que je tire au-moins quelque avantage de la Pauvreté publique, & que je n'ai pas eu tort de vous écrire un jour

que

que j'aimois mieux être libre parmi des Eſclaves, qu'Eſclave parmi des Gens libres. Je me proméne tranquillement dans les rues, & reçois même quelques bénédictions en chemin faiſant. Je ſuis Lord Maire de cent-vingt Maiſons, Seigneur abſolu de la plus grande Cathédrale du Royaume, & dans la plus profonde paix avec les Princes voiſins, le Lord-Maire de la Ville, & l'Archeveque de Dublin : ce dernier pourtant empiéte quelquefois ſur mes droits, qu'il convoite à peu près comme feu LOUIS XIV. convoitoit autrefois la Lorraine. Sans raillerie, je fais grand cas de tous ces avantages, & ne les donnerois pas pour quelque choſe de bon. Dans un article de votre Lettre rélatif à Mylord B— & à vous-même, vous êtes entiérement d'accord avec moi au ſujet de l'indifférence, de l'amour du repos, du ſoin de la ſanté, &c. qui gagnent inſenſiblement les perſonnes d'âge. Et ſi vous démêlez ces diſpoſitions en Mylord & en vous-même, pouvez-vous croire que j'en ſois exemt avec une ſanté auſſi foible que la mienne ? A votre âge, ou au ſien, je n'aurois pas, à beaucoup près, été auſſi détaché du Monde.

LET-

LETTRE LXIX.

J'Ai ſouhaitté chaque jour de vous écrire, ayant mille choſes à vous communiquer. Cependant ma pareſſe m'a empêché juſqu'ici de prendre la plume; & cette Lettre eſt moins l'effet du déſir de vous entretenir des affaires de la vie, que de l'envie de vous marquer combien j'en ſuis dégoûté. Je vis comme j'ai vécu, je penſe comme j'ai penſé, je vous aime comme je vous ai aimé; mais tout cela ne peut me ſervir de rien: le monde ne vivra, ne penſera, ni n'aimera comme moi. L'idée de mes Amis, ſi agréable en elle même, eſt ſouvent pour moi une ſource de chagrins. Il y a ici des gens que vous aimez, & qui vous aiment: cependant ils ne reçoivent aucune preuve de cette affection de votre part, ni ne vous en donnent aucune de la leur. Il y a un grand abîme entre nous. En conſcience je ferois trois cens lieues pour vous voir, mais je crains la mer. Ma poitrine eſt ſi foible, que pour peu que je fuſſe malade ſur mer, je rendrois l'eſprit: & quand même je pourrois échapper à ce genre de trépas, je ne tiendrois jamais contre vos feſtins, ni contre les exceſſives louanges de vos gens. Je hais d'être farci tant de l'un que de l'autre de ces mets. Que

Sept. 1. 1733.

Que vos Poëtes faméliques digérent le tout, s'il le peuvent ; pour moi je m'en reconnois incapable. J'aime mieux être mal nourri, & blâmé par des Sots, que ſurchargé de mets & de louanges. C'eſt un cruel tour que l'Irlande nous a joué en vous attirant & en vous gardant ; & j'aurois bien de la peine à le lui pardonner, ſi la juſtice qu'elle a rendue a votre mérite ne contribuoit pas à m'adoucir. Vous êtes le ſeul patriote que je connoiſſe, que ſon attachement aux intérêts de ſa Patrie n'a pas rendu odieux. Celui qui a tracé votre caractére, & qui l'a fait imprimer ici, a bien rencontré dans pluſieurs choſes qu'il dit de vous : cependant c'eſt un impertinent animal, de les avoir dites dans des termes entiérement différens de ceux que vous avez vous-même employés auparavant ſur le même ſujet : car ſurement c'eſt faire tort à vos expreſſions, que de les altérer ; & d'habiles gens prétendent qu'il n'eſt guéres poſſible à un homme de dire deux fois la même choſe également bien ; tant la Nature l'emporte ſur l'Art.

Je n'ai rien écrit de toute cette année : & je vous dirai naïvement à cet égard, que ma maniére de penſer a été entiérement changée par la mort de ma Mére. Une habitude contractée durant une longue ſuite d'années, eſt quelque choſe de plus fort que toute la raiſon du monde. J'ai beau me dire à moi-même,

que

que je devrois me trouver plus à mon aise & plus libre ; je suis abbattu, & comme confiné : mon unique amusent est de promener mes regards sur le passé sans former aucun plan pour l'avenir. Je voudrois que vous vous missiez aussi peu en peine que moi des applaudissemens populaires, que vous n'eussiez pas plus de prédilection que moi pour telle ou telle Nation. En ce cas je m'imagine que vous, qui n'avez point peur de la mer, & qui êtes plus fort à soixante ans que je ne l'ai jamais été à vingt, viendrez voir quelques personnes, qui sont (tout au moins) autant que les premiers Chrétiens, un seul cœur & une seule ame. Le tems est venu, après lequel j'ai longtems soupiré, mais que je ne croyois jamais voir, où *tous ceux que j'estime, sont de même sentiment en fait de Politique & de Religion.*

Adieu. Tous ceux que vous aimez, vous saluent. Il s'occupent tous à quelque chose, & il n'y a que le plus sincére de vos Amis qui soit desœuvré.

LET-

LETTRE LXX.

Janv. 6. 1734. JE ne saurois, ni penser a vous, ni vous écrire, sans éprouver cette espéce d'attendrissement, dont nous nous sommes quelquefois entretenus. L'idée que nous sommes séparés de quelques autres par l'absence, empoisonne, en quelque sorte, le plaisir (que je sens pourtant encore) de penser que je m'entretiens avec vous. D'où vient que vous ne m'avez point marqué si ceux de vos Ouvrages qu'on a imprimés ici, sont véritablement de vous ou non? Il y en a un que je sais être de vous; & votre maniére de vous cacher me fait souvenir de cet Oiseau des Indes, qui, pour n'être point apperçu, met sa tête dans un trou, & montre ses plumes & sa queue. Vous recevrez (avant que cette Piéce soit publiée ici) mon Epître à Mylord Cobham, partie de mon *opus magnum*, & le dernier *Essai sur l'Homme*, ce qui ne déplaîra point à votre Libraire, qui recevra de vous ces Piéces de si bonne heure.

J'ai passé cette Automne trois semaines avec Mylord Péterborowgh, qui prend part à tout ce qui vous regarde, & qui parle toujours de vous avec les sentimens de la plus grande affection. Il seroit inutile de vous nommer ceux qui pensent comme lui à cet égard, ce sont

ſont en général tous ceux que je vois, ou que j'aime à voir. Je ne m'étonne pas que B. ne vous ait fait aucune civilité durant ſon ſéjour en Irlande : c'eſt un demi Bel-eſprit qui n'eſt pas capable d'aimer un homme de ſens, & un partiſan trop équivoque de la vertu pour ne pas haïr tout homme qui fait ouvertement profeſſion d'avoir un attachement inviolable pour ſon devoir. J'eſpére & je crois qu'il me veut du mal ; & s'il ne m'en veut pas encore, je ferai de mon mieux pour le diſpoſer à m'en vouloir : quand il me rencontre quelque part, ſa civilité eſt ſi inſolente, que pour m'en garantir il faut abſolument que je lui faſſe quelque affront. L'exacte neutralité que j'ai conſtamment obſervée dans tous mes Ecrits rélativement aux différens Partis Politiques, me donne, à ce que je penſe, un nouveau droit d'attaquer ceux qui me calomnient dans l'eſprit des perſonnes qui ne me connoiſſent pas. Mon intention néanmoins eſt de ne profiter de cette liberté que contre ceux qui ſont en même tems des Peſtes de la Société, c'eſt-à-dire, des Ennemis du Genre-Humain —. Ecrivez-moi de grace quand vous le pourrez. S'il m'eſt poſſible de vous venir trouver, je le ferai ; ſinon, puiſſe la Providence être notre Amie & notre Guide dans ce Monde, où rien n'égale en valeur le bon-ſens & l'amitié. Adieu, mon cher

Monſieur, puiſſent vos ans s'augmenter ſans que votre ſanté ſouffre pour cela la moindre diminution !

P. S. Dans l'inſtant on vient de me dire, qu'une Dame paſſablement curieuſe ſe propoſe de vous ſonder au ſujet de certains Poëmes que la Voix publique vous attribue. Dites-lui, je vous prie, que vous n'avez rien repondu aux mêmes queſtions quand je vous les ai faites, & que je ne vous le pardonnerois jamais, ſi vous diſiez à un autre une choſe que vous m'avez cachée.

LETTRE LXXI.

JE vous ai toujours cru auſſi ſenſible que qui ce ſoit à ce qu'on appelle délicateſſe en fait d'amitié, & cependant je crains (à cauſe de ce que vous dites à Mylord B. dans votre derniére Lettre) que vous ne compreniez pas tout-à-fait la raiſon de mon dernier ſilence. Ne l'attribuez, je vous ſupplie, qu'à la tendre affection que je vous porte. Quand le cœur eſt agité de ſentimens vifs, il s'irrite contre toutes les expreſſions qui ne répondent pas à la violence de ſes mouvemens ; & vous êtes actuellement l'homme du monde auquel je m'intéreſſe le plus, & dont, par cela même, le ſouvenir m'ôte le plus cette liberté d'eſprit ſi néceſſaire quand il eſt queſtion d'écrire. La mort n'a pas été plus cruelle en m'enlevant le pauvre Gay, ou telle autre perſonne chérie, que la maladie & l'abſence ne l'ont été en me ſéparant de vous. Je ſouhaitterois fort de vous voir; mais ſi je vous trouvois dans cet état de ſurdité qui vous portoit à vous éloigner de nous lorſque nous étions enſemble, quelle conſolation pourroit-il nous en revenir? Je trouverois un véritable ſoulagement à vous écrire ſouvent, ſi nous pouvions nous écrire librement; & cependant, quand je vous ai écrit, il ſemble que je doive inférer de votre Sept. 15. 1734.

long ſilence, que vous éprouvez le même embarras dont je vous ai parlé, ou que quelque raiſon de prudence vous empêche de me répondre. Je ſuis bien ſûr pourtant, que tout ce que vous & moi nous entre-diſons (quand même nos penſées ſeroient entiérement nues & découvertes aux yeux des Commis de la Poſte) ne pourroit jamais nous faire autant de tort dans l'eſprit de tout honnête homme ou bon ſujet, que l'intervention impertinemment officieuſe de certaines gens, qui en Angleterre prétendent être intimement liés avec vous, & en Irlande intimement avec moi. Je ne puis guéres me diſpenſer de recevoir ceux qui prétendent vous connoître, & qui ſe font un honneur de vous admirer: mais je ne néglige aucune occaſion de vous juſtifier contre ces ſoi diſant Amis, ſurtout contre ceux qui ſavent tout ce que vous penſez & ce que vous écrivez, & qui répétent continuellement vos plus médiocres vers. C'eſt généralement de ces ſortes de bribes que les Sots aiment à nourrir leur envieuſe malice, comme s'il étoit permis de juger d'un repas par ce qu'on jette aux chiens. Ils font bien pis encore, ils mêlent leurs productions avec les vôtres, ils ont l'impudence de vous les attribuer, & les font imprimer pour gagner de l'argent. C'eſt-là préciſément le cas de l'Epitre à une Dame. Cette Piece eſt de la même

me main (ſi je me connois en ſtile) qui a donné à l'Imprimeur votre Vie & votre caractére : Ouvrage que vous desavouez ſi formellement dans vos Lettres à Mylord Carteret, à moi-même, & à d'autres. On m'a informé d'un autre fait, qui m'ôteroit juſqu'à la moindre ombre de doute, s'il pouvoit m'en reſter ; le même homme qui a fait imprimer votre Vie, &c. a offert au Libraire une Piéce en proſe comme étant de vous, & par votre ordre ; & cependant il a clairement paru dans la ſuite qu'il en étoit lui même l'Auteur. Je le répéte encore une fois, je reconnois votre main, quoique vous n'ayez pas reconnu la mienne dans l'*Eſſai ſur l'Homme*. Je vous demande pardon de ne vous l'avoir pas dit, comme je l'aurois dû, ſi vous aviez été en Angleterre : mais aucun ſecret ne ſauroit traverſer votre Mer d'Irlande, & le moindre Commis de la Poſte en eût été inſtruit. Je penſe que quoique vous m'ayez perdu de vue dans le premier de ces Eſſais, vous m'avez pourtant apperçu dans le ſecond. Le deſſein de me tenir caché étoit bon, & a produit tout l'effet que je pouvois en eſpérer. On m'a pris pour un Théologien, pour un Philoſophe, pour.... que ſai-je moi ? & ma Doctrine a obtenu une Sanction que je n'aurois jamais pu lui donner. J'ignore ſi, tel que Lucréce, je pourrois continuer à monter d'un pas

grave, ou s'il faudra que je descende aux badinages d'Horace; ou bien, si je ne serai pas également incapable de l'une & de l'autre de ces choses. Qu'il en soit à ces égards ce qui se pourra, j'ai résolu de rassembler cet Hiver mes œuvres mêlées dans un bel in-4. que je compte de vous envoyer, & où vous trouverez qu'il est plus d'une fois fait mention de vous. Ce m'a été un vrai plaisir d'apprendre que vous avez permis qu'on fît de vos Ecrits un Recueil plus complet, qu'on n'a fait jusqu'à-présent. J'aurois souhaitté que cette nouvelle Edition (que j'attends chaque jour d'Irlande) eût été plus magnifique; mais ce soin est réservé à d'autres: les beautés de vos Ouvrages ne passeront jamais de mode; ainsi elles ne sauroient manquer d'être quelque jour habillées superbement. J'ai seulement une grace à vous demander: ne vous moquez pas de ma gravité, mais permettez-moi de porter la barbe d'un Philosophe, jusqu'à ce que je l'ôte, & que je me tourne moi-même en ridicule. C'est précisément ainsi que Mylord B. en agit à l'égard de la Métaphysique. Vous vivrez, à ce que j'espére, assez longtems pour contempler avec étonnement la savante figure qu'il fera à côté de Locke & de Malebranche.

P. S. Notre Ami, qui est de retour après une absence de trois mois, & qui se

ſe prépare à partir dans trois-jours avec moi pour Bath, où il compte de reſter juſque vers la mi-Octobre, m'a remis l'incluſe : il parle de ma Métaphyſique en termes pompeux, & en fait de grands éloges. Il eſt vrai que je lui ai écrit ſix Lettres & demie ſur des ſujets de cette nature, & que j'ai deſſein d'écrire encore une Lettre & demie : le tout enſemble formera un volume aſſez raiſonnable. Mais il me croit plus amoureux du nom d'Auteur que je ne le ſuis. Quand lui & vous, & encore deux autres de nos Amis, aurez vu ces Piéces, *Satis magnum theatrum mihi eſtis*, je n'aurai pas la demangeaiſon de les rendre publiques. Je ſais le peu de cas que vous faites d'Ecrits de ce genre. Mais je m'imagine que, ſi vous pouvez en goûter quelqu'un, il faut qu'il ſoit clair & conforme aux plus pures lumiéres de la Raiſon. Il y a quelque tems que je vous ai écrit une longue Lettre, & que je vous l'ai envoyée par la Poſte. Vous eſt-elle parvenue ? ou bien les Inſpecteurs des Correſpondances particuliéres l'ont-ils gardée pour ſe venger du mal qui y eſt dit d'eux ? *Vale & me ama.*

LETTRE LXXII.

AU DR. SWIFT.

Nov. 1. 1734. J'Ai bien reçu votre Lettre en date du 25. de Septembre, avec le P. S. de Mylord B—. Elle a eté longtems en chemin, & durant quelques ſemaines après la date, je me ſuis trouvé fort incommodé de mes anciens maux, les vertiges & la ſurdité. Je ne me reſſens plus guéres de la derniére de ces indiſpoſitions; mais l'autre me fait chanceler vers le ſoir, & me décourage abſolument. Je continue à me promener, tant à pied qu'en voiture, & ſi je ne me guéris point par-là, je réuſſis au-moins à me diſtraire. Je ne vous ai jamais ſoupçonné d'être inconſtant en amitié, ou de n'en pas avoir de juſtes notions; mais j'ai craint votre manque de ſanté; & il m'eſt arrivé plus d'une fois de m'étonner comment, accablé de tant d'infirmités corporelles, vous avez pu compoſer tant d'Ouvrages admirables. Mylord B. dit que pendant trois mois vous n'avez fait que courir, ce qui eſt la meilleure choſe que vous puiſſiez faire en Eté: quand l'Hiver vous rappellera, nous vous laiſſerons, par un motif d'intérêt, à vos ſpéculations. Dieu merci, je n'écris plus, excepté de tems

en

en tems, une Lettre ; ou bien, comme un vrai radoteur, je mets ſur le papier quelques contes d'enfans, que je lis à deux ou trois de mes Amis, & qui, après nous avoir fait rire un jour, ſont jettés au feu le lendemain. Cependant, ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que je ne ſuis jamais ſans avoir en vue quelque grand Ouvrage, & qui ne pourroit être achevé que par un homme qui ſe porteroit parfaitement bien quarante ans de ſuite. Je ne laiſſe pas d'être convaincu, que je ne ſerai jamais en état de mettre la dernière main à trois Traités, qui ne demandent qu'à être relus & corrigés. Mylord B. dit dans ſon P. S. que vous irez à Bath dans trois jours. Nous avons appris depuis, que vous aviez été dangereuſement malade en cet endroit, & les Nouvelliſtes ont même déſeſpéré de votre rétabliſſement. Mais un de nos Irlandois, à ſon retour de Bath, m'a aſſuré qu'il vous avoit laiſſé vous portant bien, & quelques autres, ſans que je me ſouvienne au juſte qui ſont ceux qui m'ont confirmé cette bonne nouvelle. Je ſuis très-fâché que vous ſoyez vexé par certaines gens, qui viennent en mon nom, mais bien à mon inſu, je vous aſſure. Il n'y a pas la moindre apparence que j'aurai occaſion dans la ſuite de vous recommander quelqu'un, les Amis que j'ai ici étant en petit nombre, & ayant tous quelque francfief, dont la

mort ſeule ſera capable de les ſéparer. Je vous proteſte, que j'ai d'abord démêlé l'Auteur de l'*Eſſai ſur l'Homme*; & je parierai tout ce qu'on voudra, que vous ne ſauriez compoſer ſix vers, ſans que je vous reconnoiſſe, à-moins que vous ne les faſſiez exprès indignes de vous. J'avoue que je ne vous croyois pas ſi habile en Morale, ni que cette Science fut ſuſceptible de tant de Régles excellentes & nouvelles. Il m'a fallu lire deux fois certains endroits, & je crois vous avoir écrit que le Duc de D— m'avoit dit à cette occaſion, qu'un Juge d'ici, qui vous connoît, lui avoit déclaré, que la premiére lecture de ces Eſſais lui avoit fait un extrême plaiſir, mais que quelques vers lui avoient paru un peu obſcurs: qu'à une ſeconde lecture cette obſcurité s'étoit en grande partie diſſipée, & ſon plaiſir de beaucoup augmenté, & qu'après une troiſiéme lecture il avoit trouvé tout clair, & parfaitement beau. L'entrepriſe, que Mylord B— a formée de rendre la Métaphyſique intelligible & utile, tournera ſurement à ſon honneur, tout ce qu'il a jamais tenté, lui ayant conſtamment réuſſi, lorſqu'il en a eu ſeul la direction. Vous voudrez bien, j'eſpére que cette Lettre ſoit pour vous deux, & qu'il en ſoit de-même dans la ſuite: par ce moyen je vous épargnerai quelque argent, & vous m'épargnerez de la peine: d'ail-

d'ailleurs, comme il eſt votre Génie, il n'importe à qui mes Lettres ſont adreſſées. C'eſt un vrai bonheur pour moi, que ce que vous publiez ſoit imprimé en grand caractére; ſans quoi, à moitié aveugle & preſque ſourd, je me trouverois privé d'un des plus grands agrémens qui me reſtent dans la vie. Recommandez à Mylord B— de ſuivre cet exemple, en cas que je vive aſſez longtems pour lire ſes Productions Métaphyſiques. Dieu vous béniſſe l'un & l'autre. La ſanté de ce Seigneur n'eſt guéres bonne, à ce que le Docteur me mande. Je répondrai à ſa Lettre le plutôt qu'il me ſera poſſible.

Adieu.

LETTRE LXXIII.

Twickenham, Dec. 19. 1734.

JE partage ſincérement tout ce qui vous fait de la peine, & c'eſt par égard pour la foibleſſe de votre vue que j'écris & que je fais imprimer *in folio*. Vous penſerez (j'en ſuis ſûr, car vous avez toute la candeur d'un eſprit éclairé & d'un caractére génereux,) que les perſonnes de notre âge ſont principalement ſenſibles à l'amitié de leurs égaux; & par conſéquent que tout ce qui affecte ceux qui nous précédent de quelques années, ne peut que nous toucher ſenſiblement, nous qui les ſuivons de près. Je ſuis bien fâché que vous ayez lieu de vous plaindre de votre mémoire, & ſi je puis me conſidérer comme plus jeune que vous à quelque régard, c'eſt rélativement au fidéle ſouvenir que j'ai conſervé de tout ce qui ma plû en vous. Les deux Etés que nous avons paſſés enſemble, ſont toujours préſens à ma mémoire, & ont paſſé devant mes yeux comme un image luminéuſe d'une vie plus douce & d'une meilleure compagnie, que ce Monde ne procure ordinairement, même à ſes favoris. Mon état actuel eſt celui d'un individu entiérement libre; & il ne tient qu'à moi d'aller où je veux, à-moins que le miſerable corps, que je

ſuis

ſuis condamné à trainer, ne m'en empêche. J'ai été cette année quelque tems chez Mylord Bathurſt & chez Mylord Péterborowgh, qui parlent ſouvent de vous, qui vous aiment, & qui ſouhaiteroient fort de vous voir. A préſent je paſſe ma vie entre Dawley, Londres, & Twickenham, ni occupé, ni oiſif, & plus attaché à polir d'anciens Ouvrages qu'à en faire de nouveaux. Je reprens de tems en tems en main quelque Piéce abandonnée depuis longtems; & vous en verrez une de ce genre, que j'ai dédiée a notre ancien Ami Arbuthnot. J'en étois parvenu à cet endroit de ma Lettre, que je comptois d'achever le même ſoir, quand j'en ai été empêché par du monde qui m'eſt ſurvenu. Le lendemain j'ai eu un violant accés de fiévre, qui m'a retenu au lit cinq jours & dans ma chambre juſqu'à ce jour; mais je ſuis rétabli au point de pouvoir ſortir demain, même par ordonnance du Docteur Arbuthnot. Le pauvre homme n'eſt guéres bien lui-même, quoique depuis deux mois l'état de ſa ſanté n'ait pas été en empirant. Votre Lettre lui a fait le plus ſenſible plaiſir. Dieu veuille que nous nous trouvions encore une fois enſemble, avant cette ſéparation, que j'aime à régarder comme le premier pas vers une longue réunion. Mais il n'y a que celui qui nous a faits pour des vues; qu'il

qu'il ne nous eſt guéres poſſible de démêler, qui ſache ſi c'eſt un bien ou un mal pour nous, que les affections de cette vie s'étendent ou non, juſque dans une Vie à venir. Ce qu'il y a de vrai, eſt que la choſe ſera bien, de quelque maniére qu'elle puiſſe être. Tant que je ſerai ici ſur la Terre, il manquera quelque article à mon bonheur auſſi long-tems que je ſerai privé d'Amis comme vous. Vous êtes rélativement à moi un membre que j'ai perdu, & qui a été enterré dans un autre Païs: quoique je ſois ſéparé de vous, mille accidens me font ſentir que vous avez formé autrefois une partie de moi-même. Je vous conſidére toujours tellement comme un Ami, que j'oublie que vous êtes un Auteur: peut-être même que je pouſſe à cet égard la choſe trop loin; mais j'exige le même coup d'œil de votre part. Cependant, ſi je pouvois vous engager à mettre la derniere main aux trois Traités que vous m'aſſurez ne demander que quelques corrections, je croirois avoir rendu un plus grand ſervice au Public, que ſi je compoſois moi-même quelque Ouvrage. Je ſuis presque au bout de mes Piéces Morales, comme je l'ai été depuis long-tems de mon eſprit; mon ſyſtême eſt court, & le cercle de mes idées borné. Pour l'imagination, elle n'a point de limites; mais dès qu'on ſe trouve renfermé dans l'en-

l'enceinte de la Vérité (ou pour parler d'une maniére plus conforme à notre nature, des apparences de la Vérité) nous trouvons que nos entraves ne nous permettent guéres d'aller loin. Il eſt bien vrai qu'à l'aide d'une chaîne métaphyſique d'idées, on peut circuler éternellement, mais ſans paſſer jamais la circonférence qui nous ſert de priſon. Cette réflexion n'eſt pas un ſujet de contentement pour moi qui aimerois mieux m'égarer peu que de beaucoup. Mylord B. eſt volumineux, mais il ne l'eſt que pour détruire un plus grand nombre de volumes qu'il n'en produit. Je crains bien de ne pas vivre aſſez long-tems pour voir ſon Ouvrage imprimé; il eſt ſi occupé (en dépit du premier vers de mon premier Eſſai) de quelques hommes en particulier qu'il néglige le Genre-Humain, & qu'il tient davantage au monde qu'à l'Univers. Par ce Monde j'entends l'Europe, l'Angleterre, l'Irlande, Londres, Dublin, la Cour, nos petites Affaires, & enfin nos Individus. Quand vous écrirez (à lui ou à moi, car nous acceptons votre propoſition) cenſurez-le gravement, comme un Théologien, ou bien corrigez-le par un badinage, ſi ce réméde vous paroît pouvoir être plus efficace que l'autre. Ce que je vous écris vous prouvera que ma tête eſt foible encore. Je vous ai envoyé une Lettre, qui doit vous avoir

avoir été rendue par un de vos Compatriotes, que je ne connois pas: mais tout homme, qui vient d'Irlande, ſe dit Ami du Doyen. Tous ceux qui porteront ce nom à juſte titre, me ſeront toujours chers; ainſi n'interprêtez pas ce que je viens de dire de façon à vous empêcher vous-même de me dépêcher quelque Ami chargé d'une commiſſion de votre part. Adieu.

LETTRE LXXIV.

DU DR. SWIFT.

May 12. 1735. VOtre lettre m'a été envoyée hier par Mr. Stopford, qui eſt arrivé le même jour, mais que je n'ai pas vu encore. Pour ce qui eſt de mon ſilence, ne l'imputez qu'à mon malheur. Mes petites affaires domeſtiques ſont dans le plus grand déſordre du monde, par l'infidelité de ceux qui devoient en avoir ſoin, & par le miſerable état de ce Royaume, où il n'y a point d'argent. Ce ne pas ſans inquiétude non plus que je vois le Pouvoir abſolu prêt à s'étendre ſur les deux Nations (*a*) (parmi nous la choſe eſt déjà faite) quoique je ne doive probablement pas vivre aſſez long-tems pour le voir entiérement

(*a*) Le Doyen nous apprend dans plus d'un endroit de ſes Lettres, qu'il étoit ſujet à des *vertiges*.

rement établi. Cet état des choſes, tant publiques que particuliéres, m'a tellement decouragé, qu'en fait de compagnie ou de partie de plaiſir je ne ſuis abſolument plus bon à rien. La mort de Mr. Gay & celle du Docteur ont fait à mon cœur des playes incurables. Quoique pour toujours ſéparé deux, j'aurois été content de les ſavoir en vie: ils auroient été pour moi comme une ſomme dans les fonds publics, qu'on laiſſe où elle eſt, mais dont on tire annuellement le revenu. Si vous pouviez révoquer en doute ce que je vous dis, je vous alléguerois Mylord Bolingbroke & vous-même. Pour vous convaincre que je vis dans la plus profonde retraite, je vous dirai que la mort de Myladi Masham, ma conſtante Amie dans toutes les révolutions, ne ma été communiqué que depuis quinze jours. Je ſerois au deſeſpoir que vous entrepriſſiez un voyage qui pût le moins du monde nuire à votre ſanté: mais avouez qu'il faut que je ſois bien malheureux, pour que le meilleur de mes amis ait peut-être la ſeule maladie pour laquelle un voyage par mer ne peut pas juſqu'à un certain point ſervir de reméde. Le vieux Duc d'Ormond diſoit, *qu'il ne voudroit pas troquer ſon Fils mort* (Oſſory) *pour le meilleur Fils vivant qu'il y eût en Europe.* J'en dis autant de vous, &, tout abſent que vous êtes, je

je ne voudrois pas vous donner pour le meilleur Ami préſent dans quelque endroit de notre Globe qu'il puiſſe ſe trouver.

J'ai lu depuis peu un Livre, qu'on attribue à Mylord B. & qui a pour titre *Diſſertation ſur les Partis*. C'eſt un Ouvrage de main de Maître; à mon avis. Je vous remercie de tout mon cœur de vos bons vœux, dont je fais plus de cas que des priéres des Prélats des deux Royaumes, & même de celles de tous les Prélats de l'Europe, excepté celles de l'Evêque de Marſeille (a). Adieu.

LETTRE LXXV.

DU DR. SWIFT.

Septembre 3. 1735.

L'Imprimeur Faulkner, que ſes affaires appellent en Angleterre, vous rendra cette Lettre, qui ſervira de réponſe à celle où vous vous plaignez de ce coquin de Curl. Mais qu'avez vous à craindre de ſa part ? On m'accuſe, à bien plus juſte titre que vous, d'être peu affectionné au Gouvernement préſent, & je puis dire avec David, *J'ai péché grièvement, mais qu'eſt-ce que ces Brebis ont fait* ? Vous n'avez offenſé, ni les

(a) Qui durant tout le tems que la Peſte déſoloit cette Ville, ne voulut jamais abandonner ſon troupeau

les Miniſtres, ni les Seigneurs, ni la Chambre des Communes, ni la Reine, ni aucun de ceux qui ſont conſtitués en dignité. A la vérité vous ne ſauriez, en qualité d'homme de bien, vous empêcher de haïr la corruption & le vice; mais votre haine eſt diſcréte: „ Soyez „ ſans crainte au ſujet du commerce de „ lettres que nous avons eu enſemble „ depuis ſi long-tems, quoique j'aye „ conſervé toutes celles que vous m'a„ vez écrites. Mes Exécuteurs Teſta„ mentaires ſont des gens d'honneur, „ auxquels il eſt expreſſément ordon„ né par mon Teſtament, de bruler tou„ tes les Lettres qu'ils trouveront par„ mi mes Papiers ". Ce n'eſt pas que nous ayons jamais rien tramé contre l'Etat, ou contre quelque Particulier: une innocente amitié a toujours été l'ame de notre correſpondance; mais je n'ai point voulu que vos Lettres, non plus que celles de quelques autres Amis, périſſent avant moi. Je me félicite de ce que notre correſpondance a duré ſi long-tems, ayant commencé dès votre jeuneſſe & devant continuer juſqu'à ma mort, que le mauvais état de ma ſanté me fait juger ne devoir guéres être éloignée. Cependant j'ai encore l'ambitieux déſir (& ſi vous voulez le ſatisfaire, il faudra un peu vous hâter) de me voir addreſſer une Epitre, pendant que je ſuis en vie, par vous, dont le

genie

genie eſt dans toute la force. Il faut que je réitére la demande que Cicéron faiſoit à un de ſes Amis, *Orna me.* Il y a environ un mois qu'un de mes Amis m'envoya les Oeuvres de J. Hughes. C'eſt un mêlange de vers & de proſe, également médiocres. Je n'ai jamais connu cet Auteur. & cependant votre nom brille parmi ceux des Souſcrivans. Jai l'honneur de connoître le Dr. Rundle, qui me paroît ſuperieur à tout ce que vous nous avez envoyé juſqu'à-préſent. J'ai diné trois fois avec lui, & il ma paru un homme d'un rare mérite. Son unique défaut eſt qu'il ne boit pas de vin, & je ne bois pas autre choſe.

Tout ce que l'Oppreſſion peut faire pour ruiner un Païs, eſt mis actuellement en œuvre dans ce Royaume — *Ne demanderai-je pas compte de ces choſes-la ? a dit l'Eternel.* Vous me conſeillez de regarder les affaires de ce Monde d'un œil plus tranquille: mais l'oppreſſion me met à la torture, & je ne ſaurois vivre ſans manger ni boire, ce qui demande quelque argent. Or pour que j'euſſe de l'argent, il faudroit qu'on me fit Evêque, ou Juge, ou Colonel, ou Commis de la Douane. Adieu.

LET-

LETTRE LXXVI.

POur répondre à votre queſtion touchant Mr. Hughes, je vous dirai que ce qui lui manque du côté du génie, eſt compenſé par de la probité. Au reſte je ſouſcris au jugement que vous portez de ſon Ouvrage.

Je ſuis bien aiſe que votre maniére de penſer s'accorde avec la mienne au ſujet du Docteur Rundle. Il fera honte à un Evêque que vous connoiſſez; mais beaucoup d'honneur à l'Epiſcopat, & votre Nation, ſi peu favoriſée, trouvera en lui un Bienfaiteur & un Ami: car en quelque endroit qu'il aille, il y ſera l'Ami du Genre-Humain. Dites-lui, je vous prie, que je fais des vœux pour ſa conſervation & pour ſa ſanté. Je voudrois vous voir en Angleterre avec lui, ou que je fuſſe en Irlande avec vous. Je n'ai jamais vu d'homme qui me plut autant que le Docteur Rundle, pour le peu de commerce que nous avons eu enſemble. J'ai été dire un dernier adieu à Mylord Péterborowgh, qui partoit pour Lisbonne: Son corps eſt mourant, & ſon ame plus douée de vie que jamais. Immédiatement après avoir ſubi une cruelle opération, ſans laquelle il ſeroit mort d'une retention d'urine, il ſe mit en voiture, & ſe rendit de Briſtol

à

à Southampton. C'eſt un homme qui ne vivra jamais, ni ne mourra comme un autre mortel.

Pauvre Mylord Péterborowgh ! voilà encore un lien de moins pour aider à vous attirer ici. Etant dans ſon lit de mort, il ordonna qu'on me remit ſa Montre (celle qu'il avoit portée avec lui dans tous ſes voyages) à cauſe, diſoit il „ *Qu'elle pourroit chaque jour me* „ *faire ſouvenir de lui* "! C'étoit un préſent que lui avoit fait le Roi de Sicile, dont les armes ſont gravées en dedans de la montre : j'ai fait mettre en dehors cette Inſcription : VICTOR AMADEUS, *Rex Siciliæ*, *Dux Sabaudiæ* ; &c. &c. CAROLO MORDAUNT, *Comiti de* PETERBOROWGH *D. D.* CAR. MOR. *Com. de* PET. ALEXANDRO POPE *moriens legavit*, 1735.

De gracé écrivez, moi un peu plus ſouvent ; & s'il reſte une choſe au monde qui puiſſe vous faire plaiſir, daignez en inſtruire quelqu'un qui la partageroit avec vous ; ſi elle étoit en ſon pouvoir. J'apprends avec une véritable ſatisfaction, que vous êtes actuellement occupé à ſoulager la partie du Genre-Humain la moins capable de s'aider elle-même, ces objets (*a*) qui ont le plus beſoin de notre compaſſion, quoiqu'on ait ſouvent la cruauté d'en faire des objets de moquerie. Vous pen-

(*a*) Ceux qui ont perdu l'eſprit.

penſez toujours généreuſement ; & de tous les actes de charité, celui-ci eſt le plus desintéreſſé, & le plus exempt de tout mêlange de vaine gloire, puiſque ceux envers lesquels il s'exerce, ne pourront jamais vous en remercier, ni publier vos louanges.

Dieu vous accorde, ſinon des plaiſirs, du moins une ſituation tranquille ; une ſanté, ſinon parfaite, du moins paſſable ; un contentement fondé, ſinon ſur la joye, du moins ſur la réſignation. Ce ſont les vœux que je forme pour moi-même, quoique plus jeune que vous ; & je n'aurois garde de me plaindre de mon ſort, ſi le Ciel, en les exauçant, y ajoûtoit encore la préſence d'un petit nombre de perſonnes que j'aime. Adieu.

LET-

LETTRE LXXVII.

DU DR. SWIFT.

Octob. 21. 1735.

J'Ai répondu à ce que vous me dites de Curl, & ſuis dans l'Idée, que mes Lettres n'ont échappé au malheur d'être publiées, que parce qu'elles ſont uniquement dictées par la Nature & par l'Amitié, & qu'elles ne contiennent que des particularités peu intereſſantes pour le Public. J'ai remarqué que non ſeulement Voiture, mais auſſi Cicéron & Pline, ont moins écrit pour les correſpondans, que pour le reſte du monde; & je leur en ſais gré, à cauſe du plaiſir qu'ils m'ont procuré par-là. Balzac en a fait de-même, mais d'une maniére plus empeſée, & par cela même moins agréable. Il faut que je vous diſe, que probablement je ne la ferai pas longue, & que j'ai donné ordre que ma chair & mes os ſoient transportés hors de l'Irlande, ne voulant pas qu'ils reſtent dans un Païs d'Eſclaves. J'ai remarqué avec plaiſir, qu'en dépit de votre Philoſophie, votre Muſe perd patience quelquefois. Je vous déclare ſolemnellement que je viendrois vous voir, ſi j'étois en état de faire le voyage. J'ai deſſein de paſſer cet Hiver à une Campagne éloignée de qua-

quarante milles d'ici, & de ne faire que dix milles par jour; mais ma ſanté eſt ſi mauvaiſe, que je crains bien de ne pouvoir jamais exécuter mon projet. Je fais ſouvent douze milles par jour, mais je reviens enſuite coucher dans mon lit : je devrois me marier, pour que tout autre lit me fût meilleur que le mien. Vous étiez encore bien jeune, quand j'ai fait connoiſſance avec vous, & je vous ai laiſſé dans le tems que vous commenciez à atteindre l'âge mûr. J'avois déjà atteint cet âge, quand vous m'avez vu pour la prémiére fois, & à-préſent je ſuis vieux. Où eſt Mylord—? Il me ſemble que je m'informe d'une Tulippe de l'année paſſée. „ Ne craignez pas que celles de vos Lettres „ que vous m'avez écrites, tombent „ entre les mains de Curl; je ne les détruirai pas, mais mes Exécuteurs Teſtamentaires s'acquitteront de ce devoir pour moi ". J'aurois encore mille choſes à vous dire, *longævitas eſt garrula.*

Je ſuis; &c.

LETTRE LXXVIII.
DU DR. SWIFT.

Févr. 9. 1735-6.

Je ne saurois, à proprement parler, vous appeller mon meilleur Ami ; car vous êtes le seul Ami que le tems, la mort, l'exil, & l'oubli m'ont laissé. Vous n'essuyeriez peut-être pas d'aussi fréquentes plaintes de ma part au sujet de mon peu de santé, si mes indispositions ne justifioient pas en quelque sorte ma lenteur à vous écrire. Vous avez bien raison de dire que les Amis vulgaires ne se soucient point du tout si nous sommes malades ou en santé, heureux ou misérables. Il n'y a pas jusqu'aux Servantes qui ne soient dans la même idée : je leur ai souvent entendu dire, *je suis bien mal, mais qui s'en soucie* ? C'est un impertinent compliment que me font régulièrement ceux qui viennent me rendre visite, j'espére que Mr. le Doyen se porte bien. Ma popularité, dont vous faites mention, est entiérement renfermée dans l'enceinte des gens du commun, qui sont plus constans dans leur affection, que ceux (*a*) qu'on regarde dans le monde comme valant beaucoup mieux qu'eux. Je me promène dans les rues, & mes Amis de la plus basse

(*a*) Il y a dans l'Original *their betters.*

baſſe claſſe en font autant, & ſont les ſeuls qui me marquent par leur maniére de me ſaluer, qu'ils ſe ſouviennent des ſervices que je leur ai rendus. Ces ſervices ont été parfaitement oubliés par tous ceux qui ſe piquent de naiſſance ou déducation ; & il n'y a preſque pas un un ſeul homme conſtitué en dignité ou en puiſſance, qui obſerve à mon égard les régles ordinaires de la Civilité. Je puis même me glorifier de n'avoir pas la moindre liaiſon avec aucun Seigneur Temporel ou Spirituel dans tout le Royaume : auſſi me trouvé-je hors d'état de rendre quelque ſervice à l'homme du monde qui auroit le plus de mérite, excepté quand certains Poſtes viennent à vaquer dans ma Cathedrale. Mais ce qui me décourage plus que l'âge & les maladies, eſt l'idée de l'influence que la corruption a ici dans toutes les Affaires Publiques, quelque nom qu'elles puiſſent porter.

Je vous remercie de votre excellente traduction de ces vers, *ſingula de nobis anni* &c. Vous les avez mis dans le plus beau jour du monde ; cependant je ſuis aſſez partial pour être plus charmé de ceux qui me font le plus grand honneur que je recevrai jamais de la Poſtérité, & qui contrebalanceront les effets de la malice de dix milles Ennemis. Je ne les avois jamais vus auparavant, ce qui prouve que la Lettre

que vous m'aviez envoyée doit s'être perdue. — Je ne doute pas que vous ne puiſſiez faire autant de nouvelles Connoiſſances qu'il vous plaîra. Les plus jeunes ſeront peut-être les meilleures : car la jeuneſſe eſt la Saiſon de la Vertu: la Dépravation croît avec les années, & je crois que le plus vieux Coquin d'Angleterre eſt le plus grand. Il vous reſte aſſez de tems à vivre, (a) pour voir ſi ces nouvelles Connoiſſances conſerveront leur probité, quand elles ſe ſépareront de vous pour entrer dans le monde ; combien de tems leur goût pour l'indépendance tiendra-t-il contre les ſéductions du Miniſtére & de la Cour? — Pour ce qui eſt du nouveau Viceroi, je ne connois, ni lui, ni aucun de ſa famille ; ainſi il faudra qu'un Homme de mérite, pour obtenir de lui quelque grace, s'adreſſe à d'autres qu'à moi.

LETTRE LXXIX.

DU DR. SWIFT.

Févr. 17. 1735 - - 6. Il y a quelque tems que j'ai diné chez l'Evêque de Derry, où le Sécretaire Cary m'a appris que vous étiez fort mal. Cette nouvelle m'a fait la plus ſenſible peine, quoique plutôt pour l'amour de

[a] Il s'eſt trompé dans ſon attente.

de moi-même & du Public, que de vous, qui ne faites pas grand cas de la vie, non ſeulement comme Philoſophe, mais auſſi comme Chrétien ; & à ce dernier égard je vous tiens pour plus détaché de la vie, que le plus ſage d'entre un million d'Hérétiques tels que nous. En cas que vous ſoyez rétabli, vous méritez des reproches de ma part de ne m'avoir pas tiré de peine ; car vous ne ſauriez douter que votre perte ne fût très-amére pour moi, quoique nous devions être toujours auſſi éloignés l'un de l'autre, que ſi j'étois déjà actuellement dans le tombeau, vers lequel j'avance de jour en jour à grands pâs. Ma ſeule reſſource eſt de recevoir de vos nouvelles, que j'enviſage comme de bonnes rentes annuelles d'un bien qu'on eſt condamné à ne jamais voir.

J'ai lu à l'Evêque de Derry le Paragraphe de votre Lettre qui le concerne, & Sa Grandeur m'a paru extrêmement ſenſible à votre ſouvenir. Ceux qui occupent ici les premiers Poſtes, le regardent comme une homme ſavant & d'un commerce aimable, mais qui ſe fait trop aimer du Peuple.

Il ne me reſte à-préſent d'autre Ami au monde que vous. Faites-moi la grace de me ſurvivre, & mourez enſuite quand il vous plaîra, mais ſans douleur ; & puiſque nous nous rencontrerons dans un Séjour plus heureux,

ſi ma Religion le permet, ou plutôt ma vertu, quoique bien inférieure à la vôtre. Marquez, je vous prie, à Mylord Bathurſt combien je l'aime; je continue à exiger qu'il ſe ſouvienne de de moi, quoiqu'il ſoit trop répandu dans le monde pour honorer de ſes Lettres un Ami abſent. L'état de ma ſanté n'eſt pas des meilleurs; mes vertiges reviennent de tems en tems; je dors mal, & n'ai preſque point d'appétit. Il me ſeroit auſſi facile d'écrire un Poëme en Chinois qu'en Angiois. A-la-vérité je n'ai pas encore renoncé aux Ouvrages en proſe; mais tous mes efforts aboutiſſent à coucher par écrit ſix lignes, que je ne manque point de rayer le lendemain. Ce qui me fait le plus de peine, c'eſt que des Dames, qui me trouvoient aſſez à leur gré il y a douze ans, m'ont à-préſent abandonné, quoique je ſois devenu plus jeune en comparaiſon d'elles que je ne l'étois auparavant; car j'avois alors le double de leur âge, ce qui, heureuſement pour moi, n'eſt plus vrai à-préſent. Tirez-moi d'inquiétude, je vous ſupplie, le plutôt que vous pourrez, au ſujet de votre indiſpoſition; & que je ſache qui eſt ce Cheſelden, dont vous me témoignez faire tant de cas. Donnez-moi auſſi des nouvelles de votre Voiſin qui m'a écrit de Bath: j'apprends qu'il a deſſein de ſe mettre à la bréche pour faire abo-

abolir l'Acte du Test : ce qui me déplaît, comme étant une entreprise opposée aux lumiéres de la Raison, & aux maximes des plus sages Gouvernemens Chrétiens, qui ont toujours eu quelque Secte établie par les Loix, & n'ont accordé tout au plus que de la tolérance aux autres. Adieu, le plus cher de mes Amis. Je vous tiens pour tel ; car toutes les choses qui peuvent produire de l'estime & de l'amitié, agissent sur moi en votre faveur.

LETTRE LXXX.

S'il m'arrive d'écrire encore quelques Epitres en vers, il y en aura une qui vous sera dédiée. J'ai déjà mis la main à cette tâche, mais je veux que la Piéce, à la tête de laquelle se trouvera votre nom, soit plus finie qu'aucune des autres, comme étant la derniére de celles que je composerai. La matiére que j'ai dessein de traiter, est fort étendue, & sera partagée en quatre Epitres, qui viennent naturellement à la suite de *l'Essai sur l'Homme*. J'y examinerai, 1. l'étendue & les limites de la Raison & des Connoissances Humaines. 2. Les Arts utiles, & auxquels par cela-même il est possible d'atteindre, & les Arts inutiles, qui, entant que tels, ne sont pas à notre portée. 3. La natu-

Mars 25. 1736.

re, les fins, l'application, & l'uſage des diverſes Capacités. 4. L'uſage du *Savoir*, de la *Science* du *Monde*, & de *l'Eſprit*. Le tout ſera terminé par une Satyre contre les différentes claſſes de perſonnes qui détournent ces choſes de leur véritable but.

Mais hélas ! l'entrepriſe eſt vaſte, & *non ſum qualis eram*. A-la-vérité, mon Intelligence eſt plutôt accrue que diminuée : je vois mieux les objets dans toute leur étendue, dans les liaiſons qu'ils ont entr'eux, & dans leurs rapports avec leurs cauſes & leurs effets. Mais ce que je gagne du côté de la Philoſophie, je le perds du côté de la Poëſie : les fleurs ſont tombées, quand les fruits commencent à mûrir ; je dis commencent, car peut-être ne ſeront-ils jamais mûrs parfaitement. Le climat de la Cour eſt froid & variable : il s'éléve de tems en tems quelque orage, & l'Hiver approche. Je ne me ſens que médiocrement diſpoſé à bâtir une nouvelle maiſon ; tout ce qui me reſte à faire, eſt d'embellir & de réparer un peu l'édifice que j'ai conſtruit. Dites-moi, je vous prie, de qui je pourrois ſouhaitter d'acquérir l'eſtime ou l'admiration par mes Ecrits ? Je ſuis un homme ruiné ; c'eſt-à-dire, un homme à qui il ne reſte guéres plus d'un Ami : car c'eſt ſur l'amitié ſeule que la fortune que j'ambitionnois, a été fondée. Ma derniére

Let-

Lettre étoit à peine partie, que je reçus celle où vous me témoignez prendre part à mon indiſpoſition. Votre inquiétude ne ſauroit avoir été de longue durée, ma Lettre ayant dû vous parvenir peu de jours après. Votre queſtion, qui eſt Cheſelden ? m'a extrêmement ſurpris. Elle fait voir que le vrai mérite ne s'étend guéres loin en fait de réputation, que quand la Poëſie lui prête ſes ailes ; c'eſt l'homme le plus fameux & le plus diſtingué de tous ceux qui profeſſent la Chirurgie ; & il a ſauvé la vie à des milliers de perſonnes par ſa méthode de faire l'Opération de la taille. — Je ſuis bien à-préſent, ou ce que je dois appeller ainſi.

J'ai vu en dernier lieu quelques Ecrits de Mylord B. depuis ſon voyage en France. Son génie tient bon contre tout. Quelque choſe qui lui arrive, il ſera toujours le plus grand Homme du Monde, tant aux yeux de ſes Contemporains que de ceux de la Poſterité.

Tous ceux qui vous aiment, ou, ce qui revient au même, qui vous connoiſſent ici, boivent fréquemment à votre ſanté. N'y a-t-il donc pas moyen de vous engager à nous venir voir ? J'ai de quoi vous entretenir : car je ſuis riche, c'eſt-à-dire, j'ai plus de revenus qu'il ne m'en faut. Je puis vous loger avec deux domeſtiques, car j'occupe actuellement ſeul ma maiſon ; ma

bonne Ménagére eſt morte, & mon aimable Voiſin eſt parti. Jamais mon Jardin n'a été ſi beau : les fleurs y croiſſent à plaiſir, comme ignorant la perte qu'elles ont faite. J'ai plus de fruits & de légumes que vous ne ſauriez croire ; & ſi mes talens poëtiques ſont diminués, je ſuis en revanche devenu plus habile Jardinier. Car la culture d'un Jardin eſt une ſorte de Philoſophie, Cicéron ayant dit en termes formels, *Agricultura proxima ſapientiæ.* Au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde, pourquoi ne pourriez-vous pas, (vous qui êtes d'un degré au-deſſus d'un Philoſophe, un Théologien, quoique vous ayez trop d'eſprit pour être Evêque) donner tout ce que vous avez aux Pauvres d'Irlande (qui vous ont déjà tant d'autres obligations) quitter enſuite ce Païs, & venir vivre & mourir avec moi ? Que ces mots *Tales animæ concordes* ſoient notre Deviſe & notre Epitaphe.

LETTRE LXXXI.

DU DR. SWIFT.

Dublin, 23. Avril 1736.

Ma ſurdité eſt actuellement telle que toute converſation m'eſt interdite à l'avenir : c'eſt ce qui fait que je n'oſe pas même concevoir la

la penſée d'aller en Angleterre, dans la crainte d'être peut-être obligé de revenir ici au bout d'une ſemaine. Si j'avois le bonheur de n'avoir que la goute, je profiterois d'un bon intervalle, & irois cauſer & rire avec mes Amis. „ Je vous dirai au ſujet de vos Let-„ tres, comme vous avez beaucoup „ plus d'années à vivre que moi, mon „ deſſein eſt de charger mes Exécuteurs „ Teſtamentaires de vous envoyer tou-„ tes celles que vous m'avez écrites, „ bien ſcellées & empaquetées, avec „ quelques legs mentionnés dans mon „ Teſtament. Le tout eſt lié enſemble, „ & enfermé à la clef dans un cabinet: „ d'ailleurs je n'ai aucun domeſtique qui „ ſache lire ni écrire: ainſi aucun d'eux „ ne les copiéra, & vous les aurez ſu-„ rement quand je ne ſerai plus." J'ai été un peu mortifié de n'avoir pas trouvé place juſqu'à-préſent à la tête de quelqu'une de vos Epitres & cela moins par ambition que par le déſir d'être reconnu publiquement pour votre Ami: c'eſt en vertu de ce titre, que je compte que vous tiendrez la promeſſe que vous m'avez faite, ſi votre ſanté, votre loiſir, & votre inclination le permettent. Je nie que vous alliez à reculons en fait de Poëſie, & j'en pourrois appeller à cet égard à l'expérience. Vous êtes actuellement, & ſerez encore pendant quelques années, dans cet âge, où l'in-

vention ſubſiſte dans toute ſa force, quoique le jugement ait déjà atteint toute ſa maturité. Je n'aurois jamais ſoupçonné la Morale d'être ſuſceptible des agrémens que vous lui prêtez.

A propos d'Amis, le Chevalier Temple diſoit, *que la perte qu'on en fait eſt une taxe impoſée ſur ceux qui vivent long-tems.* Cependant, pour payer cette taxe, il n'eſt pas néceſſaire d'être âgé, puiſque vous même avez déjà perdu pluſieurs Amis ; pour moi, il ne m'en reſte plus qu'un ſeul, & je n'ai abſolument dans ce Païs que quelques bons compagnons, qui ont plus de gayeté & de douceur que d'intelligence. Comment aurois-je connu Cheſelden ? Parmi vous autres, un Homme naît, acquiert une grande réputation & meurt, avant que qui ce ſoit ici (au moins moi) en ſache rien.

Vous m'avez bien fait plaiſir, en me marquant que le génie de Mylord B. ſe ſoutient toujours, & qu'on en aura bientôt des preuves convainquantes en elles-mêmes & utiles au Public. C'eſt avec un très-grand chagrin que j'ai appris, que votre voiſin Mr. P. avoit penſé mourir. Je l'aime pour avoir été un fidéle Patriote dans des tems où cette qualité étoit fort rare, & le tiens pour un homme d'un ſens exquis. Sans ma miſérable ſurdité, rien ne pourroit m'empêcher de vous aller trouver à Twittenham, & de vous mener enſuite à Paris.

ris. Encore s'il me reſtoit quelque rayon d'eſpérance de pouvoir guérir ; mais je ſuis tellement découragé, que je ne vais plus même à cheval, ce qui (excepté la promenade) étoit mon ſeul divertiſſement. Et je m'attends à voir les choſes aller de mal en pis.

C'eſt un coup d'œil conſolant pour vous, que celui que vous avez occaſion de jetter ſur une nouvelle génération de jeunes Patriotes : il s'en faut beaucoup que nous ayons le même bonheur ici, où nous ſommes entourés de jeunes Athées, ou de vieux Monſtres, dont les quatre cinquiémes ſont plus ſtupides & plus méchans que Chartreſs. Vos beſoins ſont ſi petits, qu'il n'eſt pas néceſſaire que vous ſoyez riche pour les ſatisfaire ; & mes beſoins ſont ſi nombreux & ſi grands, que les revenus du Roi même ne ſuffiroient pas pour me faire trouver le bout de l'an.

LETTRE LXXXII.

Je trouve, quoique j'aye moins d'expérience que vous, que rien n'eſt plus vrai que ce que vous m'avez dit il y a quelque tems, qu'à meſure qu'on devient plus vieux, on aime davantage à parler, & moins à écrire : j'en ſuis déjà venu au point de ne plus écrire que des Lettres d'affaires, ou d'amitié au petit Août 17. 1736.

petit nombre de ceux avec qui je ſuis obligé d'entretenir correſpondance : & mon laconiſme ſurpaſſe même celui des anciens Spartiates ; car je reponds quelquefois *oui* ou *non* à des Epitres longues d'une demi-aune. Vous & Mylord Bolingbroke êtes les ſeuls à qui j'écrive, & toujours in folio : diſtinction d'autant plus juſte, que vous êtes preſque les ſeuls de notre tems, dont les Ecrits ſeront tranſmis à la Poſtérité. Tous les autres ſont de ſimples mortels. Quand des hommes, tels que vous & lui, me paroiſſent en faute, je les regarde comme des Aſtres ſi élevés, que leur mouvement en devient un peu irrégulier, ou plutôt ſemble tel. J'applique cette réflexion à la retenue que j'ai à blâmer telle ou telle action du Doyen Swift, parce qu'elles ne me ſont rapportées que par des gens aveugles, ſtupides & prévenus. Vous auriez dû imiter mon exemple, & ne pas ajoûter foi à ce que des gens envieux & malins vous ont rapporté touchant Mylord B. J'ai été ſcandaliſé de trouver ce que vous me dites ſur ſon chapitre répété dans une de vos Lettres à. — Ce que vous pouvez me dire à moi, ne doit point être ſu des profanes. Si la choſe étoit vraye, il auroit fallu la tenir cachée ; mais je vous la garantis abſolument fauſſe dans toutes ſes parties. Il s'eſt fixé dans une agréable retraite près de

Fon-

Fontainebleau, & ne s'occupe qu'à *vacare literis*. Avouez-le, n'avez-vous pas été un peu fâché de ce qu'il a été ſi long-tems ſans vous écrire ? Pour moi, j'en aurois ſujet ; car à peine reçois-je de ſes nouvelles deux ou trois fois par an. Comment pourriez-vous le ſoupçonner d'indifférence à votre égard ? Si vous donniez dans un pareil travers, ce ſeroit une marque que votre eſprit baiſſe étrangement : car, croyez-moi, les grands Génies s'eſtiment néceſſairement l'un l'autre, & je doute qu'aucun autre puiſſe véritablement eſtimer ou comprendre un mérite peu commun. Il ne fait que ſoupçonner, ou tout au plus qu'entrevoir la choſe. Un génie eſt doué de la faculté intuitive : ainſi, imaginez tout ce qu'il vous plaîra, vous ne pouvez compter auſſi ſûrement ſur l'eſtime de qui que ce ſoit que ſur la ſienne. Si j'ai lieu de croire que je ne ſuis mépriſé, ni de lui, ni de vous, je tiendrai la choſe à plus grand honneur, & la Poſtérité en jugera de-même, que ſi la Chambre des Seigneurs en Corps compoſoit des vers à ma louange, que la Chambre des Communes m'ordonnât de faire imprimer mes Ouvrages, que les Univerſités me fiſſent des remercimens publics, & que le Roi, la Reine, & le Prince Royal me couronnaſſent de laurier. Pauvre ignorant ! Vous ne ſavez pas quelle figure votre nom

nom & le ſien feront dans la ſuite des tems. J'aurai bien ſoin de conſerver tout ce qui pourra ſervir de preuve, que j'ai été du nombre de vos intimes Amis; *longo, ſed proximus, intervallo.* Je ne me plaindrai pas du Sort: il a aſſez fait pour moi, en me donnant deux Amis tels que vous, & en me les conſervant. Et vous, & Mylord B. devez de même être ſatisfaits de votre condition: vos Ouvrages ſubſiſtent, & tant qu'ils ſubſiſteront, vous paroîtrez tous deux les plus grands hommes de votre tems, en dépit des Princes & des Miniſtres; & les plus ſages, malgré toutes les petites fautes qu'il pourra vous arriver de commettre.

Adieu, puiſſiez-vous jouir de jour en jour d'une meilleure ſanté. Je me porte aſſez bien à-préſent, & ſerai fort content d'être toujours de-même, pourvu que mon eſprit ſoit exemt d'inquiétude, & mon cœur de chagrin.

LET-

LETTRE LXXXIII.

DU DR. SWIFT.

IL me ſemble que vous me devez une Lettre; mais que vous me la deviez, ou non, je vous proteſte qu'il ne m'a pas été poſſible de vous écrire. La vieilleſſe, & mes éternels vertiges, me mettent abſolument hors d'état de rien faire. Je ne puis, ni lire, ni écrire, ni me rappeller le ſouvenir de quoique ce ſoit, ni rien fournir à la converſation. La ſeule choſe dont je ſois capable, eſt de me promener & d'aller à cheval. Je m'acquitte aſſez bien de la premiére de ces fonctions; mais il n'en eſt pas tout-à-fait de-même de l'autre, le tems n'étant guéres bon pour cela dans cette ſaiſon: d'ailleurs, comme je n'ai pas une once de chair ſur tout mon corps, il ne m'eſt pas poſſible de faire quelques milles à chéval ſans quelque écorchure. Déc. 2. 1736.

Eſt-ce bien fait à vous de ne pas vouloir me ſuppoſer auſſi malade que je le ſuis, & de ne me pas écrire par pure charité, puiſque je ſuis hors d'état de vous répondre? Ceux qui ſont autour de moi, me donnent trop d'autres ſujets de mécontement pour que je puiſſe ſupporter la mortification de ne point recevoir de nouvelles du peu d'Amis éloignés

nés qui me reſtent. Je dis *Amis*; mais hélas! ils m'ont preſque tous été enlevés par la mort, & par la fortune excepté vous. J'éprouve chaque mois, & quelquefois plus ſouvent, la vérité de ce que dit Horace, *ſingula de nobis anni prædantur*: ſuivant ce calcul, il ne me reſtera plus rien au bout de deux ans. Ce qui me conſole, eſt que vous avez commencé à devenir célébre de ſi bonne heure, que les Hommes les plus diſtingués en différens genres ſe ſont liés d'amitié avec nous deux preſque en même tems. Je parle de Wycherley, de Row, de Prior, de Congréve, d'Addiſon, de Parnel, &c. ſans oublier Mylords Oxford, Bolingbroke, Harcourt & Péterborowgh. Je me rappellai l'autre jour le ſouvenir de vingt & ſept grands Miniſtres, ou Perſonnages diſtingués par leurs connoiſſances, que j'ai tous connus, & qui ſont tous morts depuis vingt ans. Puiſſent mes Amis être heureux dans cette Vie, & dans une Vie à venir! mais je ne m'inquiéte guéres de ce qui arrivera de la Poſtérité, quand je conſidére de quels Parens elle doit naître—. Mylord Orréry vous écrira demain, & celle-ci vous parviendra ſous ſon couvert. Il a trois mille livres ſterling de revenu par an autour de Cork, & n'en a pas tiré un ſou depuis trois ans. Telle eſt notre condition dans cet heureux tems. Il y a un mois que

j'ai

j'ai écrit à votre Voiſin ; je crains que cette Lettre, que j'ai ſignée, ne lui ſoit point parvenue : informez-vous-en, je vous prie. Peut-être eſt il encore par voye & par chemin ; car on dit qu'il a été vu à Newmarket, & que Boerhaave la guéri. Quoique le nombre de mes Amis ſoit fort diminué en Angleterre, il me reſte encore Mylord Bathurſt, Mylord Masham, & Mr. Léwis, auxquels je vous prie de faire mes très-humbles complimens, quand vous les verrez ; mais ſurtout, acquittez-vous de cette commiſſion envers Madame P. B. & marquez-moi ſi elle eſt toujours auſſi jeune & auſſi agréable, que quand j'ai eu l'honneur de la voir la derniére fois. Avez-vous fait une recrue de nouveaux Amis, pour remplacer ceux qui ne ſont plus ? & ces nouveaux valent-ils les autres ? N'en ſeroit-il pas des Amis comme des Tems ? & le *laudator temporis acti ſe puero*, ne conviendroit-il pas également à ces deux ſujets ? Je vis actuellement dans la plus profonde retraite, ce qui convient parfaitement à ceux qui ne ſont plus bons à rien ; car cette Ville & ce Royaume ſont autant hors du Monde, que la Patrie Septentrionale de la Principauté des Galles—. La tête me tourne tellement, que j'aurai bien de la peine à remplir ma page, comme à mon ordinaire ; & cependant je ne prétens pas y laiſſer un demi-pouce plus

plus de blanc que vous—. Quelques-unes de vos Lettres m'avoient donné lieu d'eſpérer, que vous donneriez au Public un plus grand nombre d'Epitres Morales; & ceux qui s'intéreſſent à ma réputation, ſe plaignent de n'avoir vu juſqu'ici mon nom à la tête d'aucune. Les ſujets de ces Epitres ſont plus utiles au Public, par votre maniére de les traiter, qu'aucun de tous vos Ecrits; & quoique dans un monde auſſi corrompu que le nôtre, ils ne produiront peut-être pas une entiére réformation de mœurs, la Poſtérité pourra en recueillir le fruit.

LETTRE LXXXIV.

AU DR. SWIFT.

Déc. 30. 1736.

VOtre Lettre infiniment obligeante d'ailleurs, m'a inſpiré la plus profonde mélancolie, rien au monde ne me paroiſſant plus inſupportable que les plaintes d'un ami. On m'a dit que vous vous portiez fort bien, & que vous étiez d'une gayeté extraordinaire; mais ceux qui parlent ainſi, ne ſentent point vos maux, & jugent ſur les apparences que vous offrez à leurs yeux. Vous avez bien raiſon de leur en faire une eſpéce de myſtére; car on n'en ſera, ni aimé, ni eſtimé davantage du gros des

des hommes, pour avoir quelque affliction ou quelque infirmité. Mais nous pouvons, & devons même nous plaindre à un intime Ami des maux qu'il partagera, suivant toutes les apparences, avec nous; si nous l'avons déjà connu depuis longtems, il faut qu'il soit avancé en âge; & s'il a connu le monde depuis longtems, il a l'idée des sujets de plainte qu'on y trouve. Si vous surpassez autant en santé ceux de votre âge, que vous les surpassez en esprit & en gayeté, vous courez risque de ne pas exciter ma compassion; mais si ceux de votre âge vous surpassent au premier de ces égards, je ne vous en aimerai pas moins. Dix mille personnes témoigneront leur joye à chaque année de plus que la Providence vous accordera; & preuve que la chose sera ainsi, c'est qu'elle est déjà arrivée à votre dernier jour de naissance. Soyez persuadé qu'il faut quelque qualité meilleure & plus grande que la Noblesse ou le Rang, pour mériter de pareilles démonstrations d'estime ou d'affection de la part du Public. J'ai vu un jour de naissance d'une des premiéres Personnes du Royaume, célébre uniquement par une misérable Ode, & par un Feu de joye payé d'avance. De quelque avantage que le tems puisse vous priver, il ne vous ôtera jamais l'estime générale que vous avez méritée par vos talens & par vos vertus.

Il eſt triſte, comme vous le remarquez très-bien, de voir, à meſure qu'on vit plus longtems, le catalogue de ceux que nous avons aimés & perdus, croître d'année en année. Vous ſerez convaincu que cette réflexion doit m'avoir frappé, ſi vous faites attention aux deux vers que j'ai mis à la tête du Recueil de mes Lettres : ils ſont tirés de Catulle :

Quo deſiderio veteres revocamus Amores,
Atque olim amiſſas flemus Amicitias.

Je garderai cette Lettre juſqu'à ce que j'aye quelque occaſion ſure de vous la faire parvenir. Elle eſt telle cependant (& j'en dis autant de toutes les autres que j'ai écrites) que les Puiſſances n'auroient aucun lieu d'en être offenſées. „ Mais j'ai raiſon de craindre que cel-
„ les que vous avez gardées, ne paroiſ-
„ ſent ſous quelque forme desagréable,
„ ſi vous venez à mourir avant qu'elles
„ ſoient anéanties ; & ma crainte à cet
„ égard eſt d'autant mieux fondée, que
„ depuis quelques ſemaines Curl a reçu
„ d'Irlande deux Lettres, qui vous ont
„ été écrites en 1723, l'une par My-
„ lord Bolingbroke, & l'autre par moi.
„ Curl les a d'abord publiées, &, au-
„ tant qu'il peut m'en ſouvenir, telles
„ qu'elles ſont, excepté un paſſage con-
„ cernant Dawley, qui doit avoir été
„ inſéré depuis, ce Seigneur n'ayant
„ pas encore eu cet endroit en ce tems-
„ là.

„ là. Curl n'a point eu votre réponſe
„ à ma Lettre, parce que j'ai bien eu
„ ſoin qu'elle ne ſortît pas de mes
„ mains; tout ce qu'on prête (en fait
„ d'Ouvrages d'eſprit, auſſi-bien que
„ d'argent) étant ſûrement perdu".

Le Public pourra tirer grand avantage de la vie retirée que méne Mylord Bolingbroke. Ses Lettres ſont d'un Philoſophe à grands principes, qui rend graces à la Fortune de la tranquillité qu'elle lui a procurée par ſes rigueurs: auſſi n'a-t'il garde de ſe plaindre d'une tempête, qui a hâté ſon arrivée au port. Vous me demandez, ſi j'ai fait quelque recrue de nouveaux Amis, pour remplacer ceux qui ne ſont plus? Je regarde la choſe comme impoſſible; car non ſeulement nos Amis nous ont été enlevés par les années, mais nous-mêmes avons éprouvé de ſi grands changemens, que, quand les mêmes Amis nous ſeroient rendus, il faudroit encore un ſecond miracle pour que nous nous retrouvaſſions en état de goûter les douceurs de leur commerce. Mais comme une Riviére, par le cours continuel de ſes eaux, emporte les fleurs & les plantes qui embelliſſent ſes bords, & ne laiſſe à la place que du limon & des roſeaux, ainſi le cours des années, en nous ôtant beaucoup d'excellentes choſes en ſubſtitue un petit nombre de médiocres à la place, mais rien de ce

qui

qui faiſoit l'objet de nos déſirs & de nos eſpérances. C'eſt ainſi que, ſans le vouloir, j'ai fait connoiſſance par hazard avec quelques jeunes-gens, qui préférent le paſſé au préſent, & dont par cela même l'avenir peut attendre quelque choſe de bon. Si je les aime, c'eſt qu'ils honorent quelques-uns de ceux que les Gens de bien regrettent, ou ſont ſur le point de regretter. Deux ou trois d'entr'eux ſe ſont diſtingués dans le Parlement, & d'une maniére qui leur fait bien honneur, puiſque c'étoit pour la liberté & contre la Corruption. Je tiens à deux autres par la conformité de nos goûts pour les mêmes Etudes, & les mêmes Auteurs: je vous avouerai pourtant, que la Morale l'emporte chez moi ſur la Poëſie, les Amis que la premiére des deux me recommande, étant bien plus chers à mes yeux, que ceux qui peuvent m'être recommandés par l'autre. Tout bien examiné, mon cœur n'eſt plus ſuſceptible de nouvelles impreſſions: celles, que je reçois aujourd'hui, ſont effacées demain; & l'image des Amis que j'ai perdus il y a vingt ans, s'offre plus diſtinctement à mes régards que celle des perſonnes que je vois journellement. Vous êtes de la premiére de ces claſſes à tous égards: heureux, ſi je pouvois ſeulement avoir l'avantage de vous voir. Il y a quelque choſe de cruel dans l'idée que nous ſom-

ſommes habitans d'un même Monde, & néanmoins toujours ſéparés l'un de l'autre. Adieu, j'aurois bien de la peine à exprimer ce que je ſens: paſſons à des articles qui m'affectent moins — Mylord Masham vient de marier ſon fils. Mr. Lewis a depuis peu enterré ſa femme. Mylord Oxford a été touché de votre Lettre juſqu'à en pleurer. Madame B. ſoupire plus pour vous que pour la perte de ſa jeuneſſe. Elle dit qu'elle ſera encore agréable durant pluſieurs années, & que c'eſt dans vos Ecrits qu'elle en a trouvé la recette——. Adieu.

LETTRE LXXXV.

QUand vous ne devriez jamais m'écrire, la demande que vous me faites dans votre derniére Lettre, de vous écrire ſouvent, ne laiſſeroit pas de vous être accordée. Rien ne m'eſt plus aiſé: chaque jour je m'entretiens dans mon cœur, de vous, & avec vous, & je n'ai d'autre peine que de coucher par écrit ce que je penſe. Plus j'approche de ce période de la vie, où l'on dit des plus doux objets, *je n'y prends plus de plaiſir*, & plus je m'appuye ſur le petit nombre de ſoutiens qui me ſont laiſſés. Je voudrois bien que nous puiſſions paſſer les derniéres années de notre vie enſem- Mars 23. 1736-7.

enſemble. Celle qui a été le grand objet de mes ſoins, n'en exige plus de ma part. Je ne ſuis à-préſent que trop mon propre maître; ma maiſon eſt trop grande; mes jardins fourniſſent trop de proviſions pour mon ménage. Mes domeſtiques ont plus de ſentiment qu'il n'appartient à des gens de leur condition; ils ſe ſont entre-mariés, & ſont en quelque ſorte devenus des Amis d'une claſſe ſubalterne: ils ſerviroient avec le plus grand plaiſir du monde tous ceux que je verrois ici avec plaiſir. Je penſe qu'il en eſt à peu près de-même ainſi de vous dans votre vie domeſtique, & l'idée de votre vieille Ménagére me rappelle quelquefois celle d'une bonne Nourrice, qui auroit ſoin de moi comme de ſon enfant; mais je tremble en ſongeant à la mer qui nous ſépare. Comme vos craintes ſont moins grandes que les miennes, & que j'eſpére que vous me ſurpaſſez auſſi en force, ne pourrois-je pas avoir encore une fois le plaiſir de vous voir en Angleterre? Le ſeul motif qui m'a engagé à vous aſſigner la France comme un lieu de rendez-vous, eſt que je pourrois m'y rendre facilement & en peu de tems par mer, les Médecins m'ayant dit que ma poitrine eſt en ſi pauvre état, que pour peu que je fuſſe malade ſur mer, ma vie ſeroit en danger. Quoique quelques-uns de vos Amis ſoient morts depuis que

que vous avez vu votre terre natale, il y en a encore quelques autres qui reſteront tels juſqu'à la mort, & qui, à ce que j'eſpére, auront la puiſſance attractive de vous ramener dans le ſein de votre Patrie. Vous trouverez en eux de zélés & généreux Defenſeurs de la Liberté publique. Vous leur avez ſervi à cet égard de modéle, & ils ont puiſé dans vos Ecrits, pour ceux de leur eſpéce, toute l'affection qui eſt compatible avec des ſentimens de mépris pour ceux qui deshonorent la Nature Humaine.

Jamais, ſi ma vue étoit un peu meilleure, je ne ſerois las de vous écrire; mais la véritable cauſe (& elle eſt bien forte) qui fait que vous recevez ſi rarement de mes Lettres, eſt la crainte d'un mal très-grand, & qui m'eſt connu par expérience, que mes Lettres étant conſervées par un effet de la prévention de mes Amis, ne paſſent entre les mains de mes Ennemis, qui les publieront imparfaites comme elles ſont, ou malignement altérées.

Plût à Dieu que vous vouluſſiez paſſer la mer avec Mylord Orréry, qui aura ſurement ſoin de vous dans le voyage; & amener avec vous votre vieille Ménagére, & deux ou trois de vos Domeſtiques. J'ai place pour tous, un cœur pour tous, & (penſez-en ce qu'il vous plaîra) aſſez de bieus pour

tous. Nous pourrions, ſi nous étions enſemble, paſſer doucement le reſte de nos jours, & transmettre à la Poſtérité une preuve, que deux gens d'eſprit peuvent être réellement Amis, en dépit de tous les Fous du monde. Adieu.

LETTRE LXXXVI.

DU DR. SWIFT.

Dublin, May 31. 1737.

IL eſt vrai que je vous dois quelques Lettres, mais il ne m'a pas été poſſible de m'acquitter de cette dette. Quand vous ſerez à mon âge, vous ſentirez toute la force de mon apologie. C'eſt ma ſurdité, & point du tout mon âge (car je ſuis encore en état de faire juſqu'à douze milles par jour à cheval) qui m'a empêché de me rendre à Bath, & à Twickenham. Cette incommodité n'étant pas ordinaire, ne trouve guéres de ſupport; & tout homme qui y eſt ſujet, fait une bien pauvre figure en compagnie.

C'eſt moi qui vous ai dit le premier *Orna me*, & à-préſent, par un tour de paſſe-paſſe, c'eſt vous qui me taxez d'être votre débiteur. Dans un certain ſens vous n'avez pas tort; car vous donnez des guinées, & moi des liards: mais nonobſtant cela, je ſuis en droit de

de me plaindre de n'avoir pas trouvé place à la tête d'une ſeule de vos Epîtres. Je me ſuis ſouvent étonné comment vous avez fait pour exceller par deſſus tout le reſte du Genre Humain, en traitant des Sujets de Morale, d'une façon ſi noble & ſi poëtique : ma ſurpriſe auroit été bien plus grande encore, ſi je n'avois ſu combien les talens, que la Nature vous a donnés, ont été perfectionnés par une excellente éducation.

„ J'ai mis enſemble dans un *folio* une „ partie des Lettres que vous m'avez „ écrites, & le reſte en différens pa„ quets, avec une inſcription qui mar„ que qu'elles ſont de vous : en par„ courant leurs dates, je trouve un „ vuide de ſix années ; & cependant „ j'ai gardé vos Lettres avec tout le „ ſoin poſſible ; mais j'ai été obligé, en „ trois ou quatre occaſions, d'envoyer „ tous mes Papiers, bien empaquettés, „ & ſcellés à quelques fidéles Amis. Ce „ que j'ai actuellement de Lettres à „ vous, ne va guéres à plus de ſoi„ xante". Je n'ai trouvé dans aucune d'elles rien qui doive être retranché : on n'y remarque pas le moindre eſprit de Parti : diſpoſition dont la Religion que vous profeſſez, & toute votre conduite paſſée vous juſtifient ſuffiſamment. Pour moi je ne ſuis pas ſi modéré ; & je ne ceſſe de déclamer contre la corruption qui infecte les deux Royaumes,

particuliérement celui-ci. J'ai lu votre Epitre d'Horace à Auguſte: elle m'a été envoyée dans l'Edition d'Angleterre, auſſitôt qu'elle a paru, on eſt occupé à contre-faire cette Edition ici en petit *Octavo*. Les fins Connoiſſeurs prétendent y démêler des traits flatteurs; d'autres, auſſi habiles, y appercoivent des Ironies. Mais vos admirateurs, je veux dire tous les gens de goût, ſont de ſentiment, que la profeſſion d'amitié envers moi que vous faites dans cette admirable Piéce, ôte juſqu'à la moindre ombre de ſoupçon qu'il y ait de la flatterie. Par bonheur pour moi, vous êtes engagé trop avant; & en dépit de vous tous les ſiécles avenir me célébreront, & ſauront que vous m'avez aimé & eſtimé, quoique j'aye été l'objet de la haine des Miniſtres d'Etat, & de leurs valets.

De grace, qui eſt ce Mr. Glover, qui a fait le Poëme Epique intitulé *Léonidas*, qu'on a réimprimé ici, & dont on dit beaucoup de bien? Depuis quelque tems il nous vient de fort bons Poëmes de Londres. Je viens d'en lire un ſur la Converſation, & encore deux ou trois autres. Mais la foule ne vous incommode pas vous, qui tel que le Prédicateur, êtes élevé au-deſſus de tout le reſte, & vous attirez plus de regards que toute l'aſſemblée.

Je ne ſaurois écrire davantage; & c'eſt

ici

ici mon troiſiéme effort, qui cependant ne ſuffit pas pour m'aider à remplir la page. Je ſuis, mon très-cher Ami, tout à vous, auſſi long-tems que je pourrai écrire, ou parler, ou penſer.

J. SWIFT.

LETTRE LXXXVII.

Je vous ai écrit, il y a quelques ſemaines, une Lettre, que Mylord Orréry s'eſt chargé de vous faire parvenir, & à laquelle je n'ai point encore reçu de réponſe. Sa Grandeur partira pour l'Angleterre, à ce qu'elle compte, dans une dixaine de jours, & prendra alors avec elle: „ Toutes les Lettres „ que j'ai de vous, & dont le nombre „ ne va point au-delà de vingt & cinq. „ Je trouve qu'il y a un grand vuide de „ pluſieurs années; mais les dates ſont „ antérieures aux deux derniers voya„ ges que j'ai faits en Angleterre, ce „ qui me fait croire, que dans un de „ ces voyages je dois avoir emporté „ avec moi une autre cargaiſon." Mais je ne puis plus me fier à ma mémoire: & ma ſurdité, auſſi bien que mes vertiges, vont de jour en jour en augmentant. Depuis peu je ſuis preſque vieilli d'une douzaine d'années. Dub'in, Juill. 23. 1737.

Nous avons votre Volume de Let-

tres, qui ſera, dit-on, réimprimé ici. Quelques-uns de ceux qui ont pour vous la plus haute eſtime, & un petit nombre d'autres qui vous connoiſſent perſonnellement, ſont fâchés que vous n'ayez fait aucune diſtinction entre la Nobleſſe Angloiſe de ce Royaume, & les anciens Sauvages Irlandois. Pourriez-vous ignorer que pluſieurs de nos Colonies Angloiſes ſont plus civiliſées que divers Comtés en Angleterre, qu'on y parle Anglois bien plus purement, & qu'on y a une bien meilleure éducation. Le Docteur Délany, qui eſt, à ce que je crois d'une famille Irlandoiſe, vint me rendre viſite il y a trois jours, pour ſe plaindre de ces paſſages de vos Lettres: il prétend qu'une pareille différence entre les deux Climats ne ſubſiſte point, & que la partie ſeptentrionale de la Principauté de Galles, Northumberland, Yorkshire, & d'autres Comtés ſitués vers le Nord, ſont moins propres aux Sciences qu'aucune partie de l'Irlande. En un mot, je crains que vos Amis & vos Admirateurs d'ici ne vous forcent à chanter une palinodie.

Pour ce qui eſt des autres endroits de vos Lettres, je penſe qu'on pourroit en tirer le meilleur Syſtême qui ait jamais été compoſé, ſinon pour la conduite de la Vie Humaine en général, du-moins pour faire rougir les hommes de leurs folies & de leurs vices. Une cho-

chose qui fait bien honneur à ce Royaume, & au goût de ses habitans, est que vous êtes au-moins autant célébré ici que dans votre Patrie. Si vous voulez reprocher à nos habitans l'Esclavage volontaire, la Corruption, l'Athéisme, & autres bagatelles pareilles, faites-le librement, mais comprenez-y aussi l'Angleterre, en ajoûtant, pour son compte particulier, tous les autres vices du monde. Je souhaitterois que vous empêchassiez que de misérables Barbouilleurs de papier ne nous inondent ici de leurs misérables productions en prose & en vers. — J'attends, de jour en jour la fin de ma vie, n'ayant plus, ni courage, ni vigueur; quelquefois j'entends un peu mieux qu'à l'ordinaire, mais ma tête est toujours dans le plus triste état du monde. Tant que je serai en état d'entretenir un commerce de Lettres avec vous, je le ferai surement: ainsi ce jour étant un jour heureux, où je puis tenir une plume, je la tiendrai aussi long-tems qu'il me sera possible. Faites-moi l'amitié de voir souvent Mylord Orréry, il n'y a point d'homme après vous que j'aime autant que lui; & dites-lui ce que je dis, s'il vient vous voir. J'ai fait, car la nuit approche, & ma tête est plus mal que jamais. Dieu veuille vous conserver long-tems, comme un modéle de piété & de vertu.

Adieu, mon cher, & preſque ſeul conſtant Ami. Perſonne au monde ne vous eſtime, ne vous honore, ni ne vous aime plus que moi.

LETTRE LXXXVIII.
DU DR. SWIFT.

MON CHER AMI,

Dublin, Août 8. 1738.

J'ai bien reçu votre Lettre en date du 25. de Juillet. Ayez la bonté, je vous prie, de me conſidérer comme un homme uſé par les années, & accablé de toute ſorte de chagrins. J'ai entiérement perdu la mémoire; & depuis un an je ſuis tellement ſourd que toute converſation m'eſt à charge. Je ne dis point ceci pour augmenter votre pitié à mon égard (qui n'eſt déjà que trop grande) mais comme une excuſe de mon peu de régularité à repondre aux Lettres que vous & mes autres Amis avez la bonté de m'écrire. Mon nom eſt en mauvais prédicament aux Bureaux des Poſtes des deux Royaumes, ce qui fait que les Lettres qu'on m'adreſſe, ſouvent ne me ſont pas rendues, ou bien ne me parviennent qu'après avoir été ouvertes. lues, & mal-adroitement recachetées. Je penſe fréquemment à Mme. B. & l'honore plus que je ne puis dire : ayez

ayez ſoin de l'aſſurer de mes très-humbles reſpects. Je ſuis auſſi fier que reconnoiſſant du petit mot qu'un Génie ſuperieur & univerſel a ajoûté vers la fin de votre Lettre ; j'infére de ce qu'il écrit, qu'il vous quittera bientôt pour gagner ſa Forêt. Il commença à être mon Patron du tems de la Reine, & s'abaiſſa enſuite juſqu'à prendre la qualité de mon Ami.

C'eſt une grande faveur du Ciel que votre ſanté devienne meilleure, à meſure que vous avancez en âge. Il y a déjà bien des années que j'ai renoncé à la Poëſie, & je puis vous aſſurer, que dans le tems que j'aurois naturellement pu le mieux réuſſir à faire des vers, je n'ai rien produit en ce genre que de très-médiocre : ainſi je n'accepte point vos complimens ſur ce ſujet. Votre ſecond Dialogue, que vous m'avez envoié en dernier lieu, me paroît comparable avec tout ce vous avez jamais fait de meilleur ; & je ſentirois certainement mieux toutes les beautés de cette Piéce, ſi je ne me trouvois pas relegué au bout du Monde : éloignement qui eſt cauſe que j'ignore les faits & les perſonnes.

„ Je puis vous aſſurer poſitivement, „ que toutes les Lettres que vous m'a„ vez écrites depuis vingt ans & plus, „ ſont liées en paquets cachetés, & re„ miſes à Madame W, — qui eſt une „ digne Femme, ma bonne Couſine ;

„ la ſeule de mes Parentes dont je puiſ-
„ ſe ſupporter les viſites. Elle s'eſt
„ chargée de vous faire ſurement par-
„ venir toutes ces Lettres après ma
„ mort."

Mylord Orréry eſt parti avec ſa Femme pour les Terres qu'il a dans le Nord: cette Dame eſt douée d'autant de ſens, qu'aucune autre perſonne de ſon ſexe que je connoiſſe. Permettez-moi d'écrire ici ma réponſe au mot que Mylord B. a inſéré dans vôtre Lettre.

MYLORD.

Je ſuis infiniment obligé à Votre Grandeur de la bonté qu'elle a eue de m'aſſurer de ſon ſouvenir par un mot de ſa propre main. Et ce n'eſt pas, Mylord, la ſeule obligation que je vous ai. Vous ne m'avez jamais trompé, même dans le tems que vous étiez Miniſtre d'Etat: la conſidération, que vous m'avez écrit étant en exil, augmente encore à mes yeux le prix de cette faveur. Je ne puis guéres me flatter de vivre juſqu'au tems où vous publierez votre Hiſtoire, & ſuis aſſez vain pour ſouhaitter que mon nom ſe trouve parmi ceux du peu de ſubalternes, *quorum pars parva fui*: ſinon je trouverai bien quelque autre moyen de faire ſavoir à la Poſtérité, que vous avez daigné être mon Protecteur. Quoi qu'il en ſoit, je veux vivre & mourir avec les ſentimens de la

plus

plus haute vénération & de la plus parfaite reconnoiſſance, votre très-humble, &c.

P. S. J'ai deſſein dans un P. S. de corriger (s'il eſt poſſible) les fautes que j'ai faites dans ma Lettre. J'ai montré à ma Couſine la Lettre que je viens d'écrire, & elle m'aſſure qu'une ample collection de (a) vos mes Lettres à vous moi, * eſt empaquetée

[a] Il y a préciſément ainſi dans l'Original. Le Livre actuellement imprimé ſemble être une partie de la Collection dont il eſt ici parlé, puiſqu'on y trouve non ſeulement les Lettres de Mr. Pope, mais auſſi celles du Docteur Swift, tant à lui qu'à Mr. Gay, qui lui furent rendues après le mort de Gay: quoique toute mention de l'échange des Lettres faite par Mr. Pope, ait été ſupprimée à deſſein dans la publication, & paroit uniquement par quelques unes des réponſes.

[*] Le Comte d'Orrery à Mr. Pope.

Monsieur,

Je ſuis de plus en plus convaincu que vos Lettres ne ſont ni perdues ni brulées; mais je ne ſaurois deviner quelle eſt cette *main ſure* en Irlande, dont le Doyen fait *mention*, quoique je connoiſſe preſque tous les Amis qu'il a dans ce Royaume. Comme je ſais que ces Lettres vous tiennent à cœur, je n'ai point épargné mes peines pour trouver où elles ſont; mes recherches ont été vaines, & je crains que celui qui les a, n'en fera confidence à perſonne. „ Madame W — m'a aſſuré qu'elle n'en „ avoit pas une ſeule, & ſembloit craindre que „ vous ne vous *imaginaſſiez* qu'elles étoient entre „ ſes mains. Elle me dit auſſi avoir *empêché* que „ la Lettre, par laquelle le Doyen vous donnoit „ cet avis, ne vous fût envoyée; mais qu'elle „ croyoit que Mr. Swift vous en écriroit une au„ tre, qui confirmeroit ce qu'elle diſoit, & ainſi „ me prioit de vous aſſurer, de ſa part, qu'elle „ ignoroit abſolument où elles étoient."

& ſcellée, & entre des mains ſures. (a) Jeſuis tout à vous. J. SWIFT.

Nous voici au 24 d'*Août* 1738.

Vous pouvez faire tel uſage qu'il vous plaira, envers le Doyen, ou envers toute autre perſonne, de ce que je vous mande. Je ne refuſerai pas mon témoignage en cas de beſoin ; & je penſe que la choſe doit être ſue, ſavoir, „ Que le Doyen dit, „ que vos Lettres ſont entre des mains ſures, & „ que Madame W — déclare ne les pas avoir. „ Quelques-uns de vos Amis auront ſurement, „ auſſi bien que vous, du chagrin, ſi elles ſont „ publiées dans la ſuite ; ainſi je ferai tout ce qui „ eſt en mon pouvoir pour tâcher de parer ce „ coup."

C'eſt ici la prémiére fois que je prends la plume en main, depuis ma derniére infortune ; mais je me conſole de la peine que cette Lettre m'a coûté, puiſqu'elle me fournit l'occaſion de vous aſſurer que je ſuis, &c.

Marſton Oct. 4. 1738. ORRERY.

LETTRES
A
L'ECUYER ALLEN.

LETTRE LXXXIX.
MR. POPE
A MR. ALLEN.

J'ai vu hier Mr. M. qui a d'abord permis à Mr. V. de copier les Piéces que vous ſouhaittez. J'ai cherché les meilleurs originaux de ces deux ſujets, que vous aimez tant, Joſeph ſe donnant à connoître à ſes fréres, & Scipion rendant la belle Captive à ſes parens. Ce dernier trait d'Hiſtoire forme le ſujet d'un des plus beaux Tableaux de Ricci, appartenant à Mylord Burlington; & l'on m'a promis la reconnoiſſance de Joſeph parfaitement bien miſe en Eſtampe. Cette Piéce ſera fournie par un des principaux Peintres Italiens. Celle de Scipion eſt exactement de la Grandeur qu'il faut pour un Bas-relief; ce qui formeroit, à mon avis, un très-bel ornement pour votre ſale. Twitnam, Avril 30. 1736.

C'eſt par le choix de pareils ornemens qu'un homme fait paroître, non ſeulement ſon goût, mais auſſi ſa vertu:

&

& il eſt naturel de ſuppoſer que tout exemple qui nous frappe, peut produire ſur d'autres le même effet. De ſorte qu'un événement, pourvu qu'il ſoit bien choiſi, repréſenté ſur les murs d'un homme riche, eſt ſouvent plus inſtructif que toute la converſation du Maître de la maiſon. En ce ſens, les prierres mêmes peuvent parler, quand les hommes ne le peuvent ou ne le veulent pas. Je ne ſaurois m'empêcher de penſer (& je ne doute pas que vous ne ſoyez du même ſentiment, vous qui avez fait une Piéce d'Autel) que les premiers Réformateurs ont pouſſé trop loin leur zéle, en ôtant les *Peintures* (c'eſt-à-dire, les exemples) des Egliſes; & ont, d'un autre côté été trop indulgens, en ſouffrant que les *Epitaphes* (c'eſt-à-dire, des flatteries & des menſonges) deshonoraſſent des Lieux conſacrés à la Vérité.

Je n'ai juſqu'ici rien appris touchant la Souſcription. (*a*) Vers la mi-May, je compte d'aller paſſer quinze jours chez Mylady Péterborowgh à Southampton. Après mon retour je m'informerai de ce qui a été fait; & je crois réellement que ce que je vous dis ſe trouvera vrai, & que je ſerai diſpenſé d'une tâche, dont je ne ſuis nulle-

[*a*] Pour ſa propre Edition du premier volume de ſes Lettres, entrepriſe à la ſollicitation de Mr. Allen.

lement amoureux. (*a*) Me voici au bas de ma page : ainſi je me hâte de vous ſouhaitter toute ſorte de bonheur, & de me dire, &c.

LETTRE XC.

Mr. POPE

A Mr. ALLEN.

Il n'eſt pas néceſſaire que je vous remercie d'une Lettre, qui me marque tant d'amitié. Je n'aurois pas ſitôt fait, ſi j'entreprenois d'exprimer tout ce que je ſens à cet égard. Mais je vous dirai, en peu de mots, que vous eſtimez ces choſes (*b*) bien plus qu'elles ne valent, rélativement à l'utilité dont elles peuvent être au Public ; & que pour ce qui concerne l'honneur qui pourroit m'en revenir, j'ai déjà lieu d'être ſatisfait. Je vous aſſûre qu'un des plus grands avantages que j'aurois pu ſouhaitter, eſt celui que j'ai obtenu par leur moyen, je veux dire, de me procurer la bienveillance d'un auſſi digne Ami. (*c*) Je crains (qu'étant plutôt obligé de di-

Southampton, Iuin 5. 1736.

[*a*] De faire imprimer ſes Lettres par Souſcription.

[*b*] Ses Lettres.

[*c*] L'amitié de Mr. Allen pour l'Auteur fut l'effet de la lecture de ſes Lettres, qui donnérent au premier les plus hautes idées de la bienveillance générale, & de la bonté du cœur de l'autre.

diminuer que d'augmenter leur nombre, à-moins que je ne veuille publier mes propres louanges) la plupart des Souscrivans ne s'imaginent qu'on leur fait tort, en ne leur communiquant point ce qui doit être supprimé par discrétion. En ne se considérant simplement que comme acheteurs d'un Livre, ils diront qu'on leur donne un Recueil imparfait. Cependant ma réputation, comme Auteur, exige la suppression de bien des choses : & si je voulois remplacer ce qu'il faudroit retrancher, par de beaux sentimens *couchés par écrit pour être imprimés*, je tomberois dans un nouvel inconvénient bien plus grand que l'autre.

J'avoue que je serois charmé d'effacer divers endroits, qui sans cela, s'ils ne sont point transmis à la Postérité, passeront au-moins, parmi mes Contemporains, pour être de moi ; quoique je puisse déclarer en conscience, que plusieurs d'eux ne l'étoient pas, & qu'actuellement aucun d'eux ne l'est, mais que je les desapprouve entiérement.

Au reste, je ne vous flatte pas quand je dis que ce me seroit une extrême satisfaction, si vous vouliez me donner vos avis sur tout cela. Mais je ne saurois obtenir de moi-même de vous charger d'un pareil fardeau, & bien moins encore de briguer un peu de réputation à vos dépens. (*a*) Mais

[*a*] Mr. Allen avoit offert de faire imprimer les Lettres à ses propres dépens.

Mais entendons-nous bien. Si j'avois à moitié auſſi bonne opinion d'elles que vous, je ne me ferois aucun ſcrupule d'accepter votre ſecours; parce que je ſais que le plus grand bienfait qu'on peut vous accorder, conſiſte à vous fournir l'occaſion de contribuer à quelque bien réel. Et je vous donne ici ma parole, que ſi jamais je trouve un objet digne d'être recommandé à votre généroſité, je ne me ferai aucune peine de tirer ſur vous une Lettre de change de la ſomme qu'il faudra. Revenons à notre affaire. Pour vous convaincre de l'aſcendant que votre opinion & vos déſirs ont ſur moi, je ferai ce que je n'ai point fait encore : je dirai à mes Amis que j'aime autant publier ce Livre que le laiſſer-là. Et plutôt que de ſouffrir que vous vous taxiez vous-même, je ferai, l'Hiver prochain, mettre dans les Gazettes le Projet de Souſcription, &c.

J'entre dans ce détail, pour vous faire voir combien je ſuis diſpoſé à ſuivre votre avis, & même à accepter votre ſecours juſqu'à un certain point. Mais je penſe que vous devez réſerver une preuve ſi forte de votre bienveillance pour quelque meilleure occaſion.

Depuis ma derniére Lettre, j'ai trouvé un autre beau Tableau, dont le ſujet eſt Scipion & ſa Captive, par Piétro

tro Cortona, dont le Chevalier Methuen a une Eſquiſſe : & je crois que l'expreſſion dans ce Tableau eſt meilleure que dans celui de Ricci, ce dernier n'étant pas comparable à Piétro à cet égard : j'ai auſſi trouvé par rencontre une magnifique Eſtampe de Joſeph ſe donnant à connoître à ſes Fréres : le deſſein en eſt, ſi je ne me trompe, de Le Sueur, & vous en ſerez content.

Je ſuis, &c.

LETTRE XCI.

MR. POPE
A MR. ALLEN.

Nov. 9. 1736.

Je ne vous écris pas trop ſouvent pour pluſieurs raiſons ; une d'elles, que je crois bonne, eſt, qu'il faut laiſſer aux Amis le tems de ſonger l'un à l'autre, de leur propre mouvement : c'eſt un exercice pour leur amitié, & pour leur mémoire : d'ailleurs, ces aſſurances éternelles d'attachement ne ſemblent-elles pas ſuppoſer qu'il y a lieu de ſoupçonner quelque refroidiſſement ? & puis, n'eſt-ce pas donner dans le défaut des paroles inutiles, que de remplir des pages entiéres de phraſes, & qui toutes enſemble ne ſignifient autre choſe, ſinon, *je ſuis tout à vous* ?

Je

Je m'occupe à-préſent à planter pour moi-même, après avoir eu le plaiſir de planter pour un autre ; & je rends graces au Ciel, toutes les fois qu'il pleut ou qu'il fait du brouillard : ma tête en ſouffre un peu à-la-vérité, mais mes arbres s'en portent mieux. Ils me ſurvivront ſurement (à-moins qu'ils ne meurent en voyageant de lieu ; car mon Jardin me reſſemble, & me paroît avoir beſoin de correction.) J'aime à penſer que les arbriſſeaux que je mets en terre, fourniront quelque jour de l'ombre & des fruits à d'autres, quand je n'en aurai plus beſoin ; mais ce m'eſt une eſpéce de chagrin que ces autres ne ſoient pas une partie de moi-même. Je m'en conſole pourtant par la penſée, qu'eux & moi ſommes des Créatures de la même eſpéce, & faites par la même main. Je ſouhaitterois (ſi un ſouhait pouvoit me tranſporter) de vous voir occupé comme moi, & de diriger vos travaux (qui, ſoit dit ſans vanité, n'en ſeroient que plus parfaits pour cela) comme je fais les miens propres.

A propos de travaux, les trois quarts de mes Oeuvres en proſe ſont déjà imprimés, le tout formera un volume de plus de cinquante feuilles *in-quarto*. Comme il eſt arrivé ce que j'avois prévu, je veux dire, que l'affaire de la Souſcription croît lentement, je ferai mon poſſible pour déranger vos meſures, &

pu-

publierai au mois de Janvier un Avertiſſement, que l'Ouvrage ſera délivré le jour de *Notre Dame*, afin d'obliger tous ceux qui veulent ſouſcrire, à le faire d'abord. J'ai déjà fait imprimer des Reçus, qui ne laiſſeront plus aucun lieu aux délais, ſous prétexte de *doute*, le tems étant déterminé. Je vous en envoye quelques-uns, qui vous prouveront que j'y vais tout de bon, & que je tâche de diminuer ce qu'il pourroit vous en couter, dans le tems que l'obligation que je vous ai reſte toujours également grande.

Je rends graces à Dieu de votre ſanté & de la mienne, qui eſt meilleure qu'à l'ordinaire.

Je ſuis, &c.

LETTRE XCII.

MR. POPE
A MR. ALLEN.

Juin 8. 1737. La douleur que vous avez reſſentie à l'occaſion d'un faux rapport, en a été une véritable pour moi, en l'apprenant. Je me trouve ſi bien à-préſent, que je ne ſaurois différer un ſeul inſtant à vous en inſtruire. C'eſt m'acquitter, en partie, de la reconnoiſſance que je vous dois pour avoir ſouffert à mon

mon occaſion. Peut-être qu'un Ami mort (s'il connoît notre ſenſibilité à ſa perte) ſait que notre triſteſſe eſt auſſi mal fondée, que la votre l'a été depuis peu : ſi bien, que ce que nous regardons comme un mal réel, paroît à de pareils eſprits un mal imaginaire. Il n'en eſt que ce qui plaît à Dieu. que nous donnions le nom de bien ou de mal à une choſe, ou quelque idée que nous nous en formions.

Je voudrois que le monde me permît de me livrer davantage à ceux que j'aime, & me déchargeât de la moitié des honneurs que des perſonnes du premier rang m'accordent, & qui ordinairement coutent bien autant qu'ils peuvent valoir. Si j'obtenois cette faveur, vous me verriez à Widcombe, & point à Bath. Mais il n'y a que Dieu qui ſache ce qui en ſera. Auſſi ne prétens-je exprimer que des ſouhaits dictés par la plus ſincére amitié.

LET-

LETTRE XCIII.

MR. POPE
A MR. ALLEN.

Nov. 24. 1737. L'Evénement (*a*) de cette ſemaine a tellement lié toutes les facultés de mon ame, que je n'ai point pu m'acquitter de votre commiſſion envers le Docteur P. La mort des grands Perſonnages ſurprend autant *tout le monde*, que celle de chaque Particulier le ſurprend lui-même, quoiqu'on doive autant s'attendre & être préparé à la premiére de ces pertes qu'à l'autre. Nous commençons à eſtimer & à louer nos Supérieurs, dans le tems que nous les plaignons, parce qu'alors ils ne nous paroiſſent point élevés au-deſſus de nous. La Reine, de l'aveu de tous ceux qui ont été autour d'elle, a marqué beaucoup de fermeté & de grandeur d'ame juſqu'au dernier moment de ſa vie, quoiqu'elle ſouffrît cruellement. Je ne ſais quel caractére les Hiſtoriens lui donneront; mais tous ſes Domeſtiques, & ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher de plus près, lui rendent le meilleur de tous les témoignages, un ſincére tribut de larmes. Mais les jugemens

(*a*) La mort de la Reine.

mens du Public ont toujours quelque chose de dur, ou au-moins de sévére. Le seul vrai bonheur dont des personnes de tout rang sont susceptibles rélativement aux idées qu'on se forme d'elles, consiste à être aimé & estimé par d'honnêtes gens, & de converser journellement avec eux. C'est un grand sujet de joye pour nous, quand nous savons nos Amis dans une pareille situation. Vous êtes surement dans les mêmes idées, puisque vous me mandez que votre vie domestique devient plus douce de jour en jour. Puissiez-vous jouir longtems de cette félicité! Adieu.

LETTRE XCIV.

Mr. POPE

A Mr. ALLEN.

JE suis très-fâché que vous ayez encore lieu de vous plaindre de vos indispositions, & que vos propres plaintes vous fassent de la peine. Vous avez bien raison, & ma propre expérience m'en a convaincu. Mais par bonheur votre *cœur* est toujours tel qu'il faut, quel que puisse être l'état de votre corps. J'ose dire, & Dieu m'en est témoin, que mon corps est ce qu'il y a de moins bon en-moi. La pauvre Femme, pour la- Twickenham, Avril 23. 1738.

quelle vous m'avez donné une guinée a reçu ce préſent avec des tranſports que j'aurois peine à vous repréſenter. Ses beſoins ſont plus preſſans que je ne vous les dépeignois immédiatement après lui avoir donné ma demi-guinée. Mais j'ai un plaiſir de bon, qui eſt de lui aſſigner annuellement quelque choſe. Cet engagement ne ſera apparemment pas de longue durée; car, à en juger par ſon air, elle ne doit guéres avoir moins de quatre-vingts ans. Vous ne ſerez pas trop content que je vous enléve cette nouvelle occaſion de faire un acte de généroſité. Mais il n'en ſera pas autrement.

Marquez-moi, je vous prie, ſi je puis inſérer votre nom dans un Poëme de ma façon (naturellement, & ſans que la choſe paroiſſe amenée de loin) pourvu que je diſe de vous, ce que bien des gens prendroient en mauvaiſe part, que vous n'êtes pas un homme de la premiére diſtinction? Répondez-moi franchement ſur cette queſtion, comme ſur toute autre que je pourrois vous faire.

Je n'ai rien à ajoûter que des vœux pour votre ſanté; vous ſaurez bien vous procurer tous les autres agrémens qui conviennent à un homme raiſonnable. Adieu.

LET-

LETTRE XCV.

Mr. POPE

A Mr. ALLEN.

J'Aurois dû accuſer plutôt la réception de votre Lettre, mais j'ai été fort incommodé de mon aſthme; & quelques affaires qui me ſont ſurvenues, m'ont obligé de ſortir, ce qui a encore empiré mon mal. Je ſuis très-fâché d'apprendre que votre indiſpoſition & celle de Mme. A. durent encore. J'eſpére que votre premiére Lettre m'apportera à cet égard des nouvelles plus favorables. Le pauvre Mr. Béthel eſt fort mal auſſi en Yorkshire. Je m'intéreſſe tendrement à ce qui le regarde, le connoiſſant depuis plus de vingt ans, & l'aimant à cauſe de pluſieurs excellentes qualités morales. Il a toute la charité imaginable, ſans aucune des foibleſſes qui deshonorent ſi ſouvent cette vertu —; & je crois fermement qu'il n'a jamais dit une choſe qu'il ne penſoit pas, & qu'il n'a jamais fait une choſe que la prudence l'auroit pu obliger à ne pas dire. C'eſt nne idée desagréable pour moi, que celle de ſon ſéjour au fond d'Yorkshire, dans une Maiſon de chaſſe. S'il vit juſqu'au Printems, il reviendra, dit-il, à Londres, Janv. 20.

d'où je tâcherai de l'emmener à Twickenham. Nous gagnerons, de tems en tems, la Capitale dans une bonne voiture : ce qui ſera le meilleur exercice que nous puiſſions prendre ; car ſa foibleſſe eſt telle qu'il ne ſauroit aller à cheval.

Mylord Bolingbroke reſte en Ville encore un mois, & j'e pére que Mr. Warburton s'y rendra avant ſon départ. Ils ſeront bien aiſes de ſe voir ; &, pour ma part, ç'a toujours été un de mes grands plaiſirs de réunir enſemble des hommes d'un mérite diſtingué. La choſe eſt belle en elle-même, & d'ailleurs on tire toujours quelque avantage d'une pareille rencontre. Je voudrois auſſi que Mylord B. reſtât un peu en Ville, quand ce ne ſeroit que pour ſe trouver dans le chemin de certains Perſonnages, fiers & puiſſans, mais qui paroiſſent ne pas trop bien connoître cette vraye fierté, qui fait que ceux qu'elle anime, favoriſent les Sciences & le Mérite, & ſe diſtinguent par ce moyen de leurs prédéceſſeurs. Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE XCVI.

Mr. POPE

A Mr. ALLEN.

JE vous remercie très-fort de votre bonne Lettre. Je ſuis perſuadé que nous nous retrouverons avec les mêmes tranſports d'amitié que nous avons éprouvés ci-devant. Il faudroit que ce fût à Twickenham, & que vous y vinſſiez avec Madame Allen deux fois au-lieu d'une. Mais, dans l'état où ſont les choſes, mon reſpect pour les ordres émanés de la part du Gouvernement, m'oblige à faire mon ſéjour ici, à dix milles de la Capitale : ainſi il faut que je vous voye en cet endroit, ou nulle part. Que ce ſoit-là une des raiſons de plus pour vous attirer, & pour vous engager à reſter le plus longtems qu'il vous ſera poſſible. Mars 6.

Je vous dirai à l'oreille tout ce que je puis faire. Je me gliſſerai le long des bords de Surrey (où aucun Juge de Middleſex n'a rien à voir) juſqu'à Batterſea, & de-là je paſſerai l'eau dans une voiture bien cloſe, pour diner avec vous. Mais il y auroit de l'imprudence à venir en Ville. Au-moins, juſqu'ici,

tous ceux que la Proclamation concerne, y ont obéi (a)

Je vous écris de ſi bonne heure, pour que vous ayez le tems de me marquer ſi vous vous en tenez au jour que vous avez fixé, & j'aurai ſoin que tous les appartemens de ma maiſon ſeront tels que vous pouvez les ſouhaitter pour vous recevoir. Je ferai peut-être, avant que vous veniez, ma petite courſe vers Batterſea, avec Mr. Warburton, que je me ſuis engagé de faire connoître au ſeul Grand-Homme en Europe, qui en ſache autant que lui. Et de-là nous pourrons revenir ici le 16. ou un autre jour, & vous attendrons ſans faute au jour que vous aurez marqué.

J'eſpére que quelque indiſpoſition ne me retiendra point ici, quand il ſera queſtion de partir. Ce qui me fait tenir ce langage, c'eſt que le moindre froid que je prends, & tout mouvement un peu violent que je me donne, me mettent d'abord aux abois. Dieu veuille prolonger vos jours, & vous accorder une reſpiration plus libre, que la mienne ne l'eſt à-préſent, & ne le ſera apparemment jamais.

[a] A l'occaſion de l'invaſion, dont la France menaçoit en ce tems-là la Grande-Bretagne, ſous prétexte d'appuyer les droits du Prétendant.

LET-

LETTRES
DE
MR. POPE,
A
MR. WARBURTON.

LETTRE XCVII.

JE viens de recevoir encore deux de vos *Lettres* (*a*) par le canal de Mr. R. C'eſt au milieu du plus grand tracas poſſible que je vous écris celle-ci ; mais je n'ai pu me diſpenſer de vous remercier particuliérement pour votre troiſième *Lettre*, qui eſt claire, courte & ſi convainquante, que j'oſe affirmer qu'il n'eſt pas néceſſaire que quelqu'un réponde desormais à Mr. de Crouzaz (*b*), qui, pour dire le vrai, ne mérite pas une auſſi excellente réponſe. Vous lui faites trop d'honneur, & trop de faveur à moi : car mon Syſtême eſt devenu dans votre

Avril 11. 1739.

[*a*] Commentaires ſur *l'Eſſai ſur l'Homme.*
[*b*] Profeſſeur à Lauſane, qui publia des Remarques ſur la partie philoſophique de cet *Eſſai.*

votre Ouvrage auſſi clair que j'aurois dû le rendre, ſi la choſe avoit été en mon pouvoir. C'eſt bien à-la-vérité mon Syſtême, mais éclairé de quelques-uns de vos rayons, comme on dit que notre corps naturel reſte toujours le même quand il eſt glorifié. Quoiqu'il en ſoit, je l'aime plus que je ne faiſois auparavant, & tout Lecteur ſincére, & un peu habile, fera le même aveu. Je penſois ce que vous dites, mais je n'expliquois pas ma penſée auſſi bien que vous. Vous m'entendez auſſi bien que je m'entends moi-même, mais vous m'exprimez mieux que je ne puis m'exprimer. Acceptez-en, je vous prie, mes très-humbles remercimens. Je voudrois bien que ces Lettres fuſſent recueillies enſemble dans un ſeul Livre, & je me propoſe (avec votre permiſſion) de les faire traduire en François (*a*). Cependant je ne ferai rien à cet égard ſans votre avis & votre conſentement.

[*a*] Elles ont toutes été traduites dans cette Langue, par un François, Homme de condition, & qui occupe actuellement un Poſte diſtingué dans ſa Patrie.

LET-

LETTRE XCVIII.

Je vis depuis quelque tems dans une continuelle diſſipation, & me trouve tellement l'eſclave de tout le monde, que j'ai à peine le loiſir de m'acquiter de ce que je dois à mes meilleurs Amis. C'eſt à cette cauſe, Monſieur, que je vous ſupplie d'attribuer le ſilence que j'ai gardé envers vous, auquel j'ai autant d'obligation qu'à qui que ce ſoit au monde. May 26. 1739.

Je n'ai aucune correction à faire à vos Lettres, pourvu ſeulement que vous les diſpoſiez dans un autre ordre, & que vous vous exprimiez ſur mon ſujet d'une maniére qui ſente un peu moins l'exagération. Je n'ai pas un mot a changer dans la derniére Lettre, que j'ai fait rendre ſur le champ au Libraire. La maniére, dont vous parlez de moi dans votre P. S. à la derniére Edition de *la Divinité de la Miſſion de Moyſe*, (a) mérite des remercimens tout particuliers de ma part. Je ſuis beaucoup plus charmé d'un compliment qui m'aſſocie à un Homme vertueux, & qui rend juſtice

[a] Il a en vue l'Apologie de l'Auteur *de la Divinité de la Miſſion*, &c. contre quelques Piéces inſérées dans le Recueil hebdomadaire: l'Editeur s'applique à lui-même dans cette Apologie ces vers de l'Epitre au Dr. Arbuthnot,

Me let the tender office long engage, &c.

à la bonté de mon cœur, que de toutes les autres louanges du monde. Puissiez-vous toujours rester en possession de cette indépendence, de ces sentimens de charité, & de cette honnête portion de biens, qui mettent un bon Prêtre au-dessus d'un Evêque, & font sa fortune dans le sens le plus éminent; c'est-à-dire, son bonheur dans cette Vie, aussi bien que dans l'autre.

LETTRE XCIX.

Twitenham, Sept. 20. 1739.

J'ai reçu avec un extrême contentement le Papier que vous m'avez envoyé; mais avec un contentement bien plus grand encore l'assurance de rendre nos liaisons plus étroites, quand vous viendrez en Ville. J'espére que la partie de votre tems, que vous voudrez bien me donner, me sera plutôt accordée dans cet endroit qu'à Londres; car ce n'est qu'ici que je vis comme je le dois, *mihi & amicis*. Je compte donc sur votre promesse; & m'attends, après avoir essuyé les rigueurs de l'Hiver, si dangereuses pour ma constitution, à saluer le Printems avec d'autant plus de joye, qu'il doit vous amener ici, *cum zephyris & hirundine primâ*.

Aussitôt que Mr. R. pourra m'envoyer une Copie entiére de vos *Lettres*, je souhaitte que vous le lui permettiez; afin

afin que je remette le tout entre les mains d'un Gentilhomme François qui, ſi je ne m'abuſe, n'expoſera point votre Ouvrage à autant de critiques malfondées, que mon Traducteur (*a*) François y a expoſé le mien. Sérieuſement je vous ſuis très-obligé d'avoir épouſé ainſi la cauſe d'un Etranger que vous jugiez être lézé. La généroſité de votre conduite mérite un tribut d'eſtime, & votre zéle pour les intérêts de la vérité en peut être payé que par un tribut d'affection, de la part de tous les Gens de bien. Comme j'oſe me dire de ce nombre, je vous aimerois & vous eſtimerois, quand même je n'aurois pas le moindre intérêt à la choſe. Ainſi je me garderai bien d'employer ici le ſtile ordinaire de complimens ; c'eſt pour des ſervices communs qu'il faut les réſerver.

LETTRE C.

C'eſt une choſe très-véritable que je vous aurois écrit plus ſouvent, ſi mon reſpect & ma reconnoiſſance pour vous ne m'avoient en quelque ſorte retenu. Il faut pourtant que je vous diſe, que la plupart de mes Amis joignent leurs remercimens aux miens ; & que plu- Janv. 4. 1739.

[*a*] Mr. *du Reſnel*, dont la traduction fautive a donné quelque eſpéce de couleur aux moins mauvaiſes objections de Mr. *de Crouſaz*.

pluſieurs Juges habiles, & diſtingués par leur candeur, penſent que les obligations que je vous ai, ſont auſſi grandes, que je le penſe moi-même. Ils donnent tous à vos Lettres (*a*) l'approbation qu'elles méritent, & dans tout le Livre je n'ai trouvé que deux ou trois inexactitudes, que j'ai corrigées dans un Exemplaire que je garde pour une ſeconde Edition. Le dérangement de ma ſanté, qui va en augmentant chaque Hiver, m'a obligé, il y a environ deux mois, à aller à Bath & à Briſtol; & je compte de ne pas revenir à Londres avant le mois de Février. J'ai reçu de-la neuf ou dix Lettres ſur le ſuccès de votre Livre, (*b*) qu'on traduit à force. Il y en a une Traduction de commencée en France; & un Gentilhomme, qui eſt à la ſuite de l'Ambaſſadeur de France, a entrepris la même tâche ici, & l'a preſque achevée. Mais je retarderai l'impreſſion, juſqu'à ce que j'aye vos directions, ou que je goûte le plaiſir, que je déſire ardemment, de vous voir en ville. Vous m'avez donné lieu d'eſpérer que vous viendriez y paſſer une partie du Printems, pour la meilleure de toutes les raiſons qu'on puiſſe avoir d'y venir, je veux dire, la converſation d'un petit nombre d'Amis. Permettez, je vous prie, que je ſois ce que vous m'a-

[*a*] Sur l'*Eſſai ſur l'Homme.*
[*b*] Le Commentaire ſur *l'Eſſai ſur l'Homme.*

m'avez fait, un d'eux ; & reſpirez auſſi, de tems en tems, l'air de ma maiſon ; ou, ſi je puis vous être bon à quelque choſe en Ville, durant le ſéjour que vous y ferez, j'ai quelques appartemens, & une Bibliothéque ou deux à ma diſpoſition. J'aurois pu me diſpenſer de faire cette derniére offre à un Homme à qui toutes les Bibliothéques doivent être ouvertes, & qui d'ailleurs en a ſi peu beſoin ; mais j'ai conſidéré que vous étiez peut-être auſſi étranger à l'égard de cette Ville, que je voudrois l'être moi-même. Je vois par quelques Piéces, dans les *Recueils*, (*a*) que vous n'êtes pas moins expoſé à de mauvaiſes chicanes de certaines gens, que l'Auteur que vous avez défendu contre Crouzaz. Je ſouhaitte ſeulement, que vous ne leur faſſiez d'autre réponſe que celle du Soleil aux Grenouilles. Votre éclat leur fait de la peine : brillez, & laiſſez-les là.

LETTRE CI.

Quoique je vous aye écrit depuis peu, je ne ſaurois me diſpenſer de vous remercier de la nouvelle marque d'amitié que vous me donnez par

Janv. 17. 1739-40.

[*a*] Le Recueil hebdomadaire, par le Dr. Wedſter, le Dr. Waterland, le Dr. Stebbing, Mr. Venn, & autres.

vos Remarques ſur la quatriéme Epître. (*a*) Je vois par votre Lettre, qui accompagne ces Remarques, qu'elles m'ont été envoyées le mois paſſé ; & cependant je ne les ai reçues que ce matin. Je n'en donne pas la faute à Mr. R. mais à celui qu'il avoit chargé du ſoin de me faire parvenir ces Papiers. J'ai paſſé trois mois entiers, tant à Bath qu'à Briſtol, pour tâcher de me guérir d'une infirmité, qui, plus ou moins, a toujours empoiſonné la douceur de ma vie. J'eſpére que le régime que j'ai obſervé, produira ſon effet, ou m'accoutumera à ſouffrir avec réſignation. Je me prépare à regagner Londres, où je verrai ce que mon Gentilhomme François a fait : je lui donnerai vos nouvelles Remarques à traduire. C'eſt le même qui a traduit l'*Eſſai* en proſe, & ſi bien, que ſi Mr. de Crouzaz avoit lu cet Ouvrage avec attention, il n'auroit pas fait tant de critiques déraiſonnables. Je ſuis tenté de croire qu'il y a de la malice dans ſon fait, ſoit que cette malice vienne de ſon propre fond, ou qu'elle lui ait été inſpirée par quelque autre. J'avois juſqu'ici attribué les pauvretés qu'il dit, à ſon ignorance ou à ſes préjugés. Je ne vois pas qu'on puiſſe rien ajoûter à votre Ouvrage, ſeulement auriez-vous dû retrancher quelques éloges, que je voudrois bien mériter. Je

(*a*) De *l'Eſſai ſur l'Homme.*

Je réitére la demande que j'ai déjà eu occaſion de faire, rélativement au tems précis de votre arrivée à Londres, afin que je puiſſe recevoir, comme je le dois, un Homme que j'enviſage avec raiſon comme un de mes plus grands bienfaiteurs. Je ſuis avec toute la reconnoiſſance & l'amitié poſſible, &c.

LETTRE CII.

Votre Lettre, quoique très-courte, m'a fait tout le plaiſir du monde, puiſqu'elle me donne lieu d'eſpérer que vous ſerez bientôt ici. Rejoignons-nous comme des gens qui ſe ſont connus depuis pluſieurs années, & dont l'amitié ne doit pas commencer, mais continuer. Il ne faut plus de formalités entre deux hommes, qui connoiſſent ſi bien l'ame l'un de l'autre. L'idée, que je me ſuis formée de vous, eſt celle d'un Philoſophe, qui cherche ſon contentement en lui-même, & qui dit à la grandeur, *Tuas tibi habeto res, egomet habebo meas.* Mais comme il n'eſt que juſte que vos autres Amis ayent quelque part au bonheur de vous poſſéder, j'exige d'être averti le premier de votre arrivée à Londres, afin que je vous y rende la premiére viſite, & que peu de jours après je vous emméne à Twitenham, pour y reſter enſemble le plus long-tems

Avril. 16. 1740.

tems qu'il vous ſera poſſible. Si la Preſſe demandoit une partie de votre loiſir, les feuilles pourroient nous être envoyées par eau d'heure en heure ; & d'ailleurs, vous aurez plus de loiſir pour corriger des épreuves à la Campagne qu'en Ville. Je crois auſſi avoir la plupart des Livres dont vous pourrez avoir beſoin, ou je puis aiſément les emprunter. Je vous prie inſtamment de laiſſer un mot d'avis chez Mr. R. touchant le tems de votre arrivée, & le lieu où vous débarquerez. Je ne manquerai pas de m'en informer tous les jours, ſoit que je me trouve ici, ou à la Campagne. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CIII.

Twickenham Juin 24. 1741.

J'Avoue n'être rien moins que ponctuel en qualité de Correſpondant ; en revanche j'ai beaucoup de ponctualité comme Agent ou Ami, quoique pauvre & pareſſeux en commerce de mots. Des complimens ſont, généralement parlant, les marchandiſes dont des Ecrivains de Lettres font échange ; mais ce genre de négoce déplaît à d'honnêtes-gens, comme devenu illicite par l'étrange abus que bien des gens en ont fait. Ainſi j'en ſuis réduit à de ſimples queſtions, comment mon Ami ſe porte, &

& ce qu'il fait ? Et à des répétitions qui doivent lui paroître ennuyeuſes, *combien je l'aime.* Vos deux obligeantes Lettres m'ont donné une extrême ſatisfaction, en m'apprenant que vous vous portez bien ; & en me faiſant voir que vous approuvez mes efforts pour vous convaincre de mon eſtime, & du plaiſir que je trouve en votre converſation. A-la-vérité l'état languiſſant de ma ſanté, joint à quantité de diſſipations, & *aliena negotia centum*, conſpirent à donner un air de froideur à ma conduite envers ceux que j'aime le plus. Cette eſpéce de malheur me fait la plus ſenſible peine ; car je puis vous déclarer qu'il n'y a point d'homme au monde qui ſoit plus touché que moi du mérite en général, ou du mérite particulier & rélatif aux obligations que je puis avoir. Vous pouvez vous conſidérer, à l'un & à l'autre de ces égards, comme occupant une place ſi diſtinguée dans mon eſprit & dans mon affection, que je ne me ſens pas capable de vous l'exprimer. La plus grande juſtice, & en même tems la plus grande faveur que vous puiſſiez me faire, eſt de m'en croire ſur ma parole.

Ne louez donc pas mes talens, mais inſtruiſez-moi par le ſecours des vôtres. Je ne ſuis pas un juge aſſez éclairé, ni aſſez habile pour prononcer ſur des Ouvrages auſſi profonds que ceux

que

que vous avez publiés. En liſant votre Livre, je crois admirer un des plus beaux Ouvrages de l'ancienne Gréce; mais à chaque page il me manque quelqu'un qui m'inſtruiſe de ce que je voudrois ſavoir. Vous m'avez paru tel en fait d'étude de la belle Antiquité; & vous paroîtrez tel auſſi aux yeux de tout le Genre-Humain; mais avec cette différence entre vous & les plus fameux Antiquaires, que votre génie eſt auſſi grand que vos travaux, & que votre goût égale vos connoiſſances.

Je vous ſuis grandement obligé du projet que vous avez formé à Cambridge, rélativement à mon *Eſſai*; (*a*) mais plus encore du motif, qui eſt le principe de toutes les marques d'affection que vous me donnez, je veux dire, l'opinion favorable que vous avez de l'honnêteté de mes intentions dans cette Piéce, & du zéle que vous avez pour démontrer que je ne ſuis point un ennemi de la Religion. Je vous ai parlé avec toute la ſincérité imaginable, quand je vous ai dit mon opinion au ſujet de mon caractére comme Poëte, (*b*) & j'oſe bien aſſurer que je conſerverai ce caractére juſqu'à la fin de ma vie. Je n'ai rien à ajoûter, ſinon que j'eſpere d'apprendre quelquefois que vous vous por-

[*a*] Mr. Pope avoit prié l'Editeur de lui procurer une bonne Traduction de l'*Eſſai ſur l'Homme* en Proſe Latine.

[*b*] Voyez ſa Vie.

portez bien : heureux ! ſi je pouvois de tems en tems vous donner de pareilles nouvelles.

LETTRE CIV.

Je ſuis devenu un ſi pauvre Correſpondant, tant par l'extrême affoibliſſement de ma vue, que par d'autres accidens des agréables, & dont la plupart ne concernent que moi ſeul, que mes plus anciens & meilleurs Amis ſont aſſez raiſonnables pour m'excuſer. Je ſais que vous êtes de ce nombre, & que vous méritez tous les témoignages d'eſtime & d'amitié que je ſuis capable de vous donner. Je n'en dirai pas davantage ſur cet article, & me hâterai de vous remercier de votre conſtant empreſſement à me rendre tous les ſervices qui peuvent contribuer à ma réputation. Vous êtes beaucoup meilleur juge que moi de la Traduction, (a) non ſeulement parce que vous entendez mon Ouvrage mieux que je ne fais moi-même, mais auſſi à cauſe que votre familiarité continuelle avec les Langues ſavantes fait que vous les poſſédez plus à fond. Je voudrois ſeulement que l'attention du Traducteur à la Latinité de Cicéron, ne l'empêchât pas d'employer cer- Octob. 27. 1740.

[a] De ſon *Eſſai ſur l'Homme* en Proſe Latine.

certains *termes* qui pourroient être plus *précis* en Philoſophie moderne, que d'autres termes dont il voudroit peut-être faire uſage, ſur-tout dans des matiéres métaphyſiques. Je trouve cet échantillon aſſez concis, & auſſi clair que des phraſes claſſiques peuvent le permettre. J'aimerois pourtant mieux le voir quelquefois s'écarter de ces phraſes, que de permettre que le ſens fût tant ſoit peu douteux, ou obſcur. Vous ſavez parfaitement pourquoi je ſouhaitte une pareille Verſion, qui, pour que mes déſirs à cet égard fuſſent entiérement remplis, devroit être accompagnée de vos Remarques traduites. Il ne ſeroit pas néceſſaire pourtant de les traduire toutes, & l'on pourroit n'en choiſir que celles qui ſont d'un uſage général, ou qui éclairciſſent quelques paſſages un peu obſcurs à force d'être concis, ou qui exigent peut-être une attention trop forte de la part du Lecteur.

Il ne m'a pas été poſſible d'exécuter mon deſſein d'aller à Oxford, & chez Mylord Bathurſt. Je compte de paſſer une couple de mois à Bath, dans l'eſpérance d'y recevoir de tems en tems de vos nouvelles. Mr. G. m'a pluſieurs fois donné cette marque de ſon amitié.

Scriblerus (*a*) ſera ou ne ſera pas publié, ſuivant que certains autres Papiers paroîtront ou ne paroîtront pas, mais

(*a*) Les *Mémoires de Scriblerus.*

mais dont je tâcherai d'empêcher la publication de tout mon pouvoir (*a*). Votre comparaiſon entre B. & ſon Neveu, ſeroit le ſujet d'une excellente Epigramme. Mais il reſte ſi peu d'efficace à la Satire (depuis que la vertu a perdu ſon dernier appui, la *honte*) que l'Epigramme (dont la puiſſance eſt bien plus bornée) n'eſt pas en droit de ſe promettre le moindre ſuccès. Adieu. Je voudrois que vous fuſſiez plus près de nous. La choſe (& j'y ai un aſſez grand intérêt) ſeroit ſurement, ſi j'en étois le maître.

LETTRE CV.

SI divers accidens ne m'avoient pas fait prendre tellement en haine l'occupation d'écrire des Lettres, que je ſuis preſque effrayé de l'ombre de ma propre plume, vous ſeriez l'homme auquel j'aimerois le plus ſouvent à ouvrir mon cœur. Et cette préférence eſt bien juſte; car vous m'avez donné les plus fortes preuves, que vous comprenez ce que je veux dire, & que vous ne le desapprouvez pas: en un mot, vous joignez à beaucoup d'intelligence la plus parfaite candeur. Je ne vous importunerai pas du récit de mes chagrins & me contenterai ſimplement de vous en indiquer

Bath, Févr. 4. 1740--1.

[*a*] Les Lettres publiées par le Dr. Swift.

diquer deux qui me tiennent fort à cœur. On vient d'imprimer en Irlande mes Lettres au Dr. Swift, & (ce qu'il y a de plus révoltant) de ſon conſentement & par ſa direction (*a*), ſans m'avertir de la choſe qu'après qu'elle a été faite. L'autre ſujet de chagrin ſubſiſtera juſqu'à ce que quelque événement favorable nous rapproche. Je ne ſuis nullement content de ces lueurs de félicité, que vos courtes viſites me procurent, & dont vous ne remportez que mes ſoupirs & mes vœux, ſans aucun avantage réel pour vous.

Je ſuis charmé que l'impreſſion de votre *ſecond Volume* (*b*) avance, & particuliérement de ce qu'il s'y trouve des *Digreſſions* ; car elles ſont d'*autant plus de vous* ; & je puis me fier aſſez à votre jugement pour être perſuadé qu'elles ne ſont pas étrangéres au ſujet. Je ne doute pas que vous n'y veniez à bout de vérifier le bon proverbe, que les détours ménent quelquefois plus vite au logis.

C'eſt une hiſtoire auſſi agréable qu'inſtructive, que celle que vous me racontez du Dr. W***. Ce Docteur eſt un fidéle emblême de certaines perſonnes, qui ont de la répugnance à accepter un remé-

[*a*] Cette expreſſion ſi adoucie eſt la plus forte que Mr. Pope ait jamais employée pour temoigner ſon reſſentiment de l'indiſcrétion de ſon ancien Ami, comme étant perſuadé qu'il n'y avoit aucune malice dans ſon fait.

[*b*] De *la Miſſion Divine.*

reméde de la part de ceux qu'elles n'aiment pas.

Je m'apprête à reprendre le chemin de Londres, & attendrai votre Livre avec d'autant plus d'impatience, que j'eſpére que vous le ſuivrez de près; & que votre commerce me procurera, durant un mois, le même agrément dont j'ai joui avec vous ce Printems paſſé.

LETTRE CVI.

VOus en agiſſez toujours amicalement à mon égard, ſupportant dans mes Ecrits ce qui eſt ſouffrable, & m'indiquant avec franchiſe les endroits qui vous paroiſſent devoir être corrigés. Tel eſt, par exemple, celui —— vous me devez beaucoup de cette derniére ſorte d'amitié, après avoir été trop prodigue de l'autre. J'attends avec la derniére impatience que vous veniez en Ville; ce qui ne ſera, à ce que Mr. G. m'aſſure, qu'au commencement du mois prochain. Je me flatte que vous voudrez bien alors m'accorder une grace ſignalée, en paſſant avec moi le plus de tems qu'il vous ſera poſſible. Si chaque jour n'eſt pas alors une ſource de connoiſſances & de plaiſirs, ce ſera ma faute. Voilà tout ce que j'avois à vous dire. Adieu. Avril 14. 1741.

LET-

LETTRE CVII.

Twickenham Août 12. 1741.

LE peu de diſpoſition que je me ſens à écrire, à-moins que la choſe ne me paroiſſe abſolument néceſſaire ou utile, doit me ſervir d'excuſe envers mes Amis toutes les fois que je ne leur écris pas. Je ſais (& même je ſens) qu'il n'eſt pas néceſſaire que je répéte les aſſurances de la vraye & conſtante amitié que je vous porte. Des Ames honnêtes & bien nées ſont ſures l'une de l'autre; le lien qui les unit eſt mutuel & fort. L'uſage d'écrire des Lettres aboutit entiérement au plaiſir donné & reçu par la connoiſſance reciproque qu'on ſe porte bien: car je ne ſerai jamais aſſez heureux (& ce ſeroit une rare bonheur) pour me trouver à même de vous procurer quelque avantage réel, & de vous mander cette bonne nouvelle. Mais la Fortune permet rarement qu'un Homme deſintéreſſé rende ſervice à un autre. C'eſt déjà un aſſez grand outrage pour elle quand deux de ceux qui mépriſent le plus ſes faveurs, ſont heureux indépendamment d'elle, & par la conformité de leurs goûts. La ſeule grace que je voudrois recevoir de ſes mains, eſt qu'elle permît que quelque grand Perſonnage vous rapprochât des bords de la Thamiſe; quoique depuis peu

peu un Seigneur, que vous eſtimez beaucoup plus que vous ne le connoiſſez, ait deſtiné, &c. Je vous remercie de bien bon cœur des idées que vous m'avez fournies; je crains bien que ſi j'en avois davantage, non ſeulement ſur ce ſujet, mais auſſi ſur d'autres, je ne violaſſe ma réſolution, & ne devinſſe Auteur ſur nouveaux frais, & même un meilleur Auteur que je n'ai été juſqu'ici.

Je ſuis fâché que l'affaire de votre Grade de Docteur ne ſoit pas encore terminée à votre ſatisfaction (*a*). Pour ce qui eſt du mien, je mourrai avant d'en recevoir un dans une Science que j'ignore & cela de ces mêmes gens, qui ſe font des ſcrupules de vous conférer un Grade pareil, dans une Science que vous poſſédez ſi éminemment. En un mot, je veux être Docteur avec vous, ou point du tout. Je tiens pour une régle certaine, que les honneurs ſuppoſent le mérite, mais ne le donnent pas

(*a*) Cet Eté, Mr. P. & Mr. W. après avoir fait une petite tournée, arrivérent enſemble à Oxford, où Mr. P. ne reſta qu'un jour. Mr. W. y reſta un jour de plus, dans le deſſein de s'en retourner à Londres, & d'aller faire une viſite au Doyen de C. C. en chemin faiſant. Ce même jour le Dr. L. Vicechancelier de l'Univerſité, lui fit demander par une perſonne de marque s'il voudroit bien accepter le Grade de Docteur en Théologie. La réponſe fut telle qu'une offre auſſi obligeante la méritoit. Vers ce même tems le Grade de Docteur en Droit fut offert à Mr. Pope. C'eſt à ces différens faits que l'Auteur fait alluſion.

pas. La choſe eſt impoſſible de ſa nature, & cette impoſſibilité comprend également le Sacerdoce & la Cour. Adieu. Puiſſiez-vous obtenir du Ciel toutes les *vraies bénédictions*.

LETTRE CVIII.

Sept. 20. 1741.

CE n'eſt point à mon amitié, mais au diſcernement du Seigneur (a) dont je vous ai parlé, que vous devez des remercimens pour l'intention qu'il a de vous rendre ſervice. Son jugement eſt ſi ſur & ſi exquis, que c'eſt un plaiſir & un honneur de lui devoir quelque choſe; au-lieu qu'il y a ſouvent une eſpéce de honte à accepter les faveurs de la plupart des Grands. Il eſt triſte pour moi d'en être réduit à pouvoir ſimplement vous ſouhaitter du bien, ſans acquérir un air de dignité en vous en faiſant. La ſeule idée qui me conſole eſt, qu'il y a bien peu d'hommes qui puiſſent vous rendre plus heureux, & aucun qui puiſſe vous rendre plus reſpectable que vous n'avez fait vous-même.

Je vous demande pardon de ce paragraphe. Votre modeſtie trouvera l'éloge un peu fort; mais, après tout, il eſt conforme à la plus exacte vérité—.

Si je puis gagner ſur moi-même de con-

(a) Mylord Cheſterfield.

completer la *Dunciade* (*a*), cet Ouvrage ſera publié dans le même tems avec l'Edition générale de tous mes vers (car je ne veux pas les déſigner par le titre pompeux de Poëmes) & j'eſpére que votre amitié pour moi ſera alors auſſi bien connue, que ma qualité d'Auteur; & qu'elles ſeront transmiſes enſemble à la Poſtérité. Je veux dire à cette partie peu éloignée de la Poſtérité, à laquelle les pauvres Modernes peuvent atteindre. Pour arriver même juſques-là le foible Poëte a beſoin d'être ſoutenu par un Commentateur. Nous prendrons enſemble nos degrés dans le Temple de la Renommée. Pour ce qui eſt de ceux de l'Univerſité, je ne m'en mets guéres en peine; & je vous le dis encore (*b*) une fois, je ne prétens pas être Docteur ſans vous—.

[*a*] Il venoit de communiquer à l'Editeur l'intention où il étoit d'ajoûter un quatriéme Livre à ce Poëme.

[*b*] L'Editeur avoit prié Mr. Pope de ne pas mépriſer l'honneur que l'Univerſité vouloit lui faire; & ſurtout de ne pas rejetter une offre auſſi obligeante pour l'amour de lui, qui ne pouvoit pas regarder l'affront qu'on lui faiſoit, comme venant de la part de cet illuſtre Corps, mais comme une vilaine intrigue de deux ou trois Particuliers.

LETTRE CIX.

Bath, Nov. 12. 1741.

JE ſuis naturellement chiche de mes Lettres à mes Amis ; & la raiſon de cette épargne, me paroît très-bonne ; c'eſt qu'il eſt inutile de répéter des aſſurances d'une amitié éprouvée ; & d'un autre côté, ennuyeux de chercher de nouvelles phraſes pour exprimer une choſe connue. Mais plus d'un motif m'a déterminé à vous écrire cette Lettre. Premiérement, je dois vous marquer combien je ſuis content de la réſolution que vous avez priſe de ne pas entrer en diſpute avec le Dr. M. & vous dire que Mr. L. eſt tellement dans les mêmes idées que moi, qu'il m'a écrit à cette occaſion, qu'il ne peut qu'eſtimer infiniment un Théologien & un Auteur qui préfére la paix à la victoire. Secondement, je dois vous recommander en votre qualité d'Auteur, un Libraire à la place de l'honnête homme que vous avez perdu. Mr. G. & moi n'en connoiſſons aucun qui merite autant de remplacer un Libraire homme de bien que Mr. Knapton. Ce n'eſt pas tout : une troiſième raiſon, fondée ſur mon intérêt & ſur mon plaiſir, m'a fait prendre la plume en main. Je puis ici *vacare literis* plus à mon loiſir que dans ma propre maiſon. C'eſt ici que vos exhortations

tations auront le plus de ſuccès pour me faire reprendre le fil des études que j'ai preſque interrompues, par des diſtractions & des diſſipations éternelles. Si vous pouviez vous abſenter pendant cinq ou ſix ſemaines, ce ſeroit ici que je les voudrois paſſer avec vous: & ſi vous vouliez continuer à travailler à votre excellent Ouvrage, ou vous abaiſſer juſqu'au vain amuſement de commenter un Poëte, qui n'a d'autre mérite que celui de faire tous ſes efforts par ſes Eſſais moraux, pour ſe rendre digne de l'eſtime de ceux qui rendent de plus importans ſervices à la vérité & à la vertu, dans l'un & l'autre de ces cas cette maiſon ſeroit pour vous un azile inviolable contre tous ceux que vous ſouhaitteriez d'éviter. Le digne homme, qui en eſt le maître, m'a chargé de vous inviter dans les termes les plus preſſans; & vous pouvez compter qu'il vous traitera plutôt avec amour & vénération, qu'avec ce que le monde appelle civilité & reſpect. Il eſt ſincére, & extrêmement ſimple dans ſes maniéres, *antiquis moribus*. Si les Eaux de Bath peuvent faire du bien à votre ſanté (comme je l'infére de ce que vous m'avez dit) vous ferez très bien de profiter de l'occaſion. C'eſt à-préſent la bonne Saiſon. L'Evêque de Salisbury eſt attendu journellement ici: je ſais que ce Prélat fait cas de vous: au-moins quoi-

qu'Evêque, a-t'il trop de ſavoir pour être votre ennemi. Vous voyez que je n'omets rien pour ajoûter de nouveaux poids dans une balance, où je ſuis moi-même: l'affection que vous m'avez toujours portée, ne rend pas ce dernier poids fort léger. Vous n'aurez pas beſoin de domeſtique ici. Un ſeul & même valet nous ſervira, & votre appartement ſera à côté du mien. Il y a ici une Bibliothéque & une Gallerie longue de quatre-vingt-dix pieds, avec un bon Caroſſe, pour prendre l'air enſemble quand vous en aurez envie. Mr. Allen dit que vous pouvez être ici à cheval en trois jours. Je m'engage à vous ramener à Londres, & vous laiſſe maître de la maniere & du tems.

Tout ceci eſt-il un ſonge? Ne voulez-vous pas en faire une réalité? M'écoutez vous un peu favorablement?

Audiſtin? an me ludit amabilis
Inſania?

Adieu, mon cher Monſieur, donnez-moi un mot de réponſe à Bath, & que votre Lettre ſoit adreſſée à Mr. Allen.

LET-

LETTRE CX.

VOtre Lettre m'a fait le plus ſenſible plaiſir. C'eſt une réponſe amicale, & auſſi ſatisfaiſante que je puis la ſouhaitter. Hâtez-vous ſeulement d'accomplir votre promeſſe.— J'eſpére que cette Lettre vous trouvera avant votre départ. Car je penſe (tout bien examiné que vous devez prendre votre chemin par Londres, afin d'y parler aux Exécuteurs Teſtamentaires de Mr. G. Perſonne ne pourra vous être plus utile pour régler les comptes que Mr. Knapton, qui eſt ſi fort au fait du Commerce, & qui a un crédit ſi bien établi. Je ſerois bien aiſe que vous ne vous y arrêtaſſiez que peu de jours, quoique je n'aye garde d'exiger que vous omettiez la moindre affaire intéreſſante pour vous-même. Je ſouhaitterois bien auſſi que vous viſſiez *.*.*; mais il ſera tems aſſez, quand vous aurez paſſé un mois ici; car nous avons tous à faire en Ville; & ceux à qui nous aurons à parler, auront apparemment alors plus de loiſir pour converſer avec des Gens de lettres, qu'immédiatement avant l'ouverture des Séances du Parlement. Nov. 22. 1741.

Quand vous ſerez à Londres, faites-moi l'amitié de m'avertir par un mot de Lettre du jour que vous comptez d'arriver à Bath par le Coche, pour que

nous envoyions à votre rencontre quelqu'un qui vous améne ici.

Vous m'aurez une obligation réelle, de vous avoir fait faire connoiſſance avec le maître de cette maiſon ; & de vous avoir donné occaſion de partager avec moi ſon amitié, qui eſt une des principales douceurs de ma vie : mais j'ignore ſi ce ſera un ſervice, ou non, que vous me rendrez en cas que vous m'engagiez de nouveau (*a*) à prendre la plume.

LETTRE CXI.

Avril. 23. 1742.

Mes Lettres ſont ſi courtes, d'un côté parce que je n'ai pas le talent d'allonger mes *écritures* (de ſorte que je ſerois un fort mauvais Procureur) pour vous dire une choſe que vous ſavez déjà, que je vous eſtime & vous aime ; & de l'autre, parce que je manque de tems & d'yeux. Je ne ſaurois vous exprimer combien j'ai été charmé & reconnoiſſant de vos deux derniéres Lettres. On ne ſauroit rien ajoûter au zéle que vous témoignez pour l'honneur d'un Ouvrage, compoſé uniquement dans la vue de me garantir d'un ſtupide ſommeil au cœur de l'Hiver, & peut-être pour faire dormir d'autres,

[*a*] Il avoit concerté le plan du quatriéme Livre de la *Dunciade* avec l'Editeur, & ſouhaittoit de lui montrer ce qu'il en avoit fait.

tres, à-moins que mon Commentateur ne les tienne éveillés ; ce qui arrive quelquefois parmi les Savans. J'attends chaque jour l'arrivée de Mylord Bolingbroke, que je quitterai le moins qu'il me ſera poſſible ; car ſon ſéjour ici (à ce que je puis juger par ce qu'il écrit) ne ſera guéres long. Il ſe pourroit très bien qu'il allât faire un tour de quelques ſemaines à Bath, pour voir (en cas qu'il ſoit encore en vie alors, au-moins l'eſt-il à préſent) ſon ancien ſerviteur — S'il fait ce petit voyage, je pourrois bien l'accompagner. Je voudrois que le tems de notre arrivée à Bath fût dans la bonne Saiſon des Eaux (dont la cure ne lui eſt pas moins néceſſaire qu'à vous) & que nous puiſſions nous rencontrer alors chez Mr. Allen, dont la maiſon & le cœur ſont à vous, comme vous ſavez. Quoique cette rencontre ne fût qu'un pur effet du hazard, ce me ſeroit pourtant un véritable plaiſir que vous euſſiez l'occaſion de faire une eſpéce de connoiſſance avec un ſi grand Génie, que vous ne reverrez apparemment jamais. — Adieu. Le monde n'eſt pas tel que je le ſouhaitterois ; cependant je n'aurai pas regret d'y être, tant que deux ou trois perſonnes que j'aime, reſteront en vie.

LETTRE CXII.

Bath, Nov. 27. 1742.

Je me hâte de vous dire, que je ſuis encore avec notre Ami, mais que c'eſt le dernier jour que je dois jouir de ce bonheur ; & que j'ai mieux aimé que vous reçuſſiez de mes nouvelles, pendant que je ſuis de bonne humeur, que quand, au bout de quelques heures, ma gayeté aura fait place au chagrin. Nous nous portons tous deux fort bien. J'aurois ſouhaitté que vous euſſiez marqué un peu plus diſtinctement en quel état votre jambe ſe trouve. Vous dites ſeulement que vous avez gagné heureuſement votre logis. J'attends de votre part un plus grand détail, après que vous vous ſerez repoſé quelque tems au coin de votre feu. Je n'aurai pas mis le pied dans Londres, que je m'informerai qui de mes Amis vous a vu. Il y en a deux ou trois, qui ſavent bien tout ce que vous valez : je voudrois être auſſi aſſuré de leur intention à vous rendre ſervice. Il m'eſt venu en tête le projet de vous charger, en quelque ſorte, du ſoin de la nouvelle Edition de la *Dunciade*, (*a*) en cas que vous ne vous faſſiez aucun ſcrupule d'avouer quelques-unes des plus graves notes, qui ſont pré-

[*a*] C'eſt-à-dire, les quatre Livres complets.

préſentement ajoûtées (*a*) à celles du Dr. Arbuthnot. Ce ſera une eſpéce de Prélude ou d'Avertiſſement au Public, au ſujet de vos Commentaires ſur mes *Eſſai ſur l'Homme*, & ſur la *Critique*, que j'ai deſſein de faire imprimer dans un autre volume, de même format que celui-ci. Je doute ſeulement que des notes ſur un Poëme auſſi comique conviniſſent aux idées, que des études ſérieuſes ont donné au Public de votre caractére : c'eſt une penſée qui s'eſt offerte tout à coup à mon eſprit après notre ſéparation, & je vous prie de ne la conſidérer auſſi que comme telle. Marquez-moi librement & franchement ce que vous en jugez. J'ai plus d'une raiſon pour vous engager à épouſer mes intérêts & ceux de mes Ouvrages. Nous en figurerons plus avantageuſement aux yeux de la Poſtérité. Un Poëte très-médiocre, nommé Drayton, n'eſt pas encore plongé dans l'oubli, parce que Selden a écrit quelques notes ſur un de ſes Poëmes. — Adieu. Que votre vie domeſtique ſoit ſi heureuſe, que vous ayez de la peine à quitter le logis ; & que chaque Ami, en faveur duquel vous voulez bien quitter le logis, vous traite de façon à vous faire oublier que vous êtes hors de chez vous. Je ſuis, &c.

[*a*] Ajoûtées dans les trois premiers Livres & diſtinguées dans cette Edition des Oeuvres de Pope.

LETTRE CXIII.

Dec. 28. 1742.

J'ai toujours tant de remercimens à vous faire, que je ne ſais bonnement par où commencer. Je viens de mettre la derniére main à la *Dunciade*, dont le quatriéme Livre n'eſt dû qu'aux encouragemens que vous avez bien voulu me donner. Votre approbation m'a déterminé à faire imprimer cet Ouvrage, qui d'ailleurs eſt embelli par vos notes & par votre Diſcours ſous le nom d'*Ariſtarque*.

Tout le monde eſt fort occupé ici. Vers quel tems comptez-vous de venir nous voir? Je crains que ma mauvaiſe ſanté ne m'arrête en Ville ou ici. J'eſpére de vous en voir davantage, & qu'à cet égard encore le bien naîtra du mal.

J'écris, comme vous ſavez, fort laconiquement. Je n'ai qu'une formule, qui dit tout à un Ami, *je vous aime, & demande la continuation de votre amitié*. Ne permettez pas que j'ignore (vous qui ſavez d'ailleurs tout, & qui pouvez m'inſtruire de tout) l'état de votre ſanté: & comptez ſur la plus parfaite reconnoiſſance de ma part.

Je n'ai jamais rien lu qui m'ait tant plû que la Piéce ajoûtée à la Préface que Jervas (*a*) a miſe à la tête de Don Qui-

[*a*] Sur l'Origine des Livres de Chevalerie.

Quixote. Au troiſiéme Paragraphe je me ſuis écrié, *Aut Eraſmus aut Diabolus!* Je vous connois auſſi ſurement que les Payens connoiſſoient leurs Dieux, à leur air & leur à démarche.

Mon procès avec Mr. L. eſt fini. — Adieu. Je ſuis à vous plus que qui que ce ſoit. Déſignez-moi par tel titre qu'il vous plaira, excepté par celui de *Docteur d'Oxford.*

Sit tibi cura mei, ſit tibi cura tui.

LETTRE CXIV.

Je déviens de jour en jour plus laconique dans mes Lettres, à cauſe que de jour en jour ma vue s'affoiblit. Ne trouvez donc pas mauvais que je vous réponde ſommairement. Je pourrois avec plus d'égalité ſoutenir une converſation avec vous qu'une correſpondance. Mais ſoyez perſuadé en général, que plus vous m'écrivez, plus j'entends parler de vous, & plus je ſuis content. Le malheur que j'ai d'être moins propre que vous à entretenir un commerce de lettres, ne ſert qu'à me faire déſirer avec plus d'ardeur, que quelque coup favorable de la Fortune nous rapprochât, & nous laiſſât enſemble juſqu'à ce que la mort vint nous ſéparer. J'ai appris de-nouveau par Mylord, ** & encore par un autre, que Janv. 18. 1742.

le Seigneur, dont je vous ai parlé dans ma Lettre, témoigne être dans l'intention de vous rendre service. Ma réponse (qu'on lui a rapportée) a été, qu'il pouvoit compter sur une éternelle reconnoissance de votre part, en cas que vous lui eussiez quelque obligation; mais que j'étois bien persuadé, que vous ne l'importuneriez jamais de votre attente, quoique rien ne fût capable d'étouffer en vous les mouvemens de votre reconnoissance à son égard. Adieu, mon cher Ami. Donnez-moi, de tems en tems, des nouvelles de votre santé. La mienne est à l'ordinaire, & mon attachement pour vous toujours le même.

LETTRE CXV.

Twitenham, Mars 24. 1743.

Comme vous êtes du petit nombre de ceux que je souhaitte d'avoir pour Amis, je vous écris uniquement pour vous dire, *si valeas, valeo.* Ce que je dis-là est vrai dans la rigueur des termes; car je me tiens pour fort heureux pourvu que mes Amis le soient. J'ose affirmer hardiment, que la vanité ni l'intérêt n'ont pas la moindre part aux sentimens d'amitié que j'ai ressentis, ou que j'ai pris la peine d'exprimer dans une Lettre. Que si quelque motif pouvoit jamais m'engager à flatter un Grand-

Sei-

Seigneur, ce ſeroit pour épargner cette humiliante obligation à un Ami, qui auroit beſoin de ſa protection. Une pareille démarche de ma part ſeroit peut-être aſſez inutile dans le tems où nous vivons. Le hazard & l'occaſion ſemblent diſpoſer de tout, & l'adulation même n'eſt pas ſure de réuſſir.

Mr. Allen, dont j'ai eu le bonheur de me faire un Ami, vaut non ſeulement intrinſéquement davantage que — mais contribuera, à ce que je prévois, de plus en plus à votre contentement & à votre gloire. La vraye Grandeur conſiſte à être homme de bien; & tout Grand-Homme qui manque de probité, eſt bien petit à mes yeux. — J'ai mené depuis peu une vie plus retirée que de coutume, en partie parce que j'étois indiſpoſé, & en partie pour m'amuſer à faire quelques embelliſſemens à ma maiſon & à mon jardin; où (ſi je vis) je pourrai bien être condamné à faire une plus longue réſidence. J'ignore en quel tems la *Dunciade* paroîtra. Je déſire avec plus d'ardeur de hâter la publication de votre Edition du reſte des *Epitres* & de l'*Eſſai ſur la Critique*, &c. C'eſt-là que je ſerai vu dans un bien plus beau jour. Mais j'exige que vous ne ſongiez jamais à cette entrepriſe, tant que vous aurez quelque autre Ouvrage, purement de vous, à achever. Mandez-moi, je vous prie, l'état

l'état de votre ſanté, & que j'aye le plaiſir d'apprendre de vous-même, que vous vous êtes toujours bien porté au milieu de ces dérangemens épidémiques, qui ont enlevé bien du monde, quoiqu'ils n'ayent été funeſtes à aucun de mes Amis.

LETTRE CXVI.

Juin. 5. Je voudrois, qu'au-lieu de vous écrire une fois en deux mois, je puiſſe dans le même intervalle vous rendre quelque bon ſervice ; car je ſuis parvenu à un âge, où je ſuis auſſi avare de paroles, que la plupart des Vieillards le ſont d'argent. Mais comment vous rendre ſervice ? Je vis dans un ſiécle où il n'eſt pas au pouvoir d'un Homme de bien de conférer des bienfaits ; & où, d'un autre côté, un Homme de bien n'en peut guéres recevoir, eu égard aux conditions ſous leſquelles on les accorde généralement parlant. Il eſt certain que vous avez un plein droit à tout ce que je pourrai faire en votre faveur, puiſque non ſeulement chaque mois, mais, en dernier lieu, chaque ſemaine vous m'avez comblé de cette ſorte de faveurs qui flattent le plus des Auteurs vétérans ; je parle de ces guirlandes immortelles, dont un Commentateur orne le front de ſon Poëte. Il

Il ſeroit bien injuſte après cela, de vous donner encore la peine de revoir l'*Eſſai ſur Homere*. (*a*) Mais je vous regarde comme un Homme qui avez juré de ne point ſouffrir de fautes dans mes Ecrits ; & quoique la méthode ordinaire des Commentateurs ſoit d'ériger les fautes en beautés, vous aimez mieux, en bon Critique, les corriger. Une nouvelle Edition d'*Homère* étant ſur le point de paroître, je ſerois charmé qu'elle fût un peu moins défectueuſe que les précédentes, & le Libraire ne me laiſſe pas le tems de remplir cette tâche moi même. —

Mylord B. s'en retourne en France au-plutôt, & il ſe pourroit très-bien que j'allaſſe cet Eté paſſer trois ſemaines ou un mois chez Mr. Allen. Je ne manquerai pas de vous en avertir, dans l'eſpérance que vous ſerez tenté d'y venir boire les eaux avec moi.

Pardonnez-moi de vous écrire ſi fort en hâte & ſi mal. Mes yeux & ma tête ſont également en mauvais état ; & il n'y a que mon cœur qui ſoit tel que notre amitié le demande.

(*a*) L'Editeur revit cette Piéce, & la rendit telle qu'elle eſt dans la derniére Edition.

LET-

LETTRE CXVII.

Juill. 18.

Vous êtes bien en droit de vous promettre des Lettres de remercimens de ma part : mais votre attention à m'obliger en tout, eſt ſi marquée, & démontrée par tant de preuves, qu'il n'y a que vous qui puiſſiez vous dire à vous-même juſqu'à quel point je vous ſuis redevable. Les changemens que vous avez faits à *la Préface* & à *l'Eſſai*, (*a*) ſont juſtes ; & les plus obligeans envers moi ſont ceux qui témoignent la crainte que vous avez, que mes notions, dans mes premiers Ecrits, ne ſoient oppoſées à celles des Ouvrages que jai compoſés dans la ſuite. J'eſpére que vous me rendrez la juſtice de croire, que quand j'ai été dans l'erreur, ce n'eſt pas tant pour avoir penſé de travers, que pour n'avoir point penſé ſuffiſamment. Tout ce que j'ai pu corriger durant la vie diſſipée que je ſuis obligé de mener ici, je l'ai fait : cependant il y a encore divers endroits qui ont beſoin de votre ſecours pour devenir tels qu'ils doivent être. — Mr. Allen vous attend vers la fin du mois prochain, ou en Septembre ; & mon intention eſt de le joindre auſſi-tôt qu'il me

(*a*) Qui eſt à la tête de ſon *Iliade*.

me ſera poſſible : ce qui ne ſera, je penſe, qu'au mois de Septembre au-plutôt. En attendant je dois vous dire, que je ſuis bien plus inquiet pour vos finances (*a*) que pour votre réputation ; parce que je crains que vous ne vous mettiez pas fort en peine de la premiére de ces choſes : pour la ſeconde, elle vous eſt aſſurée, & vous ſuivra, que vous le veuilliez, ou non. Je ne vous ai jamais dit un mot des Affaires Publiques. J'ai connu le monde trop longtems pour avoir beaucoup de confiance. Mais les accidens & les occaſions peuvent faire ce que la vertu ne fera pas ; & Dieu veuille que cela ſoit ! Adieu ; quel que ſoit le ſort de la vertu publique, conſervons notre petite portion de vertu privée. Ce que je puis en avoir, m'oblige à être toute ma vie, &c.

LETTRE CXVIII.

Je vous remercie de bon cœur de m'a voir mandé votre heureuſe arrivée, & que vous avez trouvé tous ceux de votre maiſon en parfaite ſanté. Ce dernier article m'a fait auſſi un extrême plaiſir, par l'intérêt ſincére que je prends à tout ce qui vous eſt cher, & forme ainſi Octob. 7.

(*a*) Ce qui lui étoit dû de la part de l'Exécuteur Teſtamentaire de Mr. G.

ainſi une partie de votre bonheur. J'ai eu lieu d'être convaincu par quantité de raiſons, & par plus d'une expérience, que vous me ſouhaittez une longue vie, & l'immortalité à mes Ecrits. Je pourrois compter ſur une autre ſorte d'immortalité infiniment plus glorieuſe encore, ſi en qualité d'Homme j'éprouvois, par votre ſecours, des changemens auſſi avantageux que j'en reçois en qualité d'Auteur. J'ai fait annoncer la *Duncinde*, *in-quarto*. Faites-en demander autant d'exemplaires qu'il vous plaîra, & ſachez que tout ce que j'ai eſt à vous.

LETTRE CXIX.

Janv. 12. 1743.

Si j'ai gardé le ſilence juſqu'ici, c'eſt que j'avois de la répugnance à n'écrire rien, qui fût le moins du monde intéreſſant à un Homme que je reſpecte, & qui me veut du bien. Je ne puis vous dire du Public aucune choſe qui vaille l'attention d'un homme raiſonnable; & pour ce qui me regarde, je n'ai que des nouvelles desagréables à vous en mander; car mon aſthme eſt tellement augmenté depuis que vous avez eu la derniére fois de mes nouvelles, que je n'oſerois quitter le coin de mon feu; de ſorte que je n'ai preſque vu que deux de mes Amis, qui vivent a Bat-

Batterſea dans une retraite auſſi profonde que moi. C'eſt en cet endroit que j'ai paſſé la plus grande partie de mon tems, & ſouhaitté que vous fuſſiez de notre compagnie, qui auroit été telle alors que je n'en aurois ſurement regretté aucune autre. Je crains par ce que vous me dites au ſujet du tems où vous avez deſſein de venir ici, qu'un de ceux (que je voudrois bien que vous viſſiez) ne ſoit reparti, à-moins que vous ne paſſiez quelques ſemaines à Londres, avant que Mr. Allen y arrive au mois de Mars. Dans le peu de relâche que mon incommodité me laiſſe, je prépare la grande Edition de mes Oeuvres avec vos notes.

On m'a dit que le Poëte couronné alloit publier une Piéce fort injurieuſe. C'eſt tout ce que je puis déſirer ; car il ſuffit qu'elle ſoit injurieuſe & de lui. Il vous menace ; mais je m'imagine que vous ne le craignez, ni ne l'aimez aſſez pour lui répondre, quoique vous ayez répondu à deux ou trois auſſi ſtupides animaux que lui. Il me fera plus de bien qu'une priſe de corne de cerf : & comme une mauvaiſe odeur fait revenir ceux que l'odeur de certains parfums a fait tomber en foibleſſe, ſes railleries me guériront du mal que pourroit me cauſer la flatterie.

Je ſuis bien plus fâché d'apprendre que votre Clergé ſe plaint de quelques-

uns

uns de mes (*a*) vers, parce que je reſpecte *votre* Clergé (quoique les vers en queſtion ſoient bien plus offenſans pour le *mien*.) Mais s'ils vous pardonnent d'avoir défendu ces vers, je me couvrirai d'un habit de Laïque, & dormirai ſous votre bouclier.

Il y a quelques jours que Mr. Allen m'a écrit, qu'il ne ſe trouvoit nullement bien encore, & que Madame Allen étoit fort mal: marquez-moi comment vous vous portez; car j'y prends part.

LETTRE CXX.

Si je n'avois pas honte d'être ſi fort en arriére avec vous, qu'il ne m'eſt pas poſſible de liquider jamais nos comptes (non plus que dans l'état où je ſuis, de vous joindre à la courſe) je vous marquerois à quelle de vos Lettres j'aurois voulu premiérement faire réponſe. Il ſuffira de vous dire, que je les ai toutes reçues, & que dans les intervalles lucides de mes indiſpoſitions, je me ſuis occupé à revoir les vers que j'ai faits *ſur l'uſage des Richeſſes*. Je tâcherai de faire enſorte qu'ils ſoient prêts pour ſubir votre derniére révi-

(*a*) Les vers 335 — 358. du ſecond Livre de la *Dunciade*.

réviſion, vers le tems que vous viendrez en Ville, afin qu'on commence à les imprimer pendant que vous ſerez ici. —— Les derniéres attaques que j'ai eſſuyées, me font ſouhaitter d'être bientôt délivré de tout ſoin, tant à l'égard de moi-même que de mes Ouvrages. Au premier de ces égards, je remets mon être entre les mains du Pére des miſéricordes ; & pour ce qui concerne mes Ouvrages (qui, quoique peu importans en eux-mêmes, pourroient néanmoins faire quelque bien) j'aime mieux les ſoumettre au jugement d'un Critique ſage & éclairé, qu'à la ſtupide malice de quelque Lecteur étourdi ; & il n'y a point de main qui puiſſe les mettre dans un jour auſſi avantageux, que la vôtre. Il y quelques mois que je croyois partir tout de bon pour le plus long de tous les voyages, & point à pas lents, mais tout d'un coup. J'étois d'autant plus dans cette idée, que tous les ſecours de la Médecine, & les remédes qui avoient toujours opéré juſqu'alors, paroiſſoient devenus impuiſſans. Il y a environ ſept jours que j'eus une oppreſſion de poitrine ſi violente à Batterſea, que mes Amis Mylord M. & Mylord B. firent d'abord venir un Chirurgien, qui me ſauva la vie par une ſaignée. J'en ſentis l'effet au moment même, & depuis ce tems-là ja me trouve rétabli au point,

point, que depuis cinq jours j'ai non seulement la respiration libre, mais aussi (ce qui m'a manqué depuis trois mois) quelque expectoration, & quelques heures de sommeil. Je me suis rendu à Twitenham, pour essayer si l'air pourroit me faire du bien. C'est entre cet endroit & Battersea que je passerai avec Mylord B. le plus de tems que je pourrai. J'ai lieu d'espérer, ce qui est une grande satisfaction pour moi, qu'il restera encore quinze jours ou trois semaines. Mais ne pourriez-vous pas venir avant M. Allen, & rester jusqu'alors, au-lieu de différer plus longtems votre voyage? Je vous prie, si vous lui écrivez, marquez-lui en quel état j'ai été, & que sans cela je n'aurois pas manqué de lui écrire. Je remplirai cette obligation, le premier jour que je me trouverai seul avec une plume, de l'encre & du papier. Mais je suis encore bien foible. Cette Lettre n'est rien, & m'a cependant couté bien de la peine.

LET-

LETTRE CXXI.

Je ſuis bien fâché qu'au-lieu d'une entrevue, qui m'auroit été très-agréable, je ſois obligé de vous envoyer un triſte récit de l'état où je me trouve. Je me porte trop mal pour être en Ville, & depuis cette ſemaine ſi mal, qu'il me ſeroit impoſſible d'y aller, quand même une proclamation ne m'en empêcheroit pas. C'eſt à regret que je me ſuis éloigné de la Capitale ; mais il a fallu obéir à la Suprême Puiſſance, & je l'ai fait ſans murmurer. Je voudrois bien vous voir. Mr. Allen ne viendra point avant le *16*, & vous préférerez apparemment d'être en ville pendant le tems qu'il y ſera. Votre Lettre vient de m'être rendue dans l'inſtant, & j'écris pour empêcher — d'imprimer ſitôt le Commentaire ſur *l'uſage des Richeſſes* : ainſi vous aurez encore le tems de revoir le tout durant votre ſéjour ici. Mon extrême foibleſſe me rendra de jour en jour moins capable de faire quelque choſe. J'eſpére au-moins (& cette eſpérance ne fait que de naître) de vous voir ici à *Twitenham* pendant quelques jours, & d'y Avril 1744.

d'y prendre enſemble des arrangemens pour que je puiſſe à l'avenir jouir davantage de votre amitié. (a)

Je ſuis, &c.

[a] Il mourut le 30. du mois de May ſuivant.

(NB. *Les Originaux, avec leſquels ces Lettres ont été collationées par le Libraire, ſont à préſent entre ſes mains.*

TESTAMENT
D'ALEXANDRE POPE
DE
TWICKENHAM, Ecuyer.

AU NOM DE DIEU, AMEN.

MOI ALEXANDRE POPE, de Twickenham, dans la Comtée de Middlesex, fais ce Testament. Je résigne mon ame à son Créateur, comme à un Etre infiniment bon, dans l'humble espérance qu'il l'a rendra un jour heureuse. Pour ce qui concerne mon corps, ma volonté est, qu'il soit enterré près du Monument de mes chers Parens à Twickenham, avec addition après ces mots *filius fecit* — de ceux-ci seulement, *& sibi: Qui obiit anno* 17— *ætatis* —, & qu'il soit porté au sépulcre par six des plus pauvres hommes de la Paroisse, à chacun desquels on fournira un habit complet de bure grise en guise de deuil. Si je viens à mourir en quelque endroit un peu trop éloigné, que la même chose se fasse dans quelque autre Paroisse, & que l'inscription soit ajoûtée sur le Monument à Twickenham. Je nomme par ce mien Testament mes Amis particuliers, Allen Lord Bathurst, Hugh Comte de Marchmont, Guillaume Murray, Solliciteur-

Général de Sa Majeſté, & George Arbuthnot, de la Cour de l'Echiquier, Ecuyer, ou ceux d'entre eux qui ſeront alors en vie, Exécuteurs de ma derniére volonté.

Tous les Manuſcrits & Papiers non imprimés que je laiſſerai au tems de mon décès, ſeront délivrés à mon noble Ami, Henri St. John Lord Bolingbroke, aux ſoins & au jugement duquel je les confie, ſoit pour les conſerver, ou pour les détruire; ou, en cas qu'il vienne à mourir avant moi, au ſuſdit Comte de Marchmont. Comme durant tout le cours de ma vie ils m'ont rendu toute ſorte de bons offices, ils ne me refuſeront pas celui-ci après ma mort. Je leur laiſſe donc cette peine, comme une marque de ma confiance & de mon amitié; déſirant ſeulement que chacun d'eux veuille bien accepter quelque petite ſouvenance. Que Mylord Bolingbroke donne place dans ſa Bibliothéque à tous les volumes de mes Oeuvres & Traductions d'Homére, reliés en maroquin rouge, & aux onze volumes de celles d'Eraſme: Que Mylord Marchmont accepte la grande Edition de Thou par Buckley, & celui des Portraits de Mylord Bolingbroke par Richardſon, qu'il trouvera le plus à ſon gré: Que Mylord Bathurſt ne refuſe pas les trois Statues de l'Hercule Farnéſe, de la Vénus de Médicis, & de l'Apollon, par Knel-

Kneller: Que Mr. Murray ait la Tête de marbre d'Homére, par Bernoni; & du Chevalier Newton, par Guelfi: Et que Mr. Arbuthnot, reçoive la Montre que j'ai ordinairement portée ſur moi, dont le Roi de Sardaigne a fait préſent au feu Comte de Péterborowgh, & que celui ci m'a léguée en mourant, avec un des Portraits de Mylord Bolingbroke.

Item. Je déſire que Mr. Lyttelton accepte les Buſtes de Spencer, de Shakaſpear, de Milton, & de Dryden, en marbre, que S. A. R. le Prince m'a donnés. Je donne, & légue ma Bibliothéque de Livres imprimés à Ralph Allen, de Widcombe, Ecuyer, & au Révérend Guillaume Warburton, ou à celui d'eux qui ſera en vie (quand ceux qui appartiennent à Mylord Bolingbroke en auront été ôtés, & que Madame Marthe Blount en aura choiſi ſoixante à ſon gré.) Je donne auſſi & légue audit Warburton la propriété de toutes celles de mes Oeuvres ſur leſquelles il a écrit ou écrira des Notes, ou Commentaires, & dont je n'ai pas diſpoſé autrement, ou que je n'ai pas aliénés; avec tous les profits qui pourront revenir après ma mort des Editions qu'il publiera ſans y faire de nouveaux changemens.

Item. En cas que Ralph Allen, Ecuyer, me ſurvive, j'ordonne que mes Exécu-

teurs Teſtamentaires lui payent la ſomme de cent cinquante Piéces, que j'ai (autant qu'il peut m'en ſouvenir) reçue de lui, dans le deſſein que je les employaſſe en charités, ou autrement, comme je le trouverois à propos. S'il ne veut pas accepter cette ſomme, je déſire qu'elle ſoit donnée à l'Hôpital de Bath, ce qui ne pourra que lui faire plaiſir. Je donne & légue à ma Belle-ſœur, Madame Madelaine Racket, la ſomme de trois cens Piéces, & cent Piéces à chacun de ſes fils Henri & Robert Racket. Je lui donne & céde auſſi tous mes droits ſur une Obligation de cinq cens Piéces que j'ai à la charge de ſon fils Michel. Je lui donne auſſi les Portraits de famille de mon Pére, ma Mére & mes Tantes, avec la Bague de diamans que ma Mére portoit, & ſa Montre d'or. Eraſme Lewis, Gilbert Weſt, le Chevalier Cotterell, Guillaume Rollinſon, Nathanaël Hook, Ecuyers, & Madame Anne Arbuthnot, recevront chacun de ma part la ſomme de cinq livres ſterling, pour en acheter une bague, ou quelque autre ſouvenance; & à mon valet, Jean Séarl, qui m'a bien & fidélement ſervi pluſieurs années, je lui donne & légue cent Piéces, par deſſus une année de gages à lui & à ſa femme; & aux Pauvres de la Paroiſſe de Twickenham vingt Piéces, pour être partagées entre eux par

ledit

ledit Jean Séarl. Et ma volonté eſt, que ſi ledit Jean Séarl vient à mourir avant moi, ladite ſomme de cent Piéces ſera donnée à ſa femme & à ſes enfans.

Item: Je donne & légue à Mademoiſelle Marthe Blount, Fille cadette de Madame Marthe Blount, la ſomme de mille Piéces, à lui compter immédiatement après mon décès; & tout ce qui ſe trouve dans ma Grotte, les Urnes de mon Jardin, mes Meubles, ma Vaiſſelle, & en général tout ce dont je n'aurai pas autrement diſpoſé par ce mien Teſtament, je le donne & le légue à ladite Marthe Blount, en conſidération de notre longue & ſincére amitié. Et ma volonté eſt, que les ſuſdits Exécuteurs Teſtamentaires, ou ceux d'entr'eux qui ſeront alors en vie, dreſſent un état de tout ce ce j'aurai d'Effets, de Contracts, de rente, &c., & qu'après avoir payé mes dettes & mes legs, ils placent le reſte de la maniére qu'ils trouveront la plus convenable; & en payent le revenu, chaque demi-année, à ladite Madame Marthe Blount, ſa vie durant. Et après ſa mort, je donne la ſomme de mille Piéces à Madame Madelaine Racket, & à ſes fils Robert, Henri & Jean, pour être partagée également entr'eux, ou entre ceux d'entr'eux qui ſeront alors en vie; & après la mort de ladite Madame Marthe Blount, je donne la ſomme de deux cens Piéces au

ſuſdit Gilbert Weſt; deux cens à Mr. George Arbuthnot; deux cens à ſa Sœur, Madame Anne Arbuthnot, & cent à mon valet Jean Séarl: Et tout le reſte ſera conſidéré comme ſi je n'en avois point diſpoſé, & appartiendra à mes plus proches Parens.

C'eſt ici ma derniére Volonté & mon Teſtament, écrit de ma propre main & ſcellé de mon ſceau, ce douziéme de Décembre de l'An de Notre Seigneur mille ſept cens quarante-trois. Signé, ſcellé, & déclaré par le Teſtateur être ſa derniére Volonté & Teſtament en préſence de nous.

ALEX. POPE.

RADNOR.

ETIENNE HALES, *Miniſtre de Teddington.*

JOSEPH SPENCE, *Profeſſeur en Hiſtoire dans l'Univerſité d'Oxford.*

BIBLIOTECA - N.Z.
ROMA
VITTORIO EMANUELE
1953982

6. S.

CoLibri
COVER BOOK SYSTEM